

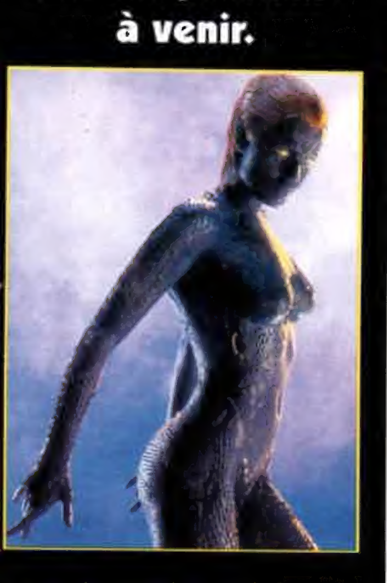
87

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



X-MEN

Les mutants géniaux du Professeur Xavier relancent la mode des super-héros. De SPIDERMAN à BLADE 2, dossier sur toutes les adaptations à venir.



SHANGHAÏ KID

JACKIE GOES TO HOLLYWOOD

LA CARRIÈRE DE LA STAR INTRÉPIDE

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 87 - 25,00 F - RD

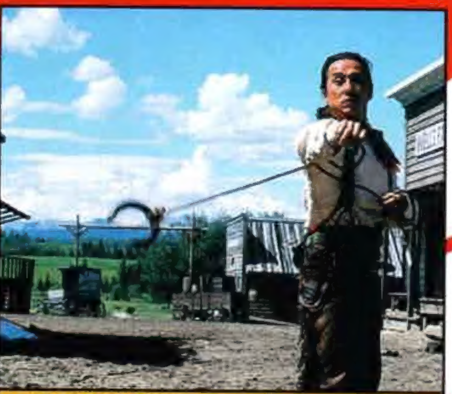


BONNES VACANCES
PLUS FORT QUE LE FILM :
LE DVD
LES DENTS DE LA MER
WIDESCREEN
DVD
DVD VIDEO
LES DENTS DE LA MER
Liste des chapitres
Bonus
Langues
Play
GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD
Cet été encore, vous n'irez pas vous baigner.
Spielberg

SOMMAIRE EDITO



X-MEN : P. 24.



JACKIE GOES TO HOLLYWOOD : P. 14.

Vu la tournure des événements, Virginie Despentes et Coralie Trinh-Ti doivent regretter que leur film, **Baise-moi**, une adaptation d'un roman de la première, soit sorti en salles. Elles auraient mieux fait de commencer par démarcher les distributeurs vidéo ! Car si **Baise-moi** est arrivé sur les écrans le 28 juin dernier, il devenait presque impossible de le voir trois jours plus tard. Une association de familles bien-pensantes (et de mouvance mégrétiste), outrée par le film, saisit aussitôt le Conseil d'État pour qu'il retire à l'œuvre son visa d'exploitation. La Commission de Contrôle des Films et le Ministère de la Culture auraient commis l'erreur de taxer **Baise-moi** d'une simple interdiction aux moins de 16 ans. Cette plainte s'appuie sur la loi de 1975, stipulant qu'un film montrant des images pornographiques ou d'une extrême violence soit classé X et donc, en toute logique, interdit aux moins de 18 ans. Premier problème, cette loi, de 1975 donc, peut-elle encore être mise en vigueur de nos jours, alors que l'interdiction aux moins de 18 ans a été ramenée aux moins de 16 ans depuis maintenant une décennie ? Deuxième hic, si l'interdiction aux moins de 18 ans subsiste toujours, elle s'applique désormais aux films exclusivement pornographiques, confinés à certains cinémas de quartier spécialisés. Hors **Baise-moi**, s'il contient des images répondant aux deux critères, n'est pas une œuvre à proprement parler pornographique, mais plutôt un film de genre auteurisant traité avec réalisme. Une version trash de **Thelma et Louise** où deux jeunes paumées, dont l'une a été victime d'un viol barbare, se vengent de la gent masculine avec excès. L'odyssée sanglante de deux nanas qui ont pété les plombs, qui vivent sur les réserves de quelques victimes et qui, transformées en veuves noires vengeresses, exécutent systématiquement leurs partenaires après des parties de jambes en l'air explicites. Il faut alors plus volontiers voir en **Baise-moi** un polar jusqu'au-boutiste, qui s'assume dans le fond et dans la forme. Et Virginie Despentes et Coralie Trinh-Ti d'être accusées de trop en montrer, bêtement et sans retenue. Pourtant, les deux réalisatrices semblent avoir fait des choix d'adaptation conscients, puisqu'elles n'ont pas hésité à occulter l'infanticide du roman, qu'elles jugeaient déplacé, trop extrême. Le cri d'alarme de la partie plaignante, qui cherche soi-disant à protéger nos chères petites têtes blondes de la déviance ambiante, devient alors un cri de rage, une envie d'imposer son contrôle dictatorial sur les métiers de l'art. Pour preuve, une seconde plainte fut déposée dans la foulée, cette fois contre les quelques exploitants de salles qui avaient décidé de garder le film à l'affiche, en signalant son classement X et son interdiction aux moins de 18 ans. Depuis, le film coréen **Fantasmes** a également subi les foudres de ces gentils membres associatifs, dont l'empressement à visionner tout ce qui touche au «cul» et à la «violence» pour finalement en demander l'interdiction, laisse à penser que leurs slips ressortent vraiment en piteux état de cette expérience. Les pauvres...

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert **collaborateurs** Fathi Beddiar - Cédric Delelée - Alexis Dupont-Larvet - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Bertrand Rougier - Benjamin Rozovas - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel

correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

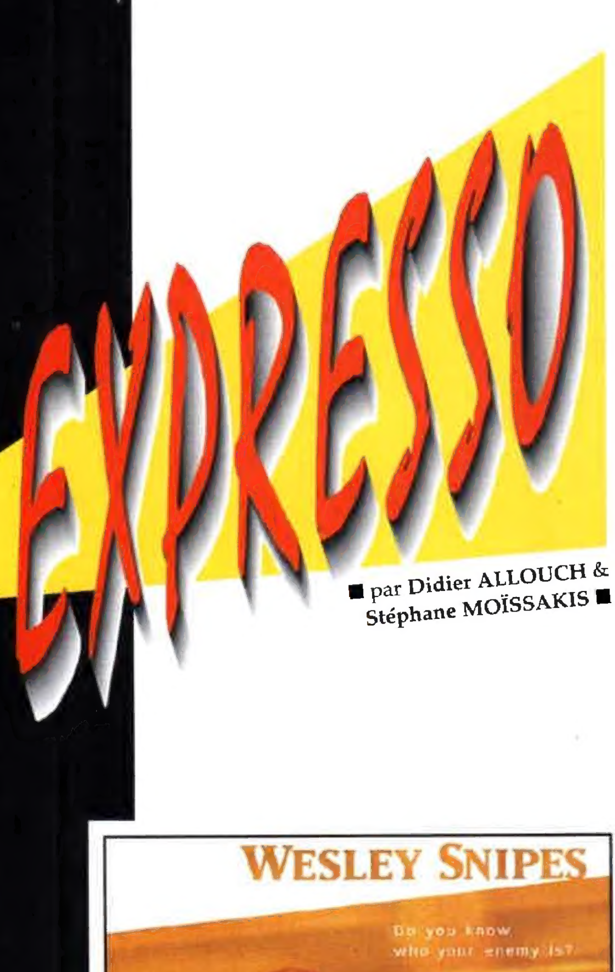
composition Mansart Kids **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** août 2000 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°87** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Arkham - Fabien Baron - Cat's - Carine Cazaux - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - François Frey - François Guerrar - Jérôme Jouneaux - Séverine Lajarrige - Frédéric Le Bihan - Clothilde Lécuiller - Corinne Licoppe - Bruno Maccarone - Olivia Malka - Caroline Maréchal - Céline Petit - Emmanuelle Renon - Dominique Segall - Studio 21 Mars - Sabine Theillier - Aude Thomas - Jean-Pierre Vincent - Emmanuelle Zinggeler





■ *Sylvester Stallone dans CHAMPS* ■



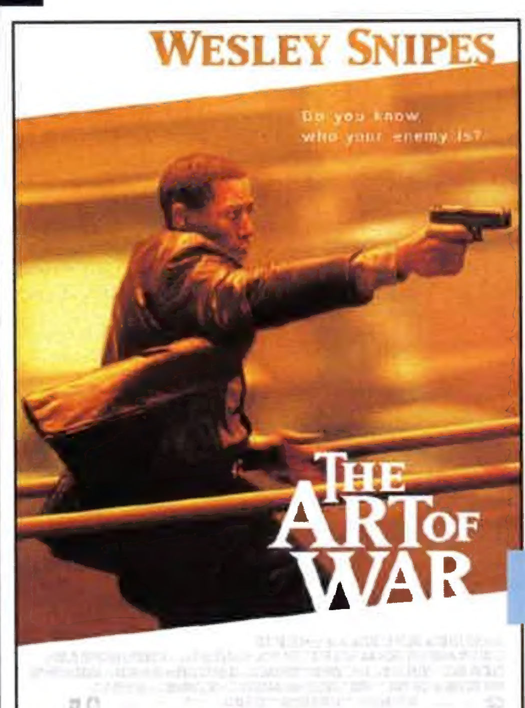
■ par Didier ALLOUCH & Stéphane MOÏSSAKIS ■

CHAMPS

Sly is back ! Trois ans après sa fabuleuse prestation dans **Copland**, l'étalon italien enchaîne les films. Tout d'abord **D-Tox** (voir expresso du numéro 85) puis **Get Carter** (voir page 10), et enfin ce **Champs** qui lui tient particulièrement à cœur puisqu'il en a écrit le scénario se déroulant dans le milieu du championnat de courses automobiles. La raison qui l'a poussé à revenir à l'écriture semble très simple : *«Pour moi, les courses automobiles représentent la forme de sport la plus excitante et la plus émotionnellement chargée au monde».*
Pour le diriger, Sylvester Stallone se tourne vers Renny Harlin avec qui il a déjà fait équipe sur **Cliffhanger**, leur **Piège de Cristal** montagnard. Le réalisateur finlandais promet des effets spectaculaires jamais vus sur un écran de cinéma comme cette caméra subjective qui placerait directement le spectateur à la place du pilote, ou encore un crash furieux qu'il a fallu recréer digitalement tant il aurait été impossible à réaliser live, sur le plateau. *«J'essaie de ne pas me prendre la tête. Je veux juste réaliser le* ***Matrix*** *des films de courses automobiles»* précise le réalisateur à l'ambition démesurée qui, pour bien faire, s'adjoint les services de Til Schweiger (**Judas Kiss**), Kip Pardue (**Remember the Titans**) et Burt Reynolds dans le rôle de l'inévitable old-timer, cloué sur une chaise roulante pour cause d'excès de vitesse. Etant donné que le film s'apparente à un nouveau **Rocky**, **Champs** pourrait bien ramener notre homme Sly au panthéon des action-stars incontournables. Et plus vite que ça s'il vous plaît ! ■



THE ART OF WAR



Plus de nouvelles de Wesley Snipes depuis la sortie du fabuleux **Blade**. Le revoilà dans ce qui s'annonce comme une satanée série B comme on aimerait en voir plus souvent : **The Art of War**. Il endosse ici la panoplie d'un agent secret obligé de se cacher après avoir été accusé du meurtre d'un puissant ambassadeur asiatique. Seuls quelques membres de son service savent où il se terre. Lorsqu'un groupuscule terroriste s'en prend à la sécurité des Nations Unies, les autorités vont vite se rendre compte qu'un seul homme peut faire l'affaire. Quitte à ce qu'il soit obligé de se confronter à son passé...
Responsable de quelques séries B bien montées (**Explosion Immédiate**, **Planète Hurlante**) et d'un film d'espionnage tout plein de pétarades (**Contrat sur un Terroriste**), le réalisateur canadien Christian Duguay accède ici aux joies du gros budget et de la méga-star internationale sans pour autant se renier : explosions homériques, coups de tatane vigoureux, balles traçantes et sauts vertigineux en parachute. A mi-chemin entre **Wanted : Recherché Mort où Vif** (déjà un exemple de satanée série B) et la moitié de la filmo de sa star principale (**Meurtre à la Maison Blanche**, **Passager 57**...), **The Art of War** sert la soupe à un Wesley Snipes toujours aussi charismatique qui se voit entouré d'un casting à la hauteur : Michael Biehn dans le rôle d'un agent secret passé à l'ennemi, Donald Sutherland dans celui d'un secrétaire des Nations Unies (un pourri, sans doute...), Marie Matiko (**Le Corrupteur**) dans celui de la belle pépée bien troussée et Cary-Hiroyuki Tagawa (on vous l'a dit : série B !) dans celui d'un homme de main vicelard. A noter que ce film était d'abord prévu pour Jet Li. Sortie prévue pour la fin de l'année. Vite, on s'impatiente... ■



● Sandra Bullock, Matt Dillon et le fraîchement oscarisé Michael Caine vont faire équipe dans la comédie policière **Miss Congeniality**, où la belle fonceuse joue une femme-flic qui doit participer à un concours de beauté pour démasquer un assassin.

● Après **Volte/face**, Nicolas Cage refait équipe avec John Woo pour les besoins de **Windtalkers**, une histoire d'amitié se déroulant durant la Seconde Guerre Mondiale. Christian Slater complète le casting de ce film dont le tournage démarre ces jours-ci.

● Le nouveau projet de David Fincher (**Seven**, **Fight Club**) se nomme **Squids**. Il s'agit d'un drame qui tourne autour d'un jeune marin inexpérimenté contraint de prendre le contrôle d'un sous-marin nucléaire durant les derniers jours de la Guerre Froide. Suspense garanti.

● La *Warner* semble avoir signé un nouveau contrat à l'ami Steven Seagal. Premier projet : **Exit Wounds**, l'adaptation d'un roman de John Westermann qui conte la lutte d'un flic contre la corruption gangrenant son commissariat. Joel Silver (**Matrix**) produit ce film réalisé par son nouveau «yes man» Andrzej Bartkowiak (**Roméo doit Mourir**).

● Jim Caveziel (**Fréquence Interdite**) et Guy Pearce (**L'Enfer du Devoir**) vont faire équipe dans une nouvelle adaptation du «Comte de Monte-Cristo», le roman d'Alexandre Dumas, réalisée par Kevin Reynolds (**Waterworld**).

● La déculottée qu'il a prise avec **Battlefield Earth** n'empêche pas John Travolta de persister à incarner les bad guys, cette fois dans le techno-thriller **Swordfish**, où il interprète un espion infiltré dans les locaux de la CIA. C'est Dominic Sena (**60 Secondes Chrono**) qui réalise.

● Danny DeVito va réaliser **Revelation** (à ne pas confondre avec le dernier Michael Mann), un thriller concernant un agent de la police des polices qui, lors d'un attentat, reçoit une balle destinée à un cardinal. George Clooney est attaché au projet.

LORD OF THE RINGS

Episode 6 : Effets Spéciaux (2ème partie)

Les Hobbits

L'option d'engager des enfants pour interpréter la communauté des Hobbits a très tôt été balayée par Jackson et son équipe. Toute l'identification du spectateur passe par ces êtres de petite taille, bourrus et aux énormes pieds plats. Confier un tel rôle à des enfants couverts de latex présentait un risque narratif insensé. Deux techniques complémentaires seront donc employées. La première fait appel au traditionnel blue screen, et son bleu chromatique, qui permet de détourer les acteurs pour ensuite les replonger dans un décor pré-filmé, à l'échelle voulue. Si, à l'ère du tout numérique, une telle technique est d'une aisance confondante, elle présente un risque non négligeable de manque de «présence». Les séquences mettant en scène les Hobbits sont majoritaires dans le premier long métrage. Il ne s'agit pas là de monstres assurant le climax, mais d'acteurs. Jackson ne pouvait faire l'économie d'avoir ses acteurs bien présents sur le plateau. C'est donc une des plus vieilles techniques d'effets connues qui devint la reine du jour : la perspective forcée. Le principe, aussi simple en théorie que casse-tête dans la pratique, consiste à construire des portions de décor différemment éloignées de la caméra. Exemple : deux morceaux d'une pièce, celui de gauche à 2 mètres de l'objectif, et celui de droite à 5 mètres. En choisissant l'angle et l'objectif adéquat, on parvient à faire coïncider les deux portions de décor qui semblent alors n'en faire qu'une. L'acteur à gauche, plus près de la caméra, semble plus grand que son homologue à droite, et comme l'œil se sert principalement du décor et de la géométrie ambiante pour décoder l'image, il ne relève pas la supercherie. La perspective forcée à déjà donné des résultats remarquables par le passé, **L'Homme qui Rétrécit** en est un exemple célèbre. Mais ses applications contemporaines sont quasi-indiscernables. Il n'y a qu'à se repencher dix ans en arrière, sur **L'Aventure Intérieure** de Joe Dante, pour se remette en mémoire les prouesses qu'offre une technique aussi datée. Il va sans dire qu'elle rend pourtant impossible tout mouvement de caméra. Avec la technique aérienne qui le caractérise, on peut donc s'attendre à ce que Jackson n'hésite pas à recourir au blue screen (et ses multiples dérivés : green, black, etc) pour s'assurer un maximum de souplesse dans sa mise en scène. Le problème réside alors purement dans le jeu des acteurs. Plutôt que de les faire réciter leurs lignes dans des studios isolés, certains portent, à même le plateau, des costumes en bleu ou vert chromatique, tout en donnant la réplique. Ils seront ensuite remplacés par des prises de vue, faites devant un écran chromatique, où ils reprendront leurs mouvements au plus précis, avant d'être enfin réintégrés à l'image. Bref, quoi qu'il en soit, Elijah Wood, Sean Astin, Billy Boyd et Dominic Monaghan vont avoir tout le loisir d'apprendre à haïr certaines couleurs.



La Confrérie suit pas à pas Gandalf le Gris



Un Hobbit attaqué par les Nazguls : perspective forcée



Très à l'aise avec les technologies les plus pointues, Peter Jackson n'en néglige pas autant le Système D

Gollum

Personnage incontournable des chroniques de Tolkien, Gollum (dit Smigol dans la version française) est une ancienne victime de l'anneau, qui a vécu un temps infini dans les souterrains les plus profonds. Son corps décharné à l'extrême, sa peau blanche et sèche, ses yeux globuleux, et l'emprise que l'anneau continue à avoir sur son âme, tout cela concourt à dessiner une figure tragique qui inspire la pitié plus que le dégoût chez ceux qui viennent à croiser son chemin. Impossible de trouver ailleurs que dans des camps de la mort une telle silhouette. Ainsi, sa création aura nécessité le recours à la même méthode que celle, tristement célèbre, qui a donné naissance à l'inénarrable Jar Jar Binks. En gros, une batterie de capteurs est disposée sur les points d'articulation d'un acteur (si possible un mime professionnel) et ses mouvements sont enregistrés dans leur moindre finesse. Ils serviront de base de travail à l'équipe d'animateurs chargés de créer digitalement le personnage. Auparavant, les designers, John Howe et Alan Lee en tête, auront pris soin d'imaginer dans ses moindres recoins, la physionomie du personnage. Finalement approuvée, un artiste est en charge de sculpter un modèle physique du personnage, en se fiant aux plans des dessinateurs. Cette statuette, qui détaille les reliefs plus que la texture, n'a plus qu'à être scannée. Différentes méthodes peuvent alors être employées. 1/ Un scanner à laser rotatif qui tourne autour du sujet et repère les surfaces dans l'espace. Cette méthode peut s'avérer longue et onéreuse. 2/ Le sujet est photographié sous différents angles dûment calculés, des repères ayant été dessinés à sa surface. A charge pour l'ordinateur de calculer ses données pour «déduire» le sujet en 3D. 3/ Un modéliste infographique observe scrupuleusement la statue et la reconstitue à l'arraché, d'abord de manière grossière, à l'aide de figures géométriques, puis en affinant petit à petit sa réplique. 4/ Une tablette 3D, équivalent de celles utilisées par les dessinateurs. Dans ce cas, l'opérateur applique son crayon numérique, point par point, sur le sujet à reproduire. Pour ce faire, on aura préalablement dessiné sur ce dernier une infinité de zones aussi petites que possible, lui conférant l'allure d'une figure en «fil de fer». C'est la version numérisée de ce «fil de fer» qui servira de guide au modéliste. Dans le cas de Gollum, il est très probable que le studio *WETA* ait eu recours au scanner portable d'*Applied Research Associates*. Ce scanner permet à l'animateur de faire passer sur le modèle un laser, qui est ensuite réfléchi et capté par deux caméras placées sur ce même scanner. La distance aller-retour du rayon permet de calculer les points dans l'espace et donc, par transitivité, de modéliser peu à peu le sujet numériquement. Une fois le sujet numérique soigneusement «poli», et au besoin redimensionné, il reste à lui appliquer les différentes textures qui lui donneront corps. Les mouvements captés sur l'acteur-mime, et les points de son corps reliés entre eux, serviront en quelque sorte d'exosquelette au sujet ainsi créé. Dès lors, tout le travail consiste à animer le personnage «à l'ancienne» en le confiant à des artistes pas forcément informaticiens. Pour les aider dans leur recherche de personnalisation du caractère, et à la manière employée dans les cartoons, l'acteur Andy Serkis n'aura plus qu'à prêter sa voix très particulière au personnage, contribuant grandement à lui trouver les expressions les plus appropriées. Qu'on ne s'y trompe pas, d'un point de vue aussi bien technique qu'artistique, la contribution de l'acteur détermine véritablement le succès de toute l'opération.

Décors

Bien que Peter Jackson ait assuré que les paysages sublimes de sa Nouvelle-Zélande natale sortaient tout droit du livre de Tolkien, l'obtention d'un univers typiquement «fantasy» à l'écran nécessite une conjugaison d'éléments souvent non naturelle (cascades trop belles pour être vraies, compositions picturales de rêve, etc). *WETA* a donc eu tout le loisir de continuer dans la voie royale tracée par *ILM* (ces derniers apportant une modeste contribution en tant que conseillers). Le système de particules (des points informatiques auxquels est imposé une «philosophie de groupe») en est la pierre de taille. Volcans, cours d'eau, tempêtes, feux multiples, tous les effets naturels les plus spectaculaires dus à cette technique ont été déjà expérimentés et testés au travers des **Twister**, **Volcano** et autres **En Pleine Tempête.** Mais il y a fort à parier que **Lord of the Rings** en propose une quantité telle, et dans tous les coins d'écran, que ces effets risquent de remplir leur véritable fonction, c'est-à-dire une contribution quasi-invisible. Enfin, pour tout ce qui a trait aux décors de châteaux ou villages, rien de nouveau à l'horizon informatique, puisque les matte-paintings tiennent toujours la vedette, même s'ils se sont considérablement numérisés et démocratisés (ils emploient le plus souvent des logiciels qu'on trouve dans le public, type *Photoshop*)

Figuration

Autant la promo de *New Line* s'est chargée de faire connaître l'existence du logiciel *Massive*, autant *WETA* ne donne aucune information quant à son fonctionnement. *Massive*, on le rappelle, est un logiciel développé par *WETA*, qui permettrait de multiplier les figurants et de leur faire adopter plusieurs routines (marcher, courir...), mais surtout de les faire ensuite interagir entre eux, l'ordinateur calculant chaque point d'interaction entre les sujets. L'interaction entre personnages numérisés a déjà été tentée avec succès (**La Mort vous va si bien**, les **Retour vers le Futur**), mais elle se révélait laborieuse alors même que seulement deux sujets étaient en présence. Avec ses armées de 200.000 sujets censés se battre en toute crédibilité, il était hors de question que **Lord of the Rings** ait recours aux techniques traditionnelles. D'où ce fameux *Massive*, tout à la fois célèbre et mystérieux. Il est conseillé à ceux qui veulent en découvrir l'application (et la crédibilité !) de voir le faux-documentaire réalisé par Jackson, **Forgotten Silver**, qui, dans son dernier quart-d'heure, offre quelques secondes de cet étonnant tour de passe-passe.

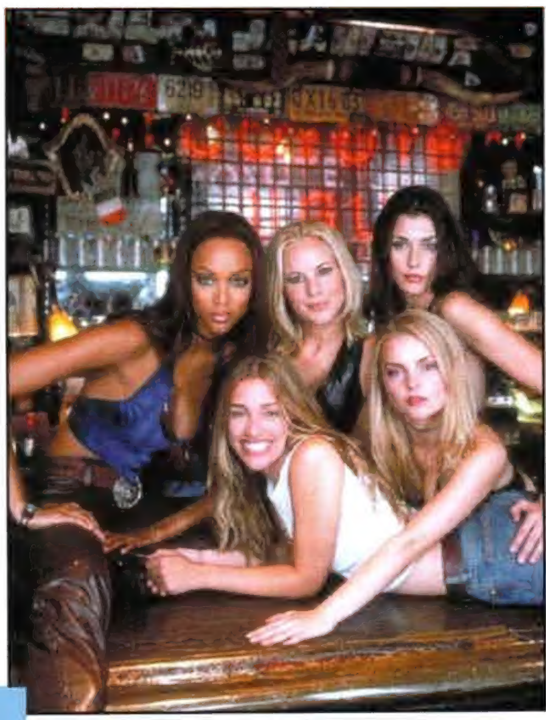
Rafik DJOUMI



Hobbitown, un petit coin de paradis grâce aux effets spéciaux

COYOTE UGLY & REMEMBER THE TITANS

Grosse actualité pour le mogul Jerry Bruckheimer. Tout d'abord **60 Secondes Chrono** qui sort ce mois-ci, puis **Pearl Harbor**, le nouveau film de son protégé Michael Bay (**Rock, Armageddon**) prévu pour l'été 2001 et qui relate bien sûr l'attaque aérienne surprise des Japonais sur une base américaine située à Hawaï, un certain matin du mois de décembre 1941. Un gros morceau ce **Pearl Harbor**, puisque le budget tourne autour de 140 millions de dollars et que, sur le modèle de James Cameron et son **Titanic**, le producteur et le réalisateur n'encaisseront pas de cachet, préférant palper un pourcentage des recettes astronomiques que leur bébé ne manquera pas d'amasser. Quoi qu'il en soit, le mogul a décidé de prendre des vacances en produisant deux «petits» films qui s'éloignent de son univers habituel.



Tyra Banks, Piper Perabo, Maria Bello, Izabella Miko & Bridget Moynahan dans COYOTE UGLY



Piper Perabo dans COYOTE UGLY



Denzel Washington dans REMEMBER THE TITANS

Tout d'abord **Coyote Ugly** qui base son script sur un article paru dans le magazine GQ du mois de mars 1997 et qui décrit «le bar le plus sauvage de New York». C'est dans cet endroit que la jeune Violet Sanford (Piper Perabo, vue dans **Whiteboys**) va trouver la gloire qu'elle recherchait en tant que compositrice de chansons. Malgré un casting composé de jolies frimousses (le mannequin Tyra Banks, Maria **Payback** Bello), la véritable star du film demeure le Coyote Ugly, un bar uniquement tenu par des femmes qui savent manifestement aussi bien se murger que n'importe quel gaillard ! **Coyote Ugly**, où quand Jerry Bruckheimer impose sa vision de la féminité !

Changement de programme avec le deuxième film, **Remember the Titans.** Mis en scène par Boaz Yakin, scénariste de **La Relève** de Clint Eastwood et réalisateur de l'étonnante variation du **Yojimbo** de Kurosawa qu'était **Fresh**, **Remember the Titans** conte l'histoire vraie d'Herman Boone, un entraîneur de football noir qui, en 1971, a mené la première équipe mixte de Virginie à la victoire, ce malgré les préjugés racistes qu'il a dû subir. Interprété par Denzel Washington, qui n'est jamais aussi bon que quand son âme civique se sent concernée, Herman Boone semble acquérir une aura quasi-mythique dans ce film qui mêle drame et comédie. Même si on attend plus d'un Pearl Harbor qui s'annonce comme un nouveau record dans la recherche d'une forme de cinéma épileptique, les deux récréations de Jerry Bruckheimer s'annoncent tout de même comme deux productions sûres de susciter un minimum d'intérêt dans les mois qui viennent. Elles pourraient même créer la surprise, qui sait ?



MAD MOVIES n°126

Deux couvertures pour le film-événement de l'été 2000.
Entre les bons et les méchants X-MEN, choisis ton camp, mutant !

Egalement au sommaire : interview de Christophe Gans pour Le Pacte des Loups, Pitch Black ou le retour du film de monstres, le drôle de slasher Destination Finale + Possessed, The Nameless, Furia et toutes nos vraiment géniales rubriques habituelles.

Actuellement disponible dans toutes les bonnes librairies ou à commander à notre adresse (30 F port compris) : Mad Movies, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

SNATCH



Brad Pitt dans SNATCH

Malgré ses piètres qualités cinématographiques, le précédent film de Guy Ritchie, **Arnaques, Crimes et Botanique** (un titre à la suffisance cynique) avait réussi à créer l'événement, notamment en Angleterre, son pays d'origine où il a rencontré un énorme succès. L'effet boule de neige aidant, le réalisateur peut se payer une mégastar pour son nouveau film qui s'intitule **Snatch**. En effet, intrigué par la bobine sus-citée, Brad Pitt en personne a fait la démarche de contacter la nouvelle sensation afin d'obtenir un rôle dans son prochain opus, ce pour un salaire misérable (comprendre en dollars hollywoodiens). La star de **Fight Club** intègre donc un casting déjà composé des belles trombines de Dennis Farina (**Hors d'Atteinte**), Benicio Del Toro (**Las Vegas Parano**) et Rade Serbedzija (**Mission : Impossible 2**). Tout ce beau monde s'étripe pour récupérer les diamants volés dans le quartier juif de Londres. Si ce vague résumé vous rappelle quelque chose, c'est que vous connaissez déjà l'œuvre d'un Guy Ritchie qui ne craint pas de taper deux fois dans le même registre. Mais avec l'assurance d'un casting en béton armé et une distribution quasi-instantanée aux Etats-Unis (la *Columbia* a racheté les droits pour la sortie américaine prévue en septembre), le réalisateur peut se permettre de placer la barre plus haut. Réussira-t-il un bon remake de son propre succès ? C'est tout ce qu'on lui souhaite.

ABONNEMENT

«Suite à une cascade ayant mal tourné, je suis contraint de changer momentanément d'adresse. Merci de m'envoyer IMPACT au Royal Hospital, Lop Sheung Road, Hong Kong» Jackie C.

Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue préférée avec l'assurance que les numéros vous suivront où que vous alliez !

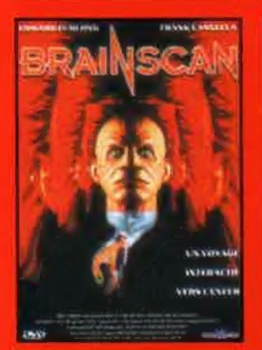


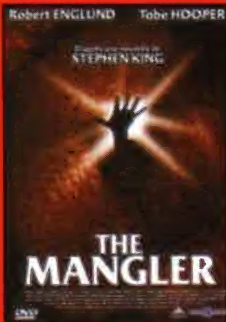
















Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez un DVD à choisir parmi les titres suivants : **LETTRES À UN TUEUR - DEAD ZONE - NIGHT TERRORS - THE MANGLER - BRAINSCAN - SCREAM - LE PROJET BLAIR WITCH - VAMPIRES - SHADOW BUILDER** (Les quantités étant limitées, merci de choisir plusieurs titres de remplacement)

Pour les suivants, nous offrons, au choix, le t-shirt ou l'affichette de **SHANGHAÏ KID**, le t-shirt ou l'affichette de **60 SECONDES CHRONO** ou un numéro de **MAD MOVIES** ou d'**IMPACT** manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRÉNOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

CODE POSTAL ______________________

VILLE ______________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

CADEAUX

Si je suis dans les 100 premiers, je désire recevoir le DVD de :

1
2
3
4
5

Si je ne suis pas dans les 100 premiers, je désire recevoir :

L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

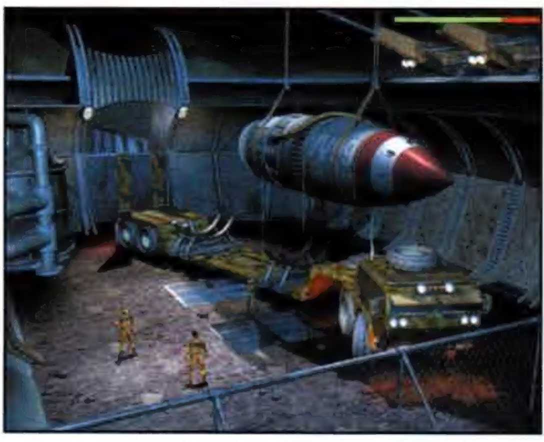
**IMPACT, 4 rue Mansart,
75009 PARIS**

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

DE SANG FROID

Editeur : Revolution Software. Développeur : Sony Computer. Disponible sur PlayStation.

Parce que la communication autour des jeux vidéo est en passe de devenir au moins aussi importante que celle entourant l'industrie cinématographique, les revues spécialisées rivalisent de scoops, d'avant-premières et d'articles alléchants sur des titres encore en développement. Pour la presse ludique, comme pour la presse cinéma, il s'agit donc aujourd'hui de miser sur le bon cheval, avec la part de risques que cela comporte. Ainsi a-t-on vu fleurir ces derniers mois des papiers dithyrambiques sur ce qui s'annonçait comme une vraie bombe : **De Sang Froid**, en provenance des studios anglais *Revolution Software* (déjà responsables des **Chevaliers de Baphomet**), promettait le mariage en grande pompe du cinéma et du jeu vidéo, et son concepteur, Charles Cecil s'enthousiasmait sur son nouveau né, citant carrément en référence **Pulp Fiction** et **Usual Suspect** : *«Le scénario a été mis au point par des professionnels car nous voulions que **De Sang Froid** soit le premier jeu qui mêle à la fois une intrigue digne de Hollywood, des graphismes éblouissants et un suspense de thriller».* Ne restait plus donc qu'à voir débarquer la bête et à guetter les tests, l'équivalent de nos critiques, dans les pages des revues pour savoir si **De Sang Froid** tenait ses promesses. A lire les tests, on devina bien vite l'embarras des rédactions, qui sollicitèrent le journaliste ayant trouvé le jeu moins pire que les autres afin d'en faire ressortir les quelques qualités et ainsi ne pas renier les previews positives du titre (comme nous avec **MI-2**, quoi. Voir le courrier des lecteurs). A l'arrivée, le joueur, comme le spectateur, n'est jamais gagnant dans cette politique éditoriale du centre mou. Il suffit en effet de deux minutes aux commandes de **De Sang Froid** pour comprendre non seulement que le jeu ne répond en rien aux attentes qu'il a suscitées, mais qu'en plus il s'agit d'un pauvre navet ludique maquillé en superproduction par les efforts conjoints du développeur et de l'éditeur.
Vous incarnez John Cord, un agent britannique aussi charismatique qu'une boîte de conserve, présentement torturé par de méchants vilains. Neuf missions sous forme de flashes-back vous permettront (si vous en venez à bout, car finir ne serait-ce que la première réclame de la part de l'utilisateur un tempérament zen) de comprendre pourquoi et comment le bourrin de service s'est retrouvé dans cette sale situation. Pour avancer dans le jeu, il faut supporter plusieurs choses : lorsqu'il court, John Cord donne l'impression de faire son jogging matinal et change de direction dès qu'il bute sur un décor ; les interminables dialogues, sous forme de question/réponse sur des sujets s'affichant en bas de l'écran, sont consternants et s'enclenchent même lorsque l'interlocuteur est à l'autre bout de la pièce ; les objets à trouver ne bénéficiant d'aucun repère visuel et leur zone de ramassage d'aucune largesse, on peut dire qu'un lieu est visité de fond en comble après une bonne centaine de pressions du bouton X ; quand les **Resident Evil** multiplient les plans de coupe pour générer du montage, **De Sang Froid** balance un plan (trop) large et de temps en temps un insert qui fait rudement chauffer la console (comptez une seconde pour enchaîner deux plans, ça c'est du cinéma !) ; ouvrir une porte est sans doute l'exercice le plus périlleux du jeu, puisqu'une fois sur deux des gardes vous abattent sans sommation, John Cord vous avertissant alors (d'outre-tombe ?) que *«ça devait être différent»* ; conséquence, la sauvegarde toutes les trente secondes est conseillée ; les énigmes sont minables : un accélérateur de particules pour briser une vitre, ça passe, mais la même machine pour envoyer une corde permettant au héros de franchir un ravin, ça frise la malhonnêteté ; enfin, le jeu ne se prive jamais de vous rappeler que vous êtes *«stupide»* de tenter telle ou telle action, et ce même lorsque la dite action est dictée par le bon sens. L'insulte étant depuis longtemps l'arme favorite des mauvais joueurs, deviendrait-elle aujourd'hui, avec **De Sang Froid**, celle des développeurs incompétents ?



Un plan large : le puceron au milieu, c'est John Cord !



Première mission, premier obstacle, première mort...



A part le marcel, Cord n'a rien d'un McLane de la console...



Vincent GUIGNEBERT

VERTICAL LIMIT

Le combat de l'homme contre la nature est un des thèmes proéminents des films d'action à gro budget qui cherchent à se démarquer des habituelles pétarades entre flics et gangsters. **A Couteaux Tirés**, **Twister**, **En Pleine Tempête** ou même **Titanic** ont emprunté cette voie et la liste s'agrémente d'un petit nouveau, **Vertical Limit**. Chris O'Donnell (l'éphèbe Robin de **Batman Forever** et sa suite) y interprète un jeune et ambitieux alpiniste qui se voit rejeté par sa sœur (Robin Tunney, aperçue dans **La Fin des Temps**) à cause de la mort de leur père, tué dans une avalanche dont il serait responsable. Retiré des affaires, il doit pourtant reprendre du service trois ans plus tard, lorsqu'il apprend que sa sœur et une partie de son équipe sont coincés dans une grotte verticale qui se trouve au beau milieu de la seconde montagne la plus élevée au monde, le K2. Et de toute évidence, les éléments ne seront pas en sa faveur...
Si l'on excepte l'entité terroriste, voilà un film qui risque fort de s'apparenter au **Cliffhanger** de Renny Harlin et Sylvester Stallone. Martin Campbell remplace Roger Spottiswoode, un temps envisagé à la réalisation, et durcit son casting en engageant Scott Glenn, Bill Paxton et Temuera Morrison pour le concours de tronches, et Izabella Scorupco (la gentille Bond-Girl de **Goldeneye**), histoire de faire fondre la glace grâce à ses charmes. Sortie prévue pour Noël aux USA et un peu plus tard pour la France.



Chris O'Donnell & Robin Tunney dans VERTICAL LIMIT

Festival d'ANNECY 2000

Depuis qu'il a quitté l'oppressante enceinte cannoise en 1960, le festival d'Annecy n'a jamais cessé de déployer l'envergure de ses ambitions. Désormais, les professionnels du monde entier viennent y échanger des films et des idées. Ainsi, les rives du lac sont squattées chaque été par une faune étrange, et parfois sauvage, qui dissèque sa passion image par image.

Une fois de plus, les courts métrages (300) furent à l'honneur. Outre les rétrospectives permettant de redécouvrir les grands prix attribués à Annecy, on a également pu voir **The Periwig-Maker**, une extraordinaire animation de poupées rendant hommage aux productions *Hammer*. Un homme est parvenu à s'isoler du monde pour se protéger de la peste, qui ravage la cité londonienne. Son destin bascule lorsqu'une petite fille implore son aide. **Le vieil Homme et la Mer** est un récit de fin de vie. Nostalgique et déprimant, il est superbement illustré par de la peinture sur verre. A l'autre bout du spectre, côté bien frappé, **Coinlaundry XYZ** est un Ovni japonais en 3D cuisiné à l'acide et au Canard WC. Pendant huit minutes, trois hommes en caoutchouc testent in vivo tous les programmes d'essorage d'une laverie automatique. Méchamment speed !

Dans la catégorie digression aliénée, le festival accueillit quatre invités. Présenté en compétition officielle (si, si) **Mouse** explose salement le mythe de Mickey. Minnie pratiquant la zoophilie en compagnie de Pluto, Mickey est plutôt fâché. Après s'être bien fait charcler, il décide donc d'exploser la tête de son vieil ami au fusil d'assaut tandis que, pour se consoler, Minnie fait des choses toute seule... Depuis 1991, la saga des **Pic Pic et André** (Stéphane Aubier et Vincent Patar) réunit dans les festivals un public d'aficionados se mettant à taper du pied dès le générique. Gravement allumées, les aventures de Pic Pic le cochon magique et de ses acolytes constituent un florilège d'hallucinations hystériques, d'humour à froid et de «méchanceté». Une sorte de *South Park* belge, en somme. **Starsheep** montre les rêves de braves GI se télescoper dans la chambrée. Seule explication rationnelle à ce



■ *UTENA, LA FILLETTE RÉVOLUTIONNAIRE* ■

délire bien gras : il s'agit des scènes cachées, ou de la préquelle, de **Starship Troopers**. Long métrage en compétition, **Utena la Fillette Révolutionnaire** est le film d'animation nippon le plus osé de tous les temps. Avec une désinvolture déconcertante, voire carrément coupable, Ikuhara Kunihiko évoque le viol, l'inceste, la soumission, la duplicité, le masochisme et le culte de Lesbos. Doté d'un scénario alibi formaté pour séduire les groupies de Buffy, l'auteur développe parallèlement un univers lynchien guimauve et baroque. A coups de fouet, littéralement, il pousse les jeunes filles à l'insurrection, se moquant des univers lénifiants que crée la télévision en usant complaisamment de leurs lieux communs. Entre vulgarité et avant-garde, **Utena** engendre le mépris ou la fascination, ne laissant personne indifférent.

Ayant clairement choisi son camp, John Lasseter (**Toy Story, 1001 Pattes**), le président du jury, ne décerna pas le prix du meilleur long métrage cette année. Projeté hors-compétition, **Nos Voisins les Yamada** de Isao Takahata (sortie française programmée en avril 2001) aurait pourtant facilement réuni l'unanimité si le jury de sélection avait accompli sérieusement son travail. Vision décalée, onirique et pleine de tendresse de la société japonaise contemporaine, **Nos Voisins les Yamada** réussit l'exploit d'imprimer de la poésie sur la pellicule en utilisant exclusivement des outils digitaux. Cette bande est à l'infographie ce que **Le 13ème Guerrier** est au cinéma : un film de bardes et de baroudeurs composé de plans dont la difficulté force le respect. Pour opérer le consensus, et honorer la présence de Roy E. Disney (petit fils de Walt et patron du département animation), l'insipide **Fantasia 2000** fut projeté en grande pompe. Heureusement, on pouvait se consoler en assistant aux diffusions de programmes spéciaux bien plus excitants. Si «De Nouveaux Pays et du Sexe» se passe de commentaires, «De l'Absurde à la Censure» rendait hommage à Andrei Khrjanovski, un artiste russe dont la culture visuelle excessive fut interdite pendant 18 ans, le temps que ses juges atteignent enfin l'âge de raison.

Le marché du film, quant à lui, était toujours aussi animé. Certes, rien n'a filtré au sujet de **L'Atlantide** de Disney, ni du dernier Miyazaki. Mais, le plateau télé proposé par les grandes chaînes généralistes pour la rentrée semble appétissant. Outre la reprise épisodique de l'émission «Manga Manga» sur *Canal +* (surveillez les diffusions des luxueux ***Blue Six*** et ***Kenshin le Vagabond***), une série nippone devrait être diffusée en clair. On espère que ***Cow-Boy Bebop***, western spatial jazzy piochant ses références chez *DC Comics*, Tim Burton et John Woo, sera l'élu. Sur le réseau hertzien, les adaptations de ***Belphégor***, des ***Contes du Cimetière*** et ***Corto Maltese*** (série et long métrage) s'annoncent infiniment supérieures aux très pales ***Bob Morane*** et autres ***Black et Mortimer***. L'une de ces productions détient peut-être les clés du renouveau des studios d'animation français ?



■ *COINLAUNDRY XYZ* ■



■ *LE VIEIL HOMME ET LA MER* ■



■ *THE PERIWIG-MAKER* ■

Rayon inédit, si nous avons été privés de **Chicken Run** (la dernière production de Nick **Wallace et Gromit** Park), **Spriggan** nous a encore une fois vengé de l'hypocrisie et de la niaiserie de la plupart des productions d'aventure hollywoodiennes. La diffusion de ce brûlot en France semble définitivement annulée, mais elle devrait être avantageusement remplacée par celle de **Memories**, l'autre chef-d'œuvre du cinéma d'anticipation de la décennie 90's avec... **Ghost in the Shell** ! Pour les distraits, on peut résumer le film comme la rencontre entre Kubrick, Asimov, Marker et Cortázar ! Quant à **Titan A.E.**, dernier né du couple Bluth-Goldman (**Anastasia**), sa projection constitua le point d'orgue de la semaine annécienne. Creuset où s'embrassent les éléments les plus populaires de la science-fiction et du space-opera, **Titan A.E.** (sortie nationale le 18 octobre) est un film d'animation pour les adolescents, ce qui constitue en soit une révolution. Produit de luxe destiné à combler le vide entre les deux premiers épisodes de **Star Wars**, **Titan A.E.** est le premier métrage animé occidental pensé pour rentrer en concurrence avec des films «live». Cette démarche rend justice à l'industrie de l'animation qui, rappelons-le, truste depuis dix ans les sommets du box-office. Certes, la bande souffre de défauts flagrants ayant gravement handicapé son exploitation en terre Yankee. Reste que ses qualités la placent bien au-dessus de **La Menace Fantôme** dans la hiérarchie des space-opera. On vous en reparle en septembre...

■ **Bertrand ROUGIER** ■

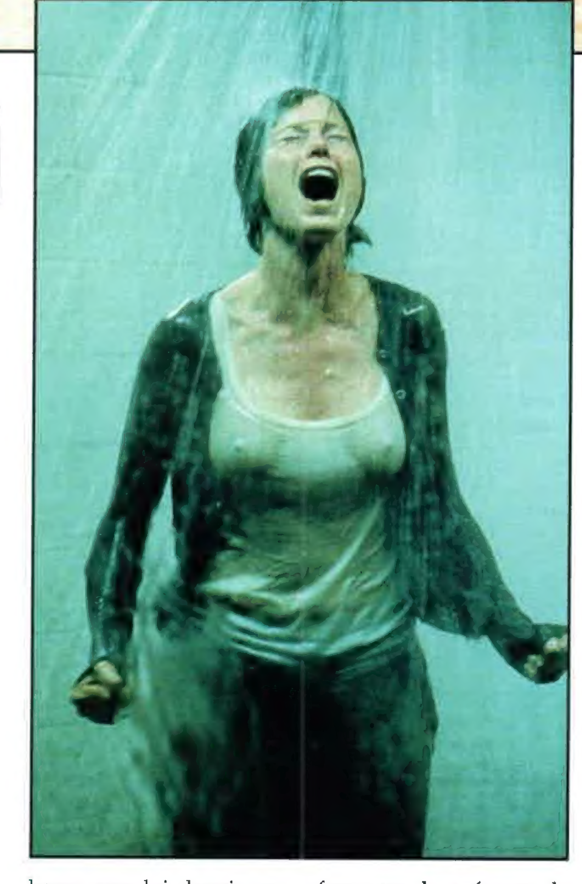


■ *TITAN A.E.* ■



gros plan sur...

THE CELL



Pour **The Cell**, tout commence en 1993, lorsque le scénariste Mark Protosevich (le futur **Batman 5**) pose les bases d'un script qui combine deux éléments le fascinant particulièrement : la psychanalyse et les tueurs en série. Sa passion pour les films d'horreur «adultes» (il cite George Romero et David Cronenberg) le pousse à rédiger un traitement qu'il proposera plus tard à la compagnie *New Line*. Comme il l'explique : «*Plus je vieillis, plus je me rends compte de la complexité des films d'horreur. A la surface, il y a un monstre qui fait peur, mais en filigrane, il y a aussi des intrigues complexes qui dealent avec beaucoup de peurs refoulées. Qu'il s'agisse du monstre de Frankenstein ou d'un serial-killer, il y a quelque chose de terrifiant en eux car ils ne s'intègrent pas à la société*». Le clippeur Tarsem («Losing my Religion» de REM, «Tired of Sleeping» de Suzanne Vega) s'intéresse de près au script et en accepte la réalisation, au grand bonheur de *New Line* qui cherchait à collaborer avec lui depuis un bail. Reste à trouver l'actrice capable de plonger dans la peau de Catherine Deane, une psychologue pour enfants qui développe un procédé thérapeutique lui permettant de visiter le subconscient de personnes comateuses. Jennifer Lopez, qui a découvert le script de Protosevich en 1995 avant de devenir une star, emporte le morceau. **The Cell** devient ainsi le premier projet qui se monte sur son seul nom. L'élément horrifique du film fait surface avec la présence de Carl Stargher (interprété par Vincent D'Onofrio), un serial-killer tombé dans le coma avant que le FBI ne découvre où il a dissimulé sa dernière victime, dont les jours sont comptés puisqu'elle est prisonnière d'une cellule de verre se remplissant progressivement d'eau. Le procédé de la psychologue devient alors une nécessité et ce sera à elle d'entreprendre un voyage périlleux dans l'esprit du tueur sadique. Au risque de s'y perdre...

Le tournage débute le 2 août 1999 et comme tout clippeur qui se respecte, Tarsem se concentre énormément sur la direction artistique puisque le script détaille abondamment le subconscient de Stargher, à mi-chemin entre **Brazil** et **Le Magicien d'Oz**. «*Tarsem sait ce qu'il veut pour chaque image de son film*» explique Jennifer Lopez. «*C'est ce que je recherche de la part d'un réalisateur, qu'il me guide dans son univers par quelque moyen que ce soit. Avec lui, nous*

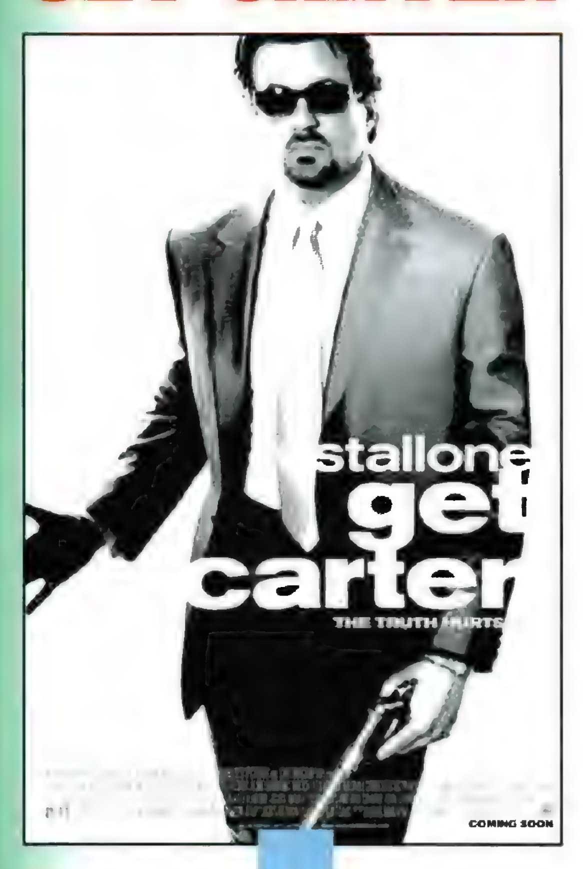
■ *Catherine Deane (Jennifer Lopez) : voyage dans l'esprit d'un serial-killer* ■

pouvions expérimenter énormément. Créativement parlant, il n'y avait pas de limites». Même si l'essentiel du tournage se fait aux alentours de Los Angeles, l'équipe du film s'envole pour le continent africain le temps de boucler une scène primordiale qui montre Catherine devenir la proie de Stargher alors même qu'elle divague dans son subconscient. Probablement l'un des moments les plus puissants du métrage. Le travail de post-production demeure néanmoins très complexe puisque quantité d'effets numériques seront ajoutés après le tournage. Kevin Haug (**Fight Club**) se charge de superviser le bon fonctionnement d'une technique en constante évolution. Pour le producteur Julio Caro, la clé de la réussite réside dans la nouveauté des ces effets : *«Nous sommes tellement bombardés d'images aujourd'hui que le challenge en devient très excitant. Il nous est apparu très important de maintenir une cohérence pour ne pas verser dans le kitsch ou dans la SF ultra-complexe qui refroidirait le spectateur. Je pense que nous y sommes parvenus».* Porté par une star à qui il reste tout à prouver, **The Cell** risque de constituer l'un des événements majeurs de cette fin d'année, un film glauque et coloré (c'est possible), fou et retenu à la fois, une œuvre qui repousse les limites de la folie visuelle pour toucher au mal absolu, celui qui reste enfoui en chacun de nous. Patience...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Sortie dernier trimestre 2000.

GET CARTER



La folie des remakes s'est emparée des studios hollywoodiens depuis un bon moment déjà et l'appréhension de refaire certains classiques s'est rapidement estompée devant les gros bénéfices que ce procédé peut engendrer. La *Warner*, bien lotie par les recettes mondiales du **Payback** de Mel Gibson, décide de réitérer l'exploit en produisant une redite d'un classique du polar britannique «à la dure», le bien nommé **Get Carter**, qui date de 1971. Mais ce qui pouvait s'apparenter à un canard boiteux devient très vite l'une des bandes les plus attendues du moment dès lors que Sylvester Stallone rentre dans la partie. La cinquantaine bien tapée, Sly sait bien qu'il ne peut plus continuer à parader torse nu pour dézinguer du malfrat à coup de mitrailleuse héliportée. Sa seule planche de salut, s'il continue à se considérer comme une action-star, est de figurer dans des polars bruts, violents et âpres. C'est ce qui s'appelle donc un excellent choix de carrière. Jack Carter (Sly) est de retour en ville et il n'a qu'une idée en tête : venger la mort de son frère, sauvagement assassiné par la mafia. Au passage, il tente de connaître les raisons profondes qui ont causé la mort de celui-ci, et parfois les apparences sont trompeuses...
Réalisé par Stephen Kay (**The Last Time I Commited Suicide**), **Get Carter** s'annonce furieusement noir et violent mais aussi empreint d'un humour désespéré. Pour aider Sly dans sa quête de vengeance, le casting se compose de Michael Caine (Carter dans l'original), Miranda Richardson (**Sleepy Hollow**), Rachel Leigh Cook (**Elle est Trop Bien**), Alan Cumming (**Guns 1748**) et Rhona Mitra (les nénés ambulants de **Beowulf**). Deuxième film de Sly dans sa trilogie du come-back, **Get Carter** sera le premier à voir le jour. Cool ! ■



■ *Sylvester Stallone dans GET CARTER* ■

● C'est Frank Marshall (**Congo** : chef-d'œuvre !) qui va mettre en scène le film d'action **Expendables**, relatant l'aventure d'un groupe de prisonniers qui s'engagent dans une équipe de plongeurs à haut risque dans le seul but de réduire leur sentence.

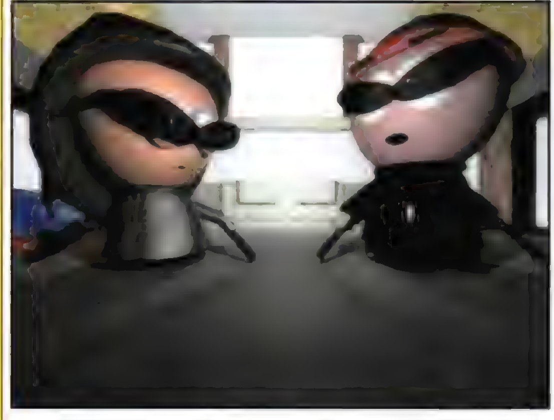
● Jackie Chan se concentre en ce moment sur **Nosebleed**, l'histoire d'un laveur de carreaux qui officie sur le World Trade Center et découvre que des terroristes veulent à nouveau faire sauter le building. C'est le bourrin Renny Harlin (**Cliffhanger**, **Peur Bleue**) qui réalise.

● C'est finalement Ben Affleck, dès qu'il sera libéré de ses obligations sur le tournage de **Pearl Harbor**, qui remplacera Harrison Ford dans le rôle du technocrate Jack Ryan pour les besoins de ses quatrièmes aventures, **The Sum of all Fears**, que devrait réaliser Phillip Noyce.

● Spécialistes de la comédie bien grasse, les frères Farrelly devraient prochainement réaliser une version cinéma de la série **L'Homme qui Valait Trois Milliards**. Bien décidés à ne pas en faire un film sérieux, ils ont choisi Chris Rock (**L'Arme Fatale 4**) pour prendre la relève de Lee Majors, tout en espérant que ce dernier acceptera de faire une apparition, accompagné de Lindsay «Super Jaimie» Wagner.

● Remis de **Double Team** et **Piège à Hong Kong**, Tsui Hark ressort un vieux projet de ses tiroirs. Il s'agit d'une version féminine de **A Better Tomorrow**, avec Michelle Yeoh dans l'imperméable de Chow Yun-Fat. Tsui Hark aimerait que John Woo réalise lui-même ce remake, mais rien n'est encore signé.

objectif net



■ *South Park relooké à la Matrix !* ■

PLATRIX

www.platrix.com/

On ne compte plus les détournements de la série *South Park* sur la Toile, mais celui-ci mérite franchement le détour. Rien moins que la bande-annonce du blockbuster de l'an passé (bande son d'origine comprise) rejoué par la bande à Kenny et Cartman. Le plus drôle, c'est que les rigolos de *Planet Terror* qui sont à l'origine de ce gag, ont tellement voulu bien faire que leur film en images de synthèse est à des années-lumière du graphisme volontairement bas-de-gamme de la série. On recommande pour les modems musclés la version à 28 Mo qui nous plonge totalement dans le bluff. A l'heure actuelle, *Planet Terror* s'est lancé dans un ambitieux **Southpowers** qui devrait s'avérer shagadelliquement parfait.



■ *Kenny Reeves dans Platrix !* ■

FINAL FANTASY - THE MOVIE

http://www.finalfantasy.com/

James Cameron l'a mauvaise, lui qui voulait être le premier à tenter la réalisation d'un film en images de synthèse photo-réaliste. Les fous furieux du studio *Square-Soft*, déjà remarqués pour les cinématiques démentes de leurs jeux, sont sur le point d'achever ce qui fera office de date historique obligée. Tout ça pour dire que le premier teaser est à disposition et, même s'il demeure d'une définition très moyenne, qu'il a de quoi provoquer quelques frissons d'impatience. Le dernier plan, d'une véracité carrément gênante, est à couper le souffle.

SITES EN VRAC

THE HOLLOW MAN (L'HOMME SANS OMBRE)
http://www.spe.sony.com/movies/hollowman/
SPACE COWBOYS
http://www.spacecowboys.net/
UNBREAKABLE
http://studio.go.com/movies/unbreakable/intro.html
SIN THE MOVIE
http://www.sinthemovie.com/

■ **Rafik DJOUMI** ■



■ *Jamie Foxx dans BAIT* ■

BAIT

Lourdé du plateau de **Haute Voltige** par Sean Connery himself pour cause de différends artistiques (l'un d'entre eux voulait faire un bon film, devinez lequel...), l'ex-clippeur Antoine Fuqua revient sur le devant de la scène avec **Bait**, une comédie policière comme les affectionnent les studios, surtout depuis les succès de Martin Lawrence, Eddie Murphy et Will Smith en la matière. C'est maintenant le jeune Jamie Foxx (le chien fou de **L'Enfer du Dimanche**) qui s'y colle dans le rôle de Alvin Sanders, un jeune repris de justice qui accepte de servir d'appât pour le FBI afin de traquer un dangereux criminel qui s'est mis en tête de voler l'or du contribuable américain qui dort paisiblement dans les caisses du gouvernement. Mais malgré le danger de sa mission, Alvin ne pense qu'à une chose, se tenir à carreau auprès de sa petite amie. Entre les fédéraux, les truands, son jaloux de frère et l'intransigeance de sa copine, il se dit surtout qu'il aurait été plus en sécurité en taule...
Antoine Fuqua connaît bien la musique des sulfateuses pour avoir dirigé Chow Yun Fat dans son premier film américain (**Un Tueur pour Cible**). On peut donc lui faire confiance en matière d'action qui dépote. Pour l'humour, les scénaristes de **L'Incroyable North** et du futur **Rush Hour 2** prennent le relais, se basant nonchalamment sur la gouaille naturelle de l'interprète principal, promue star montante du moment. Une star bien secondée par un casting qui inclut David Morse (**Rock**), David Paymer (**Payback**) et Robert Pastorelli (**Piège en Eaux Troubles**), des habitués de la grosse prod' qui douille. La *Warner*, qui distribue le film aux USA, espère un succès du type de **Flic de Haut Vol**. Nous, on espère surtout qu'on s'y marrera plus qu'à ce dernier... ■

HONEST

Dave Stewart, le leader d'Eurythmics, à la réalisation d'un polar où les trois-quarts du groupe des All Saints s'amusent à braquer des banques dans le swinging London des sixties... Pourquoi pas ? Ça risque toujours d'être plus croustillant que **Bodyguard** avec Withney Houston ou **Les Spice Girls : Le Film**.
Les sœurs Chase, Gerry (Nicole Appleton des All Saints), Mandy (Natalie Appleton des... All Saints) et Joe (Melanie Blatt des... des All Saints, bien !), ne sont pas des novices en ce qui concerne les braquages de banques. A la recherche d'un nouveau défi, elles se fixent sur une bijouterie de Carnaby Street qu'elles comptent bien dévaliser. Le braquage tourne vite au vinaigre lorsque les filles croisent Daniel (Peter Facinelli des... ah non... de **Supernova**), un jeune journaliste qui tombe amoureux de Gerry. Les choses s'enveniment encore lorsque Mandy et Joe réalisent un autre casse qui rend furieux la moitié des gangsters de l'East End. Un dernier braquage est alors nécessaire pour que le quatuor se permette de quitter le pays...
Le jeune réalisateur boucle son film pour un budget inférieur à dix millions de dollars et prétend s'inspirer de quelques classiques tels que **If** et **Blow Up** : «*Le cinéma en général a toujours été une passion mais lorsque je suis arrivé à Londres en 1968, à l'âge de seize ans, j'ai vraiment pris mon pied ! Donc, j'ai décidé de situer mon film durant cette période et tout ce qui concerne les petites intrigues parallèles est issue de ma propre expérience*». **Honest** risque bien de créer la surprise à sa sortie et d'apporter un peu de sang neuf à un genre sympathique, hélas maltraité par des bandes comme **Les Braqueuses** ou **Le Prix à Payer**. ■



■ *HONEST : une All Saint derrière le masque ?* ■

OUVREZ-LA !

scénario : impossible

Salut à toute l'équipe d'*Impact*. Je suis allé voir **Mission : Impossible 2** et je crois que les scénaristes se foutent vraiment de la gueule du public : à aucun moment on ne sait pourquoi le gouvernement décide d'employer une équipe spéciale de quatre membres en mission top-secret plutôt que de mettre sur le coup une vraie force d'intervention genre FBI, qui aurait été bien plus efficace et rapide. Les types savent qui a fait le coup et où il se planque : Sean Ambrose, qui a lu le script donc, attend peinard en Australie avec une garde rapprochée de trois ou quatre mecs en se disant que les picables du gouvernement le croient clamsé après le crash. Du coup, après l'accident forcé, aucune des scènes d'action n'est utile ou justifiée : ni la course-poursuite (Hunt risque sa vie et celle de la fille plutôt que de faire une demande en règle, et puis c'est comme ça qu'on dépense le fric du contribuable ?), ni l'intrusion dans le laboratoire privé (les mandats c'est trop long, vite la survie de l'humanité est en jeu...), ni la (les) scène(s) finale(s) : une minute pour buter un mec aux poings, c'est mieux que deux secondes avec un flingue/silencieux, la supposée scène d'assassinat est bidon (Hunt se promène avec les masques de chaque garde du corps au cas où) et prévisible (dès qu'on voit que le héros s'est fait prendre en fait...), les deux motards devaient espérer que Hunt tomberait raide mort de peur, etc... Après quoi on sait que Tom Cruise va semer les types, qu'il va sauver la fille et tuer le méchant (après l'avoir épargné quand même deux fois, sans lui passer les menottes : il attendait qu'Ambrose s'endorme pour l'embarquer), c'est pitoyable et surtout ça enlève tout intérêt à des scènes pourtant remarquables... Il n'est jamais question de l'éventuelle contagiosité de la fille, moi qui espérais la voir cracher dans l'œil d'Ambrose ou même lui rouler une pelle... Vous qui accordez maintenant une page dans *Impact* aux jeux vidéo, dans lesquels les cinéphiles «recherchent de nouvelles sensations», vous pourriez aussi parler de certaines bédés : jetez un œil (surtout les tomes 3 et 4) à «Appleseed» de Masamune Shirow, qui bat 200 fois **M:I-2** sur son terrain, les fans savent de quoi je parle. Je pense que vous devriez publier plus souvent des avis contradictoires dans vos deux revues, comme cela avait été fait pour **Starship Troopers**. D'ailleurs pourquoi n'y a-t-il pas d'Avis Chiffrés dans *Impact* ? Pour finir, au cas où vous liriez ces lignes en vous disant : «le mongolien, il a rien pigé au film», je ne demande qu'à être corrigé. Enfin, bonne continuation pour vos deux revues.

Julien Gaucher

*De nombreuses missives nous sont parvenues de lecteurs gravement déçus par la vision de **M:I-2**, surtout en regard de la critique plutôt positive publiée dans le précédent numéro. Nous attendions tous le nouveau John Woo comme des fous, et nous sommes tous sortis atterrés de la projection, trouvant notamment le film d'une rare ringardise. Seul Rafik trouvait dans la chose un certain charme et matière à le défendre. Pour publier un avis contre, encore aurait-il fallu trouver quelqu'un d'enthousiaste à l'idée de démolir un John Woo. Eh bien, ça ne se bousculait pas au portillon, figure-toi ! La présence d'un tableau de cotation permettrait en effet de rendre compte de façon plus équilibrée, dans certains cas, de l'avis de la rédaction. On y pense sérieusement...*



■ John «j'ai pas trop la forme» Woo ■

Ridley, la résurrection ?

La lecture de la critique de **Gladiator** dans le dernier *Impact* m'a fait réagir quelque peu, c'est pourquoi je vous écris cette lettre. Je suis d'accord avec le traitement du film : pas de pause certes, beaucoup de rebondissements, mais bizarrement, **Gladiator** est un film assez monotone, je dirais plutôt monocorde. Et puis l'interprétation est magnifique : chaque personnage a une réelle dimension et un rôle important dans la narration. **Gladiator** n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais il n'en reste pas moins un bon film, presque un très bon film (je trouve la fin trop chrétienne à mon goût, n'est-ce pas un comble pour un péplum ?). Ce qui me choque, c'est davantage les propos de Cédric Delélée concernant Ridley Scott : *«styliste maladroit»*, *«ce que le péplum aurait pu être si un véritable virtuose de la mise en scène avait été aux commandes de* ***Gladiator****»*. Les péplums d'antan se sont peut-être effacés de la *«mémoire collective du spectateur US moyen»* (quel mépris d'ailleurs dans ces termes...), mais visiblement Cédric semble lui aussi frappé d'amnésie. Se peut-il que quelqu'un travaillant au sein de la rédaction d'*Impact* n'ait pas vu **Blade Runner** ou **Alien** ? Cédric les qualifie lui-même d'œuvres inoubliables, alors il est censé les avoir vus. Peut-on alors dire que Ridley Scott n'est ni un virtuose ni un styliste ? D'accord, il a perdu de sa superbe mais rien n'est désespéré. **Gladiator** signe son véritable retour et je trouverais normal qu'on lui rende hommage.

Suzy De Magalhaes

Ça fait longtemps qu'on ne parle plus du Ridley Scott visionnaire, ***Alien*** *(1979) et* ***Blade Runner*** *(1982) commençant à dater un peu. Depuis, le cinéaste a quand même signé des choses totalement incongrues (dont le merveilleux* ***GI Jane****). La meilleure façon de se refaire dans sa situation était de tomber sur un bon script comme celui de* ***Gladiator*** *même si, comme l'avoue Cédric, on n'a pas retrouvé le réalisateur des chefs-d'œuvre passés. Reste qu'on peut en effet considérer qu'il signe là son véritable retour et nous attendons la confirmation avec* ***Hannibal*** *(la suite du* ***Silence des Agneaux*** *actuellement en tournage) et* ***Terminator 3*** *pour lequel son nom circule de plus en plus.*



■ Ridley «j'me remets doucement» Scott ■



une bonne course

Laissez-moi rigoler ! Il est normal que *Télérama* glorifie les films d'auteur dans une visée élitiste pour satisfaire un lectorat bourgeois qui méprise les films de genre. Il est donc naturel que *Télérama* prenne un film comme **Taxi 2** de haut sous prétexte qu'il n'a aucun alibi intellectuel. Par contre, il est triste qu'Impact prenne aussi **Taxi 2** de haut sous prétexte que le film ne soit conçu que dans une optique populaire. *Impact*, qui se veut un magazine pour amoureux de films de genre dénigre donc **Taxi 2**, je rêve ! Je ne suis pas fan de Besson mais pour une fois qu'un Français fait autre chose qu'un film intimiste, profitons-en !

Patrice Marcaggi

l'arnaque

Cher *Impact*, comment pouvez-vous qualifier de «divertissant» une ânerie filmique, une insulte à l'intelligence comme **Taxi 2**. Ce film antipathique étant ouvertement raciste, beauf, misogyne et anti-intello. Un court extrait de dialogue illustre sans peine mes propos. Mme Taxi au téléphone : «Rentre vite chéri, je suis brûlante de partout !» — réponse de Mr Taxi : «T'as qu'à regarder Arte, ça te calmera !». Sans commentaire. Quant aux quelques scènes d'action, elles ne sont même pas dignes de la plus bâclée des séries (télé) Z. Un exemple parmi tant d'autres : les Japonais ont beau mitrailler comme des fous en direction du taxi (le fameux plan sur les innombrables douilles qui tombent au sol), ce dernier ne reçoit aucun impact de balle. Pourtant, ce qui me désole le plus, c'est votre parti-pris consensuel sur le film. A *Impact*, on vous a connu plus mordant, plus incisif, prêt à venger le spectateur naïf qui a perdu 1h30 et 50 balles en allant voir un navet, mais surtout prêt à pourfendre le «mauvais» cinéma de genre. Or, on observe un ton de plus en plus consensuel à travers vos articles ces derniers temps, que vous arrive-t-il ?

Johannes

Dernière minute ! J'ai compris ! L'explication est simple ! Le Père Noël a apporté une *Peugeot 406* à Guignebert.

Ah, mince, du coup avec ces deux lettres contradictoires, je ne sais plus du tout si j'ai encensé ou massacré ***Taxi 2****. Je l'ai vu, ça je m'en souviens à peu près, mais sinon... Ah si, j'ai trouvé ça plus bête que raciste, bien rythmé et avec des acteurs qui m'ont fait rire, un peu comme la série des* ***Gendarme à St Tropez*** *qui étaient aussi des films de genre dont certains lecteurs trouvent qu'on ne parle pas assez dans* Impact. *On planche d'ailleurs sur un dossier : «La sympathique franchouillardise du* ***Gendarme*** *contre l'anti-intellectualisme populo du* ***Taxi****». Bref, on va quand même pas s'étriper sur* ***Taxi 2*** *: y'a* ***X-Men*** *qui sort les gars !*

V.G.



Après des années passées à faire le zouave à Hong Kong, Jackie Chan dynamite l'Ouest américain dans ***Shanghaï Kid***

JACKIE goes to Hollywood

Incroyable ce Jackie Chan... 30 ans de carrière et toujours au top ! Né Chan Kwong-Sang le 7 avril 1954, il commence par faire un peu de figuration puis se lance dans une carrière de chorégraphe et de cascadeur avant que le réalisateur Lo Wei ne le débauche pour six films, voyant en lui une nouvelle star du cinéma d'arts martiaux. Parallèlement, il tourne LE PROTECTEUR, une «kung-fu comedy» qui pose les bases de la «formule Jackie Chan», puis tente de percer aux Etats-Unis avec L'ÉQUIPÉE DU CANNONBALL et LE RETOUR DU CHINOIS, des nanars qu'il préfère oublier. De retour à Hong Kong, il enchaîne une série de films pour lesquels il imagine des cascades de plus en plus spectaculaires, pour ne pas dire kamikazes. LE MARIN DES MERS DE CHINE, la série des POLICE STORY, MISTER DYNAMITE et OPÉRATION CONDOR sont ainsi à l'origine de son succès croissant. Suivent le polar noir CRIME STORY et les «américanisés» JACKIE CHAN DANS LE BRONX, CONTRE-ATTAQUE et MR COOL, qui le révèlent définitivement en dehors du continent asiatique. Vingt ans après sa première tentative, il s'expatrie de nouveau à Hollywood pour renvoyer la grimace à Chris Tucker dans le buddy movie RUSH HOUR, premier film à faire véritablement de lui une star mondiale. Un statut qu'il devrait encore consolider avec SHANGHAÏ KID.

Vous avez intégré le Chinese Opera Research Institute à l'âge de sept ans. N'était-ce pas un peu dur comme enseignement pour un jeune enfant ?

Si, bien sûr. Rétrospectivement, je dois admettre que c'était difficile. Mais à l'époque, je ne le voyais pas ainsi. D'abord parce que je n'ai pas vraiment eu le choix. Comme ils avaient des difficultés financières et qu'ils souhaitaient que je reçoive cette éducation, mes parents m'y ont inscrit sans vraiment me demander mon avis. Ensuite, j'ai appris à voir le bon côté des choses, j'ai compris que cet enseignement, riche et diversifié, me serait bénéfique dans ma vie et ma carrière. Cet institut vous forme à de nombreuses disciplines en dehors des arts martiaux et vous apprend à devenir un homme. Mais lorsque j'y repense aujourd'hui, je me dis qu'il faut avoir du courage et de la volonté pour s'enrôler dans un tel apprentissage. Ça a duré dix ans, à raison de dix-huit heures de travail par jour, ce qui est énorme. Mais lorsque vous êtes jeune, vous ne faites pas vraiment attention. Vous êtes plus excité qu'exténué à l'idée de découvrir de nouvelles choses. C'est également pendant cette période que j'ai fait la connaissance de Samo Hung et Yuen Biao, qui sont devenus de très bons amis. Il y avait donc plusieurs aspects positifs qui équilibraient le tout.

Qu'est-ce que vous y appreniez, en dehors des arts martiaux ?

C'est une école à part entière. On y enseigne donc la même chose que dans un cycle scolaire normal, avec des spécialités dans les différents domaines artistiques. On suit ainsi des cours de danse et de chant, bien spécifiques à l'Opéra Chinois, des cours de mime et des différentes techniques d'arts martiaux. Mais je crois que ce qu'on y apprend de plus important, c'est la réflexion et la concentration. En fait, on vous prépare à être méthodique, à mieux affronter la vie de tous les jours, à savoir réagir face aux problèmes et tracas qui peuvent se poser. C'est une expérience très bénéfique dont on ressort grandi, plus sage.

Vous ne souhaitiez pas être acteur à l'origine, vous vous orientiez plutôt vers une carrière de cascadeur ou de chorégraphe...

Oui, car je pensais que pour être acteur, avoir du succès et donc travailler régulièrement, il fallait être grand et beau. Je ne suis ni l'un ni l'autre ! Par défaut, je ■ ■ ■

■ ■ ■ devais donc choisir une autre voie. De toute façon, à l'époque, j'étais davantage attiré par le côté technique des films que par le fait de jouer la comédie. Je préférais chorégraphier et exécuter les cascades pour être plus proche du processus de mise en scène. Lorsque vous imaginez un combat, il faut tenir compte du cadre, des mouvements de caméra... D'un point de vue créatif, je trouvais cette étape plus stimulante, et aussi plus prestigieuse. J'avais des dizaines de personnes sous mes ordres, toutes à mon service !

C'est d'ailleurs ce que vous avez fait, en plus d'un peu de figuration, sur *La Fureur de Vaincre* et *Opération Dragon*, tous deux avec Bruce Lee. Comment était-ce de travailler avec lui ? Quel souvenir en gardez-vous ?

Oh, un très bon souvenir ! Il était particulièrement attentif et sympathique avec les combattants. Je l'ai connu exclusivement sur les tournages de ses films, je ne pourrais donc pas vous parler de lui au quotidien. Mais c'était très agréable et assez simple de travailler avec lui. Il était très présent, faisait attention à tout ce qui lui était proposé en termes de chorégraphie et apportait sans cesse de nouvelles idées, sans les imposer. Il écoutait attentivement les recommandations de chacun, qu'il acceptait si elles lui semblaient bonnes. Chaque combat devait être réglé à la seconde près, même s'il laissait une certaine liberté à son équipe. Il s'occupait plus rarement qu'on le croit de son image, et s'inquiétait avant tout de la qualité des films. Je crois qu'en quelque sorte, il est devenu une star malgré lui. Bien sûr, ses films marchaient très bien au point de rapporter beaucoup d'argent et de devenir cultes, mais il était tellement idolâtré que ça lui a fait plus de mal que de bien.

Vous pensez que l'adoration du public lui a porté préjudice...



■ *Mister Dynamite : quand Jackie se lance dans des cascades de plus en plus explosives...* ■

Pas seulement le public, mais aussi ceux qui le côtoyaient régulièrement et travaillaient avec lui. Pour la plupart, Bruce Lee était Dieu. Tous les jours, quelqu'un venait vanter ses exploits : «Bruce Lee est vraiment impressionnant ! Il donne des coups de pied avec une telle agilité et une telle rapidité que les immeubles en tremblent !». C'était toujours le même refrain et ça devenait de plus en plus étouffant. C'est difficile de rester serein lorsque vous avez autant de pression sur vos épaules.

Vous avez ensuite tourné six films pour Lo Wei, le réalisateur de *La Fureur de Vaincre*, qui voyait justement en vous un nouveau Bruce Lee...

Tout le monde voyait en moi un nouveau Bruce Lee. Il en fallait bien un ! Sa mort a causé un vide incroyable dans le cinéma de Hong Kong. Mais je ne voulais pas, et surtout ne pouvais pas être un nouveau Bruce Lee. A chacun son propre style et sa propre ■ ■ ■

■ *Le Combat de Maîtres : Jackie Chan retrouve la défroque du Drunken Master sous la direction de Liu Jia-Liang* ■

SHANGHAI KID

Pour beaucoup de fans du cinéma de Hong Kong, le passage à l'Ouest d'une de leurs idoles équivaut souvent à un suicide artistique assuré. Pour eux, Jet Li, dans **L'Arme Fatale 4**, n'utilise pas le quart de ses capacités. John Woo, avec **Mission : Impossible 2**, ne nous refait jamais le coup de bourre d'**A toute Epreuve**. Quant à Ronny Yu (**Jiang-Hu**), il perd de sa poésie en commettant **La Fiancée de Chucky** ou **Magic Warriors**. C'est, bien évidemment, un fait. Mais comment une cinématographie qui puise sa force dans la rapidité d'exécution de ses artisans, dans leur liberté d'action ou dans leur mépris des conventions de sécurité (tout ça au nom du spectacle) peut-elle survivre dans un système ultra-sécurisé où la moindre décision est prise en accord avec divers syndicats, et ce parfois à l'insu du réalisateur, le supposé maître d'œuvre ? La réponse est élémentaire : en s'adaptant. Bien sûr, **Shanghai Kid** est un film d'aventure enjoué, une comédie souriante et agréable, un divertissement à gros budget, mais c'est aussi un film qui, en sous-texte, traite de ce choc des cultures...

L'aventure se situe à la fin du siècle dernier. Chon Wang (Jackie Chan) est un garde impérial qui, par amour et par honneur, demande à partir pour l'Amérique afin de sauver la princesse Pei Pei (Lucy Liu), kidnappée par d'affreux ravisseurs qui demandent à l'Empereur une forte rançon, l'équivalent d'un fabuleux trésor. Une fois sur place, Wang va découvrir un autre monde : l'Ouest sauvage et ses bandits de grand chemin, ses indiens farceurs, ses prostituées au grand cœur, ses duels à la Winchester... Sa rencontre avec le gouailleur Roy O'Bannon (Owen Wilson) va être décisive dans sa compréhension de la culture Western, mais aussi dans la recherche de sa princesse.


■ Chon Wang (Jackie Chan) : un voyage de la Cité Interdite à l'Ouest sauvage... ■

Première constatation : **Shanghai Kid** est un vrai film de Jackie Chan. A 46 ans, l'éternel naïf n'effectue peut-être plus de cascades aussi périlleuses que celles de ses précédents coups d'éclat (**Mister Dynamite**, pour ne citer que celui qui a failli lui coûter la vie), mais son esprit bon enfant semble avoir franchi les océans de manière intacte. Là où le compromis **Rush Hour** se vautrait dans une beauferie de bas niveau, **Shanghai Kid** titille la fibre du plaisir de manière décalée. Le rigide Jackie fume le calumet de la paix (et termine complètement stone !), se réveille marié à une jolie squaw, prend une murge avec son nouveau compagnon d'armes et termine dans la même baignoire que lui. Les valeurs américaines vues par un émigré qui ne demande qu'à s'adapter... En retour, ce dernier apprend au cowboy incompétent à distribuer les baffes «Hong Kong style». Sur le plateau, le réalisateur débutant Tom Dey s'adapte aussi. Il maîtrise moins bien l'action qu'un Stanley Tong, mais se permet tout de même deux jolies scènes de baston. Une, en début de bande, qui voit Jackie se battre sur un train roulant à toute vitesse et l'autre, le climax, se déroulant dans une église. Derrière tout ces bons moments se profile l'ombre de la star qui semble avoir trouvé sa nouvelle terre d'accueil. Comme son personnage dans le film, il apparaît serein au bout de l'aventure, content d'avoir pu, à nouveau, contenter son public, les éternels bambins que nous sommes. Même si c'est avec davantage de prudence qu'à l'accoutumée.


■ *O'Bannon fait goûter à Wang les délices du bain alcoolisé* ■


■ *Roy O'Bannon (Owen Wilson) : un hors-la-loi prêt à aider Wang dans sa quête* ■


■ *La princesse Pei Pei (Lucy Liu) : une fort jolie valeur d'échange pour les ravisseurs* ■

■ **Stéphane MOISSAKIS** ■

Gaumont Buena Vista International présente Jackie Chan & Owen Wilson dans une production **Spyglass Entertainment/ Touchstone Pictures/ Birnbaum/Barber/ A Jackie Chan Films Limited Production** *SHANGHAI KID (SHANGHAI NOON* - USA - 2000) avec Lucy Liu - Brandon Merrill - Roger Yuan - Xander Berkeley - Jason Connery **photographie de** Dan Mindel **musique de** Randy Edelman **scénario de** Alfred Gough & Miles Millar **produit par** Roger Birnbaum - Gary Barber - Jonathan Glickman **réalisé par** Tom Dey

9 août 2000 **1 h 55**

■■■ personnalité. Je n'avais pas vraiment envie de faire les mêmes films que lui, que je trouvais trop violents. Ils faisaient couler beaucoup de sang. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils ont pratiquement tous été victimes de la censure. Et je n'avais personnellement pas envie de ça.

Au même moment, vous faites *Le Protecteur*, qui est le premier film de la formule Jackie Chan. C'était donc pour vous écarter des films d'arts martiaux traditionnels et violents, non ?

J'avais déjà envie de faire ce genre de films depuis quelque temps, mais ça n'était pas possible. Je n'avais pas encore travaillé avec les metteurs en scène qui s'y prêtaient le plus. Vous ne proposez pas à Lo Wei d'insérer quelques gags dans ses films. De toute façon, dans ma position de jeune acteur débutant, je ne pouvais lui faire aucune remarque. Il était dans le métier depuis des années, il savait exactement ce qu'il avait à faire. Il avait tourné des films qui étaient devenus des classiques, travaillé avec plusieurs stars du genre. C'était une célébrité. C'est lui qui imposait sa façon de voir les choses à tout le monde, les acteurs, les producteurs, les techniciens... Il n'avait de conseils à recevoir de personne. Imaginez aujourd'hui Leonardo Di Caprio allant trouver James Cameron pour lui dire de faire **Titanic** autrement ! Pour faire ce que j'avais envie de faire, il m'a donc fallu travailler avec des réalisateurs plus flexibles auxquels je pouvais soumettre mes propres idées. C'est aussi pour cette raison que, petit à petit, je me suis mis à réaliser certains de mes films moi-même.

Ces films ont eu presque immédiatement du succès. Vous avez créé un nouveau genre populaire...

Oui, mais à la base, c'était avant tout pour moi, pour satisfaire mon ego ! D'ailleurs, peu de personnes ou de films ont suivi cette voie, à part Samo Hung et la série des **Mad Mission**. Si je me suis orienté vers la comédie, c'est parce que j'aime faire rire les gens. Comme j'avais vraiment envie d'être une star, j'ai pensé que le meilleur moyen d'y parvenir était de changer de registre, de créer mon propre style. Dans le domaine des films de kung-fu classiques, il y avait déjà beaucoup de concurrence et c'était de plus en plus difficile de sortir de l'ombre de Bruce Lee. Tout le monde y faisait référence et essayait de marcher sur ses traces sans même se démarquer. D'une part, je n'aime définitivement pas la violence de manière générale. Et d'autre part, même si j'avais fait des films violents, le marché était à l'époque saturé.

C'est vrai que vos films ne sont pas violents malgré l'abondance de combats. On pourrait d'ailleurs les comparer à des cartoons...

C'est exactement ça ! Comme les dessins animés de Tex Avery, mes films sont un peu fous et se moquent pertinemment de la cohérence scénaristique. Un personnage peut très bien mourir et resurgir un quart d'heure plus tard. J'accorde peu d'importance à ce genre de choses. Ce ne sont que des détails qui renforcent la situation comique du film sans pour autant influer sur sa qualité. Tant que les films sont bons en terme de production, le reste m'importe peu. Je n'ai pas la prétention de réaliser des chefs-d'œuvre, mais seulement de détendre le public, de lui changer les idées et de lui faire passer un bon moment.

Vous devez adorer Jean-Paul Belmondo...

Énormément ! En plus, on est pareil. Il faisait également lui-même ses cascades, parfois au péril de sa vie, et jouait le plus souvent dans des films où l'humour était très présent. Je trouve qu'il a une carrière remarquable, tout comme Alain


■ **Crime Story** : *Jackie Chan dans l'univers sombre et violent de Kirk Wong* ■


■ **Le Chinois** : *une première incursion à Hollywood, sans succès* ■


■ **Le Retour du Chinois** : *après Dirty Harry, Dirty Jackie !* ■


■ **Contre-attaque** : *tout en gardant son style, Jackie commence à «occidentaliser» l'univers de ses films* ■

Delon. J'aime aussi d'autres acteurs français, mais ces deux-là sont ceux qui m'ont le plus marqué. D'ailleurs, je me suis beaucoup amusé en regardant **Une Chance sur Deux**. J'ai trouvé formidable qu'à leur âge, ils aient un regard rétrospectif et ironique sur leurs belles années, qu'ils refassent une dernière fois, pour le plaisir, ce qui les a tous les deux rendus célèbres.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans *Shanghaï Kid* ?

Les cow-boys et les indiens ! Je n'avais encore jamais fait de western et j'aime de plus en plus essayer de nouvelles choses. Avant de jouer dans **Shanghaï Kid**, je ne connaissais pas grand-chose à cette période de l'histoire américaine. Je ne savais pas vraiment à quoi ressemblait le «Far West». J'ai par exemple appris qu'il fallait sans cesse recharger les revolvers, qu'il n'y avait pas d'armes automatiques. Il y avait tout un rituel à suivre avant de pouvoir utiliser son arme ! C'était aussi une bonne occasion de pouvoir monter à cheval. Je travaille trop pour prendre le temps de m'instruire ou de m'amuser. Le cinéma est un bon moyen pour combler certaines lacunes. Et puis j'aimais aussi le mélange des cultures, le fait que mon personnage enseigne les bonnes manières au hors-la-loi joué par Owen Wilson, qu'il lui donne une leçon de morale, que de leur association naisse une amitié qui se traduit finalement par la réhabilitation de son personnage.

Dans *Rush Hour*, vous étiez avant tout le sidekick de Chris Tucker, alors que dans *Shanghaï Kid*, c'est vous la star et Owen Wilson le faire-valoir. Vous auriez accepté le film dans le cas contraire ?

Alors là, je me moque de qui est le sidekick et de qui est la star. Pour moi, c'est pareil. Lorsque vous partagez l'affiche avec un autre acteur, c'est généralement un choix de production. On vous contacte pour ce que vous allez apporter de différent, parce que vous êtes la pièce manquante qui fera la paire. Dans le cas de **Rush Hour**, je pense qu'une partie du public se déplace pour voir Chris Tucker faire le clown, tandis qu'une autre se déplace pour me voir faire mes cascades. Et c'est précisément ce mélange qui incite les gens à aller voir le film. Tout le monde finit donc par s'y retrouver. C'est la même chose si un producteur décide de me réunir avec Jet Li, tout simplement parce que nos styles sont antagonistes. Il aborde les choses plus sérieusement et se bat en pratiquant de la haute voltige, alors que mon kung-fu est à la fois plus classique et plus humoristique. Je ne pense vraiment pas qu'il y ait de concurrence à ce niveau. En tout cas, je n'ai jamais envisagé les choses sous cet angle. Tant qu'un projet m'amuse, il n'y a pas de problème. Franchement, je n'ai pas eu l'impression que mon rôle dans **Shanghaï Kid** pouvait être plus gratifiant que celui de **Rush Hour**. Dans les deux cas, on a juste tous pris du bon temps. Des suites sont d'ailleurs déjà envisagées. Ça tombe bien, parce que j'aimerais tourner plus régulièrement aux États-Unis.

Pourtant, vous gardez un très mauvais souvenir de vos premiers essais à Hollywood. Surtout *Le Retour du Chinois*, qui comporte à peu près tout ce que vous détestez au cinéma. On vous imaginait mal y remettre les pieds. Qu'est-ce qui est à l'origine de ce changement ?

Quand j'ai tourné **Le Retour du Chinois**, je faisais confiance au réalisateur. Il m'avait appâté en me disant qu'il voulait faire de moi le nouveau Clint Eastwood ! C'était en 1985, et je n'étais pas encore très connu, et pour moi, le rêve américain était en train de se réaliser. Résultat, le film a complètement brisé l'image que j'essayais de donner de moi-même. Il y avait beaucoup de violence et de nudité gratuites, associées à un langage ordurier incessant. Et **Le Retour du Chinois** n'était même pas un bon film, contrairement à **Crime Story**, ■ ■ ■

événement vidéo

THUNDERBOLT

Parallèlement à la sortie en salles de SHANGHAI KID, Jackie Chan fait l'actualité des vidéo-clubs avec l'un de ses meilleurs films. Violent, rapide, jouissif et époustouflant, THUNDERBOLT est un OVNI dans la filmo de la star au même titre que CRIME STORY.





■ *Ah-Fo (Jackie Chan), un pilote assermenté par la police pour arrêter des truands de la Formule 1* ■

[illegible]

■ Fathi BEDDIAR ■

[illegible]

■ ■ ■ qui tranche lui aussi pourtant radicalement avec les règles que j'ai établies. C'est pourtant assez simple : dans un film de Jackie Chan, il ne peut pas y avoir d'érotisme vulgaire, pas d'insultes et pas de violence inutile. Je n'aime pas que le sang gicle à outrance. Ça n'est pas forcément une preuve de qualité. A l'issue d'un combat, un des adversaires finit souvent le visage recouvert de sang parce qu'on lui a cassé le nez, martelé le visage, crevé les yeux... Il n'y a pas besoin de défigurer quelqu'un pour que la scène fonctionne. C'est précisément ces films-là qui portent préjudice au cinéma d'action, qui font que dans l'esprit des gens, c'est un genre bête et méchant. Pourtant, il y a une forme d'esthétisme propre au combat, dès lors qu'on soigne la chorégraphie, les mouvements du corps, la rapidité des coups. Si je préfère travailler à Hollywood actuellement, c'est parce que les films de Hong Kong ont désormais tendance à être trop graphiques et répétitifs. Les scénarios tournent toujours autour des triades : ils se battent avec des sabres, on exécute des gens à bout portant dans la tête... Il faut se renouveler, arrêter de monter des produits à la chaîne qui se ressemblent tous.

Aviez-vous plus de liberté concernant vos cascades sur *Shanghaï Kid* que sur *Rush Hour* ?

Au fil des années, j'ai appris certaines choses. Il y a tant de promesses qui n'ont pas été tenues ! Désormais, quand je tourne un film aux Etats-Unis, je m'intéresse un peu plus étroitement au projet, je surveille tout ce qui se fait en amont, comme s'il s'agissait d'un de mes films. Généralement, lorsque qu'on me soumet un scénario, j'essaie d'apporter quelques idées personnelles. En lisant le script de Shanghaï Kid, j'ai légèrement modifié le rôle des samouraïs qui m'accompagnent pour m'aider à retrouver la Princesse Pei Pei. A l'origine, ils étaient beaucoup plus. En réduisant leur nombre à trois, il y avait moyen d'enrichir l'histoire de nouveaux personnages tout en lui injectant une dose d'héroïsme. C'est quelque chose que le cinéma a perdu. Je suis également beaucoup plus libre d'imposer mes propres cascades, tant qu'elles ne sont pas trop dangereuses. Dès qu'elles sortent un peu trop de l'ordinaire, qu'elles demandent un travail de logistique hors-norme, ça leur fait peur aux Américains.



■ *L'Equipée du Cannonball : un navet où la star asiatique côtoie Burt Reynolds* ■

Dans les années 80, vous avez commencé à faire des films où les cascades devenaient de plus en plus ambitieuses et dangereuses avec *Le Marin des Mers de Chine*, *Police Story*, *Mister Dynamite*... Est-ce qu'il y a un moment où vous avez eu peur, où vous vous êtes dit : «Là, je vais trop loin !» ?

J'ai dû me faire vraiment mal à peu près dix fois, pas plus. En tombant du haut du mat dans **Le Marin des Mers de Chine**, en ratant mon saut de l'ange dans la scène d'ouverture **d'Opération Condor**... Mais je n'ai jamais été proprement effrayé par une cascade. Avant de sauter dans le vide, j'ai déjà pris toutes les précautions nécessaires. J'ai longuement préparé et répété la cascade, j'ai calculé tous les paramètres... Je n'ai donc aucune raison d'être pessimiste, d'autant que c'est ma passion et que j'ai de l'expérience. Ensuite, s'il arrive un accident, c'est à mettre sur le compte de la malchance.

Dans *Shanghaï Kid*, vous fumez le calumet de la paix avec les indiens. C'est un peu contraire a votre éthique, non ?

Chez eux, c'était avant tout une marque de convivialité et d'amitié. C'est vrai que c'est de la drogue, qu'elle me fait faire n'importe quoi dans le film, mais je me moque avant tout de moi-même. J'adore ça, je le fais dès que j'en ai l'occasion. J'aime jouer le rôle d'un gars parachuté dans un pays qu'il ne connaît pas et qui est déboussolé parce qu'il se retrouve confronté à une culture complètement différente de la sienne. C'est juste de l'ironie, il ne faut pas aller chercher plus loin.

■ Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER** ■

■ *Le Marin des Mers de Chine : l'un des meilleurs films de Jackie, un classique de la kung-fu comedy* ■

■ **Police Story 3** : *des cascades démentes qui enverront le casse-cou à l'hôpital...* ■



■ **Rush Hour** : *un nouveau palier franchi par l'acteur pour atteindre le rang de star mondiale* ■

jeu vidéo

JACKIE CHAN STUNTMASTER

Développeur : Radical Entertainment. Editeur : Sony Computer. Disponible sur Playstation.

Il y a longtemps que la mode du «beat them all» est passée. Ces jeux d'arcade où des gros bras avancent inlassablement dans des rues pour en découdre avec des brutes de plus en plus vindicatives a vu défiler nombre de héros, de Batman aux Tortues Ninja en passant par Robocop. Avec l'arrivée sur le marché des **Tekken** et autres **Soul Calibur**, et de leurs super-combattants en 3D qui permettent de vous refaire au choix **Chinese Ghost Story** ou **La Rage du Tigre** dans votre salon, le «beat them all» ne pouvait plus rivaliser sur le marché. Dans le genre, **Jackie Chan Stuntmaster**, sorti de façon quasi-anonyme, ressemble donc au chant du cygne du genre. Coup de bol, c'est un petit bijou ludique.
A la recherche d'un précieux paquet destiné au Temple de Shaolin et dérobé par une bande aussi organisée que mal intentionnée, Jackie investit Chinatown, visite les égouts, fait un détour par le port, saute de toit en toit et met enfin une usine à sac, le tout en dérouillant nombre de musclés.

Techniquement, **Jackie Chan Stuntmaster** ne paye pas de mine au premier abord et avec son principe de jeu très limité, on se dit que le titre va rapidement prendre la poussière sur une étagère. Erreur. Les développeurs ont eu la belle idée de coller à l'image de l'acteur. [illegible] D'où, dans le cadre pourtant balisé du «beat them all», l'introduction d'éléments de plate-forme à la difficulté progressive. Jackie fait du trampoline sur des stores, rebondit contre les murs, [illegible], et à chaque fois c'est le bon esprit des meilleurs films du Hongkongais qui transpire (pour ne rien gâcher, [illegible] des différents niveaux sont hilarantes). Il s'avère en fait (ce que confirment l'interview bonus de la star, [illegible]) que Jackie Chan s'est totalement impliqué dans la création du jeu, se prêtant longuement à la motion capture afin que son style de combat et ses attitudes inimitables bénéficient à son petit alter-ego pixellisé. Si le jeu peut pratiquement se finir avec l'emploi unique du coup de poing à répétition (c'est la loi du genre), on découvre assez vite que Jackie peut terrasser ses adversaires en usant de nombreuses techniques, le mobilier (table, chaise, tabouret) et les divers objets ([illegible]) étant également mis à contribution. Le jeu vous attribuant une note de style à l'issue de chaque niveau, mieux vaut donc varier les plaisirs [illegible]. Avec ses [illegible] (danseur disco...), son générique en forme de prises ratées (croisement des films de Jackie et de ceux de John Landis ?), sa quête ardue des têtes de dragon ouvrant un niveau caché (le Temple de Shaolin) et [illegible] permettant à Jackie de devenir le Drunken Master !, ce **Jackie Chan Stuntmaster** est un amour de jeu qui sent bon l'admiration des développeurs pour la star.

■ Vincent GUIGNEBERT ■



FILMOGRAPHIE

1962 **Big and Little Wong Tin-Bar** (figurant)

1963 **Eternal Love** de Li Han-Xiang (figurant)

1964 **The Story of Qiu Yian-Jin** (figurant)

1965 **Big Drunk Hero** de King Hu (apparition non créditée)

1969 **A Touch of Zen** de King Hu (cascadeur et apparition non créditée)

1970 **Jeune Tigre/The Police Woman** de Chiang Tsu & Chu Mu (second rôle)

1971 **La Fureur de Vaincre/Fist of Fury** de Lo Wei (cascadeur et figurant)

The Cub Tiger from Kwantung de Chen Hsin

1972 **Hapkido** de Huang Feng (cascadeur et figurant)

Eagle Shadow Fist de Wu Chau (second rôle)

1973 **Opération Dragon/Enter the Dragon** de Robert Clouse (cascadeur et figurant)
The Young Dragons de John Woo (chorégraphe des scènes d'action)
The Heroine de Lo Wei (chorégraphe des scènes d'action)

1974 **The Golden Lotus** de Li Han-Xiang (second rôle)

1975 **All in the Family** de Chu Mu (second rôle)

Dance of Death de Chan Chi-Wah (chorégraphe des scènes d'action)

1976 **Hand of Death** de John Woo (second rôle et chorégraphe des scènes d'action)

Killer Meteors de Lo Wei (second rôle)

La Nouvelle Fureur de Vaincre/New Fist of Fury de Lo Wei

1977 **L'Impitoyable/Shaolin Wooden Men** de Lo Wei

To Kill with Intrigue de Lo Wei

Le Magnifique/Snake and Crane Arts of Shaolin de Chen Chi-Wah

1978 **Le Protecteur/Half a Loaf of Kung-Fu** de Chen Chi-Wah

Magnificient Bodyguards de Lo Wei & Chu Mu

L'Irrésistible/Spiritual Kung-Fu de Lo Wei & Chu Mu

Le Poing de la Vengeance/Dragon Fist de Lo Wei

Le Chinois se Déchaîne/Snake in Eagle's Shadow de Yuen Woo-Ping

Le Maître Chinois/Drunken Master de Yuen Woo-Ping

1979 **The 36 Crazy Fists** de Chen Chi-Wah (chorégraphe des scènes d'action et apparition)

La Hyène Intrépide/Fearless Hyena de Jackie Chan

Le Cri de la Hyène/The Fearless Hyena 2 de Lo Wei



Photo : Gilles Sebbah.

1980 **La Mission Fantastique/Fantasy Force Mission** de Chu Yen-Ping

La Danse du Lion/Young Master de Jackie Chan

Le Chinois/Battle Creek Brawl de Robert Clouse

1981 **L'Équipée du Cannonball/Cannonball Run** de Hal Needham

The Gold Hunters de Fong Hark-On (production)

1982 **Dragon Lord**/idem de Jackie Chan

1983 **Cannonball 2**/idem de Hal Needham

Le Marin des Mers de Chine/Project A de Jackie Chan

Le Gagnant/Winners and Sinners de Samo Hung

1984 **Soif de Justice/Wheels on Meals** de Samo Hung

1985 **Le Retour du Chinois/The Protector** de James Glickenhaus

Le Flic de Hong-Kong/My Lucky Stars de Samo Hung

Pom Pom de Cheung Tong-Jo (apparition)

Le Flic de Hong-Kong 2/Twinkle, Twinkle Lucky Stars de Samo Hung

1986 **Police Story**/idem de Jackie Chan

First Mission/Heart of Dragon de Samo Hung

1987 **Mister Dynamite/Armour of God** de Jackie Chan

Dragons Forever/idem de Samo Hung

Action Force 10/Project A 2 de Jackie Chan

Rouge/idem de Stanley Kwan (production)

1988 **Police Story 2**/idem de Jackie Chan

The Naughty Boys de Cheung Tong-Jo (production, chorégraphe des scènes d'action et apparition)

1989 **Big Brother/Miracles** de Jackie Chan

Inspector Wears Skirts de Jackie Chan (réalisé sous le pseudonyme de Wilson Chin)

The Outlaw Brothers de Frankie Chan (production et chorégraphe des scènes d'action)

1990 **The Inspector Wears Skirts 2** de Jackie Chan (réalisé sous le pseudonyme de Wilson Chin)

Stage Door Johnny de Ma Wu (production)

1991 **Opération Condor/Armour of God 2** de Jackie Chan

Island of Fire de Chu Yen-Ping

1992 **The Kid from Tibet** de Yuen Biao (apparition)

Double Dragon/Twin Dragons de Ringo Lam & Tsui Hark

The Shootout de Michael Mak (production)

Il Étais une Fois en Chine 2/Once upon a Time in China 2 de Tsui Hark (chanson du générique)

Police Story 3/Supercop de Stanley Tong

The Actress de Stanley Kwan (production)

1993 **Niki Larson/City Hunter** de Wong Jing

Supercop 2/Project S de Stanley Tong (apparition)

Crime Story/idem de Kirk Wong

1994 **Le Combat de Maîtres/Drunken Master 2** de Liu Jia-Liang

1995 **Jackie Chan dans le Bronx/Rumble in the Bronx** de Stanley Tong

Thunderbolt/idem de Gordon Chan

1996 **Contre-attaque/Police Story 4 : First Strike** de Stanley Tong

1997 **Mister Cool/Mister Nice Guy** de Samo Hung

An Alan Smithee Film/idem de Arthur Miller

1998 **Who Am I ?** de Benny Chan

Rush Hour/idem de Brett Ratner

Hot War de Ma Chu-Cheng & Jingle Ma (production)

1999 **Jackie Chan à Hong-Kong/Gorgeous** de Vincent Kwok

Gen X Cops de Benny Chan (production et apparition)

2000 **Shanghaï Kid/Shanghaï Noon** de Tom Dey

■ Filmographie établie par Fathi BEDDIAR ■

■ *Les traditionnels duels westerniens revus à la sauce Jackie Chan dans* ***Shanghaï Kid*** ■

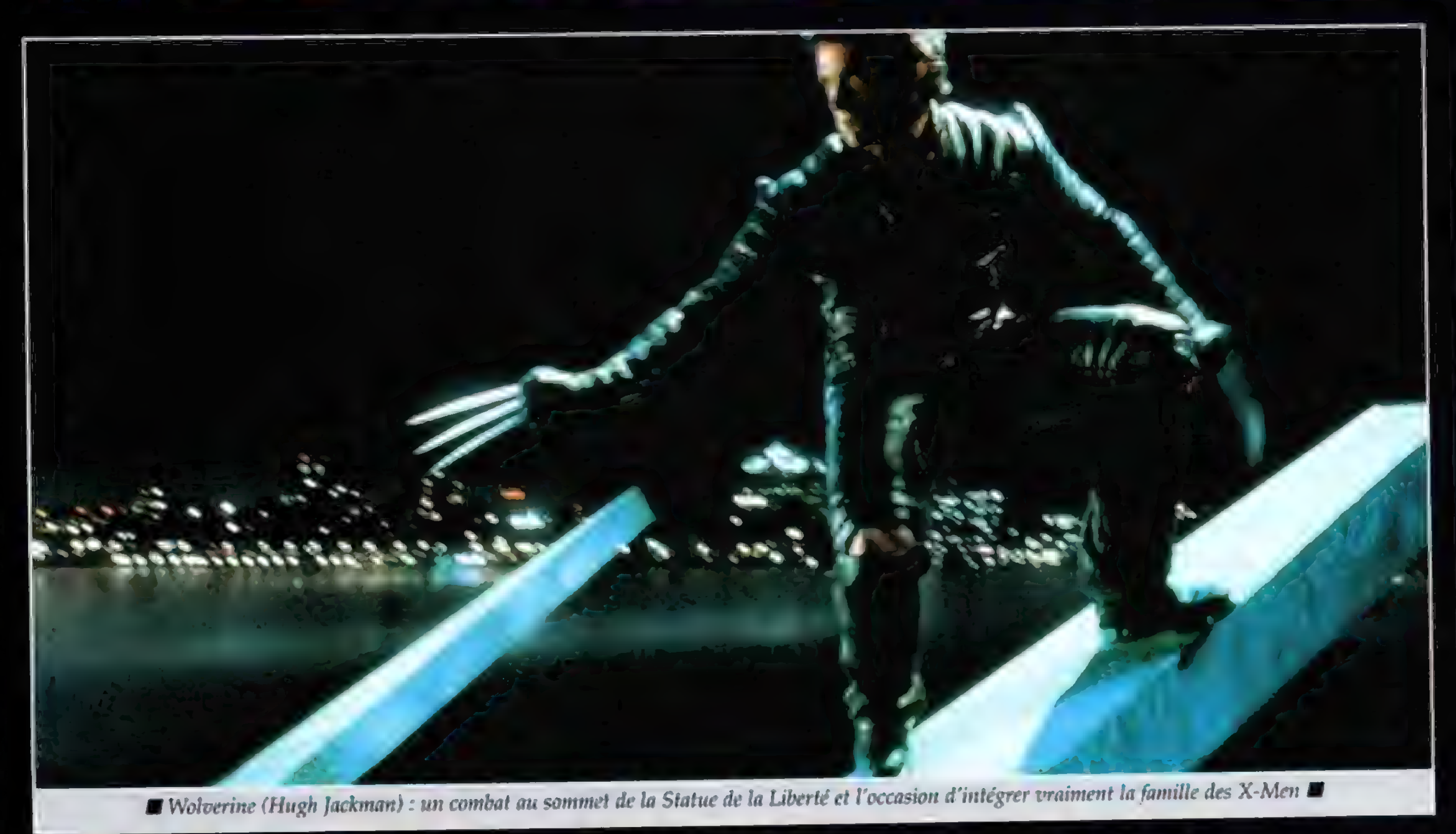
■ *Moins intrépide mais toujours aussi spectaculaire, Jackie continue d'effectuer lui-même ses cascades* ■

Une très bonne adaptation de la BD culte, et le début d'une franchise qu'on espère prolifique...



■ *Mystique (Rebecca Romijn-Stamos) : une mutante caméléon pouvant tromper son monde en changeant d'apparence* ■

X-MEN



■ *Wolverine (Hugh Jackman) : un combat au sommet de la Statue de la Liberté et l'occasion d'intégrer vraiment la famille des X-Men* ■

au service des mutants

Tom DeSanto

Passionné de comics et de culture pop, Tom DeSanto travaillait jusque là loin des gros studios hollywoodiens. Directeur de la société de production créée par Bryan Singer, Bad Hat Harry, DeSanto apporta le projet X-MEN au réalisateur avant de produire en 1998 son deuxième film, UN ELÈVE DOUÉ. Parmi les principaux responsables de la réussite de X-MEN, il sera de la partie pour les épisodes 2 et 3, déjà en développement.

Ça fait maintenant quinze ans qu'un film adapté du comics «X-Men» est en projet dans différents studios. D'après vous, qu'est-ce qui a débloqué les choses ?

Je dirais le script et l'engagement de Bryan Singer. Les producteurs ont soudainement réalisé qu'ils avaient dans les mains un projet en or, qu'il y avait matière à faire un très bon film. En ce qui me concerne, je rêve d'une adaptation ciné de «X-Men» depuis l'âge de douze ans. J'ai grandi en lisant le comic-book et j'ai toujours suivi de près le développement des différents projets. A une époque, la *20th Century Fox* avait proposé un scénario de science-fiction à Bryan Singer, mais je trouvais que le style ne lui convenait pas. Par contre, je leur ai demandé si quelqu'un était déjà attaché au projet **X-Men**. Il y avait effectivement un autre réalisateur prévu, mais il s'est retiré. Je suis illico allé voir Bryan pour lui en parler. Mais quand j'ai prononcé le mot «comic-book», il a tiqué. Ce n'est que lorsque j'ai évoqué l'analogie de Xavier et Magneto avec Martin Luther King et Malcom X qu'il a tendu l'oreille. Nous nous sommes mis à écrire un traitement. Je crois qu'il existait déjà deux autres versions du scénario provenant de la *Fox*, et une troisième d'une maison externe. Ça faisait en effet quinze ans que des gens cherchaient LE bon script pour ce projet. La difficulté tenait essentiellement au nombre important de personnages évoluant dans cet univers. Lorsqu'il y en a trop, c'est difficile de donner à chacun un véritable rôle. C'est là-dessus que nous nous sommes concentrés en écrivant le traitement avec Bryan.

Sur quels critères vous êtes-vous basé pour choisir les personnages qui seraient dans le film ? Si on aperçoit Iceberg ou Kitty Pride dans l'enceinte de l'école du Professeur Xavier, Beast et Angel sont absents...

Chaque choix correspond à un rôle narratif précis. Pour commencer, le film se concentre sur l'opposition idéologique entre Magneto et Xavier. Magneto est persuadé que les mutants sont condamnés à disparaître ou à dominer le monde... et qu'il serait plus juste qu'ils dominent le monde ! Xavier, lui, croit dur comme fer que mutants et humains peuvent cohabiter pacifiquement. En considérant qu'il s'agit là du premier film adaptant cet univers, tous les personnages devaient incarner un élément de la structure mythique. Wolverine tient le rôle du solitaire, de l'exclu, mais il représente également le public. Catapulté dans ce monde malgré lui, il regarde les choses avec une bonne dose de cynisme, trouve tout cela quelque peu idiot. Mais alors que le film progresse, il succombe peu à peu à l'esprit de famille régnant dans l'école du Professeur Xavier. Puis vous avez Cyclope, qui représente en quelque sorte le leader du groupe. Tout le monde croit en lui, mais il manque d'assurance vis-à-vis de ses pouvoirs. Il doit sans arrêt être en situation d'auto-contrôle. Storm est l'âme spirituelle des X-Men, celle qui maintient le groupe dans le droit chemin. C'est aussi la seule qui ose s'opposer à Wolverine. Jean Grey est la scientifique, celle qui explique au public les phénomènes de la mutation et les enjeux de la bataille. ■■■

Enfin, il y a Rogue, pour qui la mutation représente la malédiction ultime. Elle pourrait s'avérer une bénédiction comme pour Jean Grey, qui ne souffre pas de son pouvoir. Mais Rogue, quand elle touche une personne, absorbe sa mémoire, ses talents et éventuellement ses pouvoirs, mettant ainsi les jours de cette personne en danger. Rogue est une mutante tragique, une enfant de dix-sept ans qui ne peut plus connaître le contact humain. Puis, il y a les vilains mutants de Magneto, ce qui fait déjà neuf personnages principaux. C'est énorme. Mais effectivement, comme vous le faites remarquer, Beast manque à l'appel. Bryan et moi-même voulions qu'il soit dans le film car il incarne le côté animal et sauvage de l'équipe, mais en même temps c'est un poète, un pacifiste. Le temps et l'argent ont hélas œuvré contre lui et ont repoussé sa participation à une éventuelle séquelle.



■ A la recherche de Rogue, en danger, le Professeur Xavier (Patrick Stewart) utilise le Cerebro ■

Dès que le projet a reçu le feu vert, les fans ont fait part de leur anxiété au travers d'e-mails vindicatifs. Vous aviez une grosse pression sur les épaules, non ?

Oh oui ! Mais étant moi-même un fan, je savais que tant que nous resterions fidèles à l'essence, à l'esprit de «X-Men», le reste importait peu. Les costumes ont effectivement dérouté certains fans, d'autres imaginaient Arnold Schwarzenegger en Wolverine, mais ce n'était pas du tout la direction que nous souhaitions emprunter. Nous voulions en faire un film réaliste, pas du tout kitsch. Bryan ne voulait pas de stars. Il était dès le départ à la recherche de comédiens proches des personnages. Le problème avec les stars, c'est qu'elles vous empêchent de totalement vous immerger dans un univers fantastique, car elles vous rappellent constamment leurs précédentes prestations.

Vous pensez que le rôle des rumeurs internautes peut être négatif pour le développement d'un film ?

Ces rumeurs montrent à quel point les gens sont attentifs. C'est la preuve de l'amour qu'ils portent à ces personnages, de la passion qu'ils ont pour cette mythologie. Les sites Internet représentent une nouvelle forme de journalisme. Il leur faut désormais définir leur rôle, découvrir leurs limites, imposer leurs codes. Sur le net, il n'y a pas de filtre entre le rédacteur et le lecteur, pas de chef de publication. Si vous voulez balancer votre agenda sur la toile, pas de problème. Si vous en avez marre d'un réalisateur ou d'un studio qui vous a gâché la journée, vous pouvez créer un site uniquement pour râler. Ça donne parfois des choses écrites sous le coup de l'émotion et négligeant la bonne volonté de ceux qui travaillent sur les projets. Mais ça permet également à l'individu anonyme de s'exprimer.

Au niveau scénaristique, comment avez-vous mélangé l'action à la dramaturgie de l'histoire ?

La clé demeurait dans le niveau de fidélité au comics, à tous ses différents thèmes et sous-textes. Bryan et moi-même avons eu la chance de pouvoir visiter le plateau de **Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme**. A l'instar de George Lucas, Bryan devait sans cesse tenir compte des effets réalisés en post-production. Lucas lui a donc expliqué pourquoi, sur son plateau, il y avait toujours un superviseur des effets spéciaux ; ça lui permettait de se concentrer sur l'histoire. L'action et le spectacle doivent en réalité provenir de l'histoire et des personnages, et non le contraire. Lorsque nous étions au stade de la pré-production, on nous demandait constamment l'effet que cela faisait de passer du cinéma à petit budget à un gros film d'action de studio. Nous répondions généralement que nous ne faisions pas un gros film d'action de studio mais un film sur des personnages, avec de l'action.

Et le studio a accepté cette approche ?

La seule chose qui avait de l'importance aux yeux des dirigeants du studio, c'était de savoir si des gens comme nous, issus du cinéma indépendant, pouvaient prendre en charge un tel projet. Ils ont jaugé notre sens des responsabilités, et nous ont rapidement encouragés, tout particulièrement au stade de l'écriture du scénario, ce qui était très étonnant. Il y a eu bien sûr plusieurs versions du script ainsi que plusieurs montages. Mais un film se fait en trois étapes. On l'écrit, on le filme et on le monte, et ce faisant, on altère, on change. Ça n'a rien d'une formule mathématique. Il n'y a pas de recette. C'est un processus organique dans lequel on ajoute, on retire, on gagne ou on perd des éléments. ■ ■ ■



■ Storm (Halle Berry) : avis de tempête sur New York ! ■

MUTANT QU'IL Y AURA DES HOMMES...

Adapté d'un pilier du comic-book américain, X-MEN s'impose comme le meilleur blockbuster de l'année. Une réussite qui doit plus aux talents de conteur de Bryan Singer qu'aux effets spéciaux ou pyrotechniques. Un retour aux personnages par l'entremise de la bédé ? Après tout, pourquoi pas ?

Des justiciers d'opérette en collants de lycra qui volent au-dessus de mégapoles ultra-modernes en se distribuant des pains dans la tronche : beaucoup pensent encore que ça n'est pas très sérieux. Soit. Mais il faut bien admettre que ces monstres de foire aux noms ridicules d'Homme-Araignée, Torche Humaine ou autre Docteur Etrange représentent les seuls équivalents modernes des Hercule, Ulysse, Arthur et autres demi-dieux de la culture classique. Stan Lee n'est peut-être pas Homère ni Jack Kirby Michel-Ange, mais ces deux hommes, qui ont créé le *Marvel Comic Group* et donc la plupart des grands super-héros de l'histoire de la bande dessinée américaine (sauf Superman et Batman), sont néanmoins d'authentiques maîtres de la seule vraie mythologie du vingtième siècle. Aucune autre forme d'art contemporain — y compris le cinéma — n'a même tenté de s'y frotter depuis que la littérature «officielle» a laissé le champ libre. Il aura donc fallu quelques auteurs timbrés de «petits mickeys» pour que notre siècle ait droit à ses propres héros.

Étrangement, le septième art n'a que très rarement réussi à donner une véritable troisième dimension à ces tigres de papier. Le **Superman** de Richard Donner compte parmi les plus honnêtes transpositions (quoique sans génie particulier) parce que le personnage dépasse largement les frontières de la bédé pour s'inscrire dans la mythologie américaine au sens large. Les **Batman** de Tim Burton valent surtout parce qu'ils sont des films d'auteur et n'ont que peu à voir avec le matériau de base. Enfin, **Blade** était sans doute, jusqu'à aujourd'hui, la plus fidèle transcription de «l'esprit comic-book» parce qu'il s'inspirait d'une série mineure. Tout le reste était bon à foutre aux ordures. Personne n'ayant encore vraiment réussi (ou osé) s'attaquer à l'essence même du genre en conservant sa richesse thématique, visuelle, métaphorique et narrative. Comment sérieusement, techniquement et d'un point de vue dramaturgique, condenser en deux heures un univers aussi particulier, aussi graphiquement «destiné» à rester sur papier imprimé que celui des super-héros ? Voilà une question que Bryan Singer a dû se poser plus que n'importe quel autre cinéaste s'étant un jour frotté au problème.



■ *Wolverine (Hugh Jackman) : un marginal défiant les bouseux pour ramasser quelques dollars* ■



■ *Cyclope (James Marsden) : pas du genre à faire les yeux doux...* ■

Sans doute sa réussite vient-elle essentiellement du fait que lui-même n'était pas «initié» au médium avant d'être contacté par la *Fox* pour réaliser la plus risquée des adaptations de comics : celle des X-Men. Cinéaste indépendant labellisé «auteur» de thrillers psychologiques astucieux, Singer était totalement inculte en matière de bédé. Il n'avait jamais entendu parler des X-Men (ce qu'on a du mal à croire, mais bon, c'est lui qui le dit) et s'est donc immédiatement paré d'une approche plus que circonspecte vis-à-vis du sujet. Sans le savoir, il était le suspect idéal. Son goût pour les personnages ultra-caractérisés, les mythologies secrètes (Kaiser Söse dans **Usual Suspects**), les doubles identités (Söse encore ou l'ancien nazi d'**Un Elève Doué**) et une évidente fascination pour le mal absolu ont immédiatement attiré des producteurs échaudés par le syndrome du «gros tâcheron qui tâcheronne» (tout le monde aura reconnu l'immonde Schumacher). Avec une extrême prudence, Singer a donc joué la carte de l'équilibre entre exécution solide d'un produit hyper-calibré et réalisation d'un film «personnel», où les situations et les personnages correspondraient parfaitement à sa sensibilité. Il n'a jamais tenté de plier le matériau à ses caprices d'auteur mais ne s'est jamais lui-même plié aux impératifs de la commande. D'où un choix de traitement étonnant qui privilégie le réalisme psychologique à l'action, la crédibilité des situations au spectacle à tout prix. Pour Singer, le plus important était de (se) convaincre que tout cela n'était pas qu'une simple et vaste mascarade. Il fallait emmener le spectateur au bout de la logique du genre. Un désir de maîtrise si absolu qu'il prive le film de toute envolée lyrique ou stylistique, mais le tient comme un carcan d'acier sur une parfaite trajectoire vers le but final : faire évoluer l'équipe du professeur Xavier dans un univers à la fois crédible et fantaisiste, qui répondrait aux exigences du cinéma sans jamais trahir celles du comic-book.

En ce sens, la réussite est totale. Les vingt minutes d'exposition représentent sans aucun doute ce qu'on a vu de plus excitant sur un écran depuis le début de cette année 2000. Les fans de Wolverine ont trouvé l'incarnation parfaite du loup canadien au squelette d'adamantium, une sorte d'homme sans nom des premiers Leone version moderne (Hugh Jackman est le sosie parfait d'Eastwood jeune). Ceux qui veulent de la «substance» trouveront, eux, leur compte dans le respect scrupuleux des thèmes de l'ostracisme, de la persécution des minorités et du combat pour la dignité qui ont été fidèlement transposés de la série originale. La métaphore ouverte des premiers épisodes sur le judaïsme (peuple élu, pogroms anti-mutants — le X remplaçant l'étoile jaune) a été simplement enrichie de digressions sur d'autres minorités (les blacks, avec l'analogie Xavier/Magneto = Martin Luther King/Malcolm X, mais aussi les gays, puisque les mutants du film découvrent leur «différence» à la puberté et sont rejetés par la société, etc). Très intelligemment, Singer a privilégié la substance au détriment du spectaculaire. Un choix risqué qui induit son lot de regrets, notamment du point de vue de l'action (les suites inévitables se chargeront de les effacer), mais qui touche finalement au but. En conservant l'esprit feuilletonesque de la série (sous-intrigues amoureuses, digressions...) et l'aspect graphique (la pause plus que le mouvement), le jeune cinéaste a néanmoins offert au comic-book sa plus belle transposition sur celluloïd. Entre respect et méfiance, admiration et ironie, il a peut-être simplement trouvé la bonne distance. Comme tout bon artiste s'éloigne de son sujet pour mieux le saisir dans sa globalité.

■ **David MARTINEZ** ■

UFD présente Hugh Jackman - Patrick Stewart - Ian McKellen dans une production **Twentieth Century Fox/Marvel Entertainment Group** ***X-MEN*** (USA - 2000) avec Famke Janssen - Halle Berry - Rebecca Romijn-Stamos - James Marsden - Anna Paquin - Tyler Mane - Ray Park - Bruce Davison **photographie de** Newton Thomas Sigel **musique de** Michael Kamen **scénario de** David Hayter d'après un sujet original de Tom DeSanto & Bryan Singer **produit par** Lauren Shuler-Donner & Ralph Winter **réalisé par** Bryan Singer

16 août 2000 **1 h 45**

■ ■ ■ **Y-a-t-il des fans qui ont rejeté le film ?**

Il doit bien y en avoir... Je reviens d'une convention bédéphile à San Diego qui a réuni plus de 50.000 personnes. Qu'il s'agisse de professionnels ou de gosses, ils donnaient tous l'impression d'avoir adoré le film. La plainte la plus récurrente que j'ai entendue, c'est qu'ils en voulaient davantage, qu'ils trouvaient **X-Men** trop court. Il me semble qu'en général ils se sont vraiment laissé emporter par les personnages et l'histoire. Un de mes amis m'a parlé d'une gamine qui avait collé sur son t-shirt, en forme de X, tous ses tickets de cinéma. Elle avait vu le film douze fois ! Le jour de la sortie, Bryan et moi avons fait le tour des salles à New York. On parlait aux gens qui faisaient la queue. Et certains nous expliquaient qu'ils étaient là parce qu'un de leurs amis leur rabattait les oreilles avec **X-Men** depuis six mois. Je savais que le public existait, que si l'histoire et les personnages étaient bons, il se manifesterait.

Pendant le tournage, vous aviez la réputation d'être une véritable Bible dédiée aux X-Men...

Vous auriez dû voir mon bureau ! Il y avait des dessins sur tous les murs, on pouvait y trouver toutes les versions parues des comics. Lorsque Halle Berry ou James Mardsen avaient besoin d'en savoir plus sur leur personnage, je leur filais les comics. En tant que fan, c'était un sentiment merveilleux de savoir que les acteurs prenaient leur rôle autant à cœur. D'après moi, les derniers épisodes parus ne sont pas terribles, et j'espérais que le film puisse revenir aux X-Men que j'adore. Il est impossible d'adapter parfaitement un comics à l'écran, de comprimer 38 ans d'histoire en deux heures, mais le cœur et l'âme sont là, et les fans qui rentraient anxieux dans les salles en ressortaient avec le sourire. Voilà quatre ans de travail qui auront porté leurs fruits.

Pourquoi le film a-t-elle été réduit de 20 minutes ?

Certaines scènes axées uniquement sur les personnages cassaient le rythme du film. Il y avait par exemple des dialogues entre Wolverine et Cyclope qui retardaient la sortie des X-Men du complexe souterrain. Or à ce stade du récit, on a envie que les choses avancent, que les héros respirent à l'air libre. Tous les choix faits au montage avaient pour but d'améliorer le film. Mais les scènes coupées seront incluses dans le



■ *Magneto (Ian McKellen) : un mutant vouant une haine tenace aux humains...* ■

DVD. Nous avons eu une réunion récemment à ce sujet, et nous y travaillons énergiquement.

Il y a peu d'humour dans *X-Men*. N'avez-vous pas eu peur de faire un film trop sérieux ?

Encore une fois, la chose dont nous étions certains depuis le début, c'est que nous ne voulions pas d'un film kitsch. L'humour provient uniquement des personnages et des rapports qu'ils entretiennent. Il n'intervient jamais au détriment de la mythologie des super-héros. Nous voulions éviter tous les clichés, les références à la pop culture qui se démodent en l'espace de deux ans. Ce qu'il y a de bien, avec Bryan, c'est qu'il ne fait pas des produits, mais des films. Ces deux concepts peuvent sembler similaires, mais ils ne le sont pas du tout. Le produit se consomme et s'oublie aussitôt. Le film continue d'obséder votre esprit. Dix ans plus tard, lorsque vous revoyez un film, il a toujours sa consistance.

Vous allez travailler sur les suites ?

Dès le départ, j'avais conçu le traitement pour trois films, trois histoires étroitement liées. Il y a des scènes dans **X-Men** qui prendront plus de sens encore avec les deux séquelles. On vient juste de planter quelques graines. J'ai toujours aimé ce moment, dans **L'Empire Contre-attaque**, où Obi-Wan dit : «Il était notre dernier espoir» ; et Yoda répond : «Il y en a un autre». Cette question n'a pas de réponse dans le film. L'imagination du gamin de onze ans que j'étais s'est alors enflammée pour les trois années suivantes, jusqu'à la sortie du **Retour du Jedi** où tout devenait soudainement clair.

Quel est votre personnage préféré dans le comics ?

Wolverine ! Il est vraiment celui qui recherche un but dans la vie, un endroit, une famille. Mais tête de mule comme il est, il ne l'admettra probablement jamais. C'est un personnage très riche. Dernièrement, je suis tombé sur une photo d'anniversaire de mes dix-huit ans, où un ami m'avait planté le Wolverine de Miller sur le gâteau qu'il avait préparé. En revoyant cela, j'ai compris à quel point je venais de travailler sur le film dont je rêvais.

Aviez-vous en tête une adaptation de super-héros au cinéma en vous lançant dans le projet *X-Men* ?

On n'a jamais cherché à faire référence à des films passés. Mais mon adaptation préférée reste le premier **Superman**. C'est toute mon enfance, c'est aussi le film qui a déclenché mon envie de faire du cinéma. Tout particulièrement cette scène où l'hélicoptère est suspendu dans le vide au sommet du gratte-ciel, avec tous ces gens impuissants devant la catastrophe. Et là, Clark Kent sort du building et intervient !

Que pensez-vous de l'orientation actuelle des comics ?

J'ai une totale confiance dans le travail de Chris Clarmont *(scénariste du comics, NDR)*. Il fait partie de ceux qui m'ont fait aimer ces personnages. Je souhaiterais qu'il retourne aux racines du mythe. Toute l'industrie du comic-book est d'ailleurs dans cette mouvance, qui vise à rattraper les excès engendrés par les variations autour des thèmes. Qu'on se débarrasse des Spider Girl et autres Spider Woman qui défigurent les franchises ! Qu'on se focalise sur les X-Men et non pas sur les quarante titres dérivés ! Ils se sont perdus dans de multiples ramifications. A une certaine époque, il y avait des épisodes de «X-Men» sans méchants, sans confrontation, basés uniquement sur le trauma des personnages. C'est cela que demandent les fans aujourd'hui.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

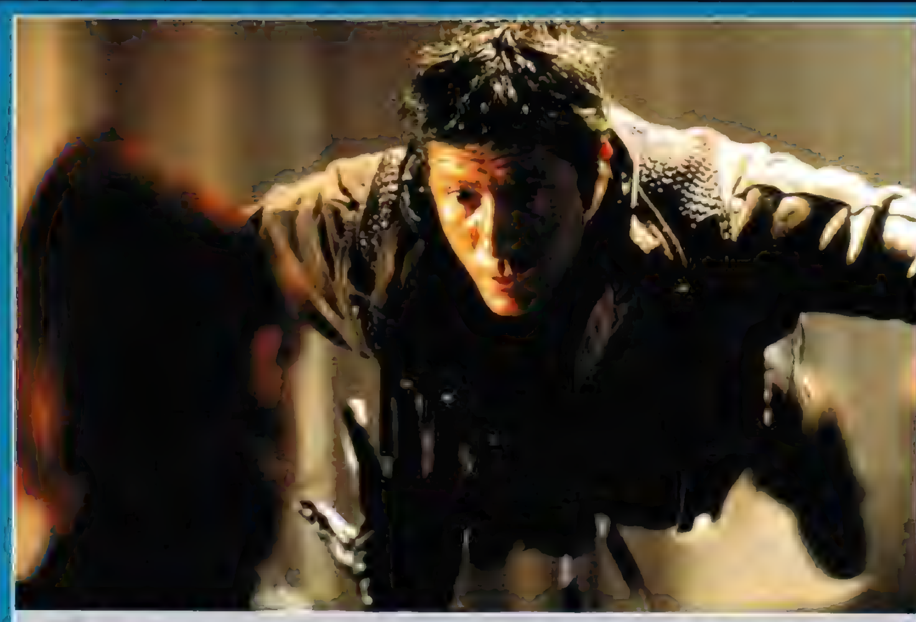


■ *Menacé par la police, Magneto retourne les armes contre leurs utilisateurs...* ■

novice en comics

BRYAN SINGER

Réalisateur d'USUAL SUSPECTS et UN ÉLÈVE DOUÉ, Bryan Singer n'était pas forcément tout désigné pour porter à l'écran l'adaptation de «X-Men». D'ailleurs, avant de s'intéresser au projet, il n'avait encore jamais ouvert un comics de sa vie. C'est tout juste s'il en connaissait l'existence. Vite conquis par la mythologie inhérente à l'univers des mutants, il relève le défi et réussit l'exploit de faire un film personnel sans pour autant trahir 38 ans d'aventures dessinées.



■ *Toad (Ray Park) stoppé en plein saut par les pouvoirs de télékinésie de Jean-Grey (Famke Janssen)* ■

Au départ, vous ne vouliez pas du tout faire *X-Men*...

Je n'ai pas grandi en lisant des comics. C'est quelque chose que j'ai découvert en préparant le film. Il fallait que je trouve une manière d'introduire le public à l'univers de ces personnages et je n'y arrivais pas. C'est ceci qui, dans un premier temps, m'a fait dire que je ne voulais pas le faire. Après avoir rencontré les gens de la *Marvel*, Stan Lee et Avi Arad, ainsi que le personnel de la *Fox*, j'ai reconsidéré le projet sous toutes ses formes. Un soir, alors que je me trouvais à une représentation théâtrale, j'étais plongé dans mes pensées, je n'arrivais pas du tout à me concentrer sur la pièce. Le fait d'introduire un sujet de SF dans un cadre réaliste, où les éléments fantastiques prennent corps à coups d'influences historiques et sociologiques, me préoccupait. C'est ce soir-là que j'ai trouvé la clé, l'ouverture possible pour cet univers. Tout le reste devenait clair, la philosophie du projet, sa manière de traiter de la bigoterie, du préjudice, de la peur de l'inconnu, et surtout ce qui lie ces personnages entre eux. Dès le lendemain, j'ai appelé la *Fox* pour donner mon accord.

Et quel a été votre apport à la co-écriture du scénario avec Tom DeSanto ?

Essentiellement mon sens de la narration. Je fonctionne en terme de scènes, d'intrigue, et même si je n'écris pas le script, j'en déduis les temps forts, les accalmies. Il était difficile de présenter de manière claire onze personnages, onze pouvoirs, onze histoires différentes qui allaient donner lieu à autant de relations. C'était déjà le cas avec **Usual Suspects**, mais les X-Men nécessitaient une présentation qui les intègre aussi à tout un univers pré-existant.

Avez-vous cherché à rester fidèle à l'esprit des comics dans votre mise en scène ?

X-Men a toujours été enraciné dans le réel, et je sentais que l'adaptation avait besoin de s'en tenir à ça. Je ne voulais pas que la stylisation outrancière retire son essence au contenu. Bien sûr, nous avons parfois recours à toute une imagerie propre aux comics. Il y a un affrontement sur la Statue de la Liberté, Magneto construit une machine infernale... Comme c'est une adaptation de comic-book, on a envie de voir ce genre de choses dans le film, c'est logique. Mais en même temps, l'armée utilise elle aussi ce genre de décorations délirantes et superficielles, et ce sens de la stylisation est envisageable dans un contexte réel. Je voulais bien évidemment que le film soit agréable à regarder, mais sans que l'intellect soit pour autant mis de côté. Lorsque Magneto s'entretient avec le Sénateur Kelly, j'ai ajouté des galons sur les épaules pour l'identifier à un général. J'essayais d'amener tous ces éléments graduellement, qu'il s'agisse des costumes, des démonstrations de pouvoirs...

Qu'est-ce qui a été le plus difficile, et qu'est-ce qui a été le plus amusant sur ce projet ?

Le plus difficile était de travailler avec un budget qui n'était finalement pas très élevé. Et les délais étaient terriblement serrés : on a bossé pendant cinq mois, 7 jours sur 7, 14 heures par jour. Vous n'avez pas le temps de vous rafraîchir les idées, et il arrive que vous ayez envie de jeter l'éponge. Mais lorsqu'une scène ne fonctionne pas comme vous le souhaitez, vous vous précipitez pour réparer l'erreur. C'est à ce moment précis qu'on se rend compte que le cinéma, c'est notre vie. Quant au plus amusant, c'était de voir se matérialiser les effets spéciaux. A chaque projection, quelque chose de nouveau s'ajoutait à l'image et la crédibilisait. Je connais par cœur chaque plan tourné et les rushes m'ennuient, même pré-montés. Mais les effets proviennent d'une autre équipe, il y a des miniatures, des choses qui ont été filmées à part et qui, une fois intégrées à l'image, produisent un spectacle inédit.

Composer avec ces effets était-il contraignant ?

Au contraire, c'est assez libérateur. Vous avez les moyens de concrétiser chaque idée qui vous traverse l'esprit. Cela demande juste du temps et une préparation bien planifiée. Sinon, ils peuvent se révéler un outil formidable pour votre narration. Je vous donne un exemple : lorsque nous découvrons Magneto enfant, il cherche à libérer ses parents d'un camp de concentration, mais il est encore jeune. Donc, les grilles se tordent dans tous les sens mais ne se s'ouvrent pas. Plus tard, il se retrouve à nouveau devant des grilles, et cette fois-ci il les fait véritablement voler en éclat. C'est un raccourci narratif parfait pour raconter toute l'histoire de ce personnage, toutes les années qu'il a pu passer à développer ses pouvoirs. C'est maintenant un homme mûr. Physiquement et symboliquement, les grilles ne lui résistent plus, mais il a perdu ses parents à tout jamais. C'est une manière subtile mais immédiate, voire subconsciente, de présenter le trauma de ce personnage.

Quel est le sens de la dernière scène du film ?

Pour moi, il y a une certaine forme d'ironie. Magneto est en prison et Xavier lui fait comprendre qu'il sera toujours là pour l'arrêter. Lorsqu'on regarde attentivement, ces deux hommes sont des mutants, et ils sont tous les deux en prison, l'un derrière des barreaux, l'autre dans une chaise roulante. La tenue de prisonnier de Magneto porte le numéro 0001. Il est le premier mutant emprisonné et, dans un sens, contribue à concrétiser sa terrible prophétie, ainsi que celle du sénateur Kelly. Aussi excités que puissent être les spectateurs d'assister à l'emprisonnement de ce personnage, la situation est tragique. Nous savons que c'est une prison expérimentale, qu'il va probablement être étudié comme un animal, comme un cobaye des camps de la mort. C'est donc tout à la fois une tragédie et une résolution nécessaire pour un personnage de «vilain». Quant au défi qu'ils se lancent en jouant aux échecs, et que Magneto ne peut de toute façon gagner puisque son adversaire est un télépathe, il rappelle l'image de Xavier avançant ses pions, ses X-Men, gagnant les batailles stratégiquement, à l'inverse de son ennemi qui utilise une force brute.

Le succès du film vous a surpris ?

Oh oui ! Je savais qu'il ferait au moins 30 millions de dollars lors du premier week-end, au pire 25. Mais j'étais loin de me douter qu'il pourrait monter à plus de 55 millions et ainsi exploser des records historiques. C'est le plus gros premier week-end pour un film qui ne soit pas une séquelle. J'étais vraiment fier et j'ai béni les fans. A l'origine, je ne savais pas grand-chose d'eux. Je me surprenais à découvrir à quel point leur nombre était élevé, surtout en naviguant sur le net. Il y a eu beaucoup de rumeurs tout au long de la production, et durant les semaines précédant la sortie, nous lisions attentivement tout ce que nous pouvions trouver sur les sites de fans. En très peu de temps, ils ont commencé à appréhender le film de manière positive. Nous en avons déduit que le film pourrait atteindre la barre des 40 millions durant son premier week-end d'exploitation et c'est ce qu'il a fait en un seul jour. J'avais fait un pari avec Tom DeSanto et j'ai perdu !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

SUPER-HÉROS

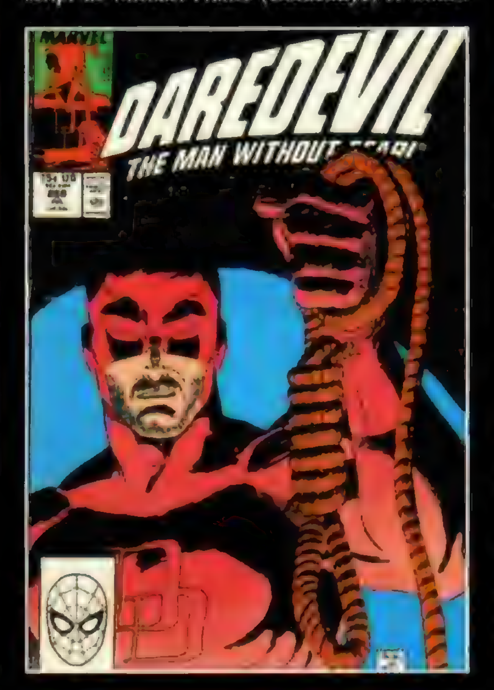
RETOUR VERS LE FUTUR

Il y a onze ans de cela, alors que le BATMAN de Tim Burton fracassait le box-office mondial à coup de Batwing, de Batmobile et de Bat-Pepsi, l'ensemble des studios hollywoodiens s'affolait afin de lancer sa propre franchise dérivée, histoire de profiter de la vague amorcée par le succès du Dark Knight. Cette soudaine effervescence n'aura rien apporté au fan de comics. Entre un PUNISHER mollasson, un CAPTAIN AMERICA de pacotille et une adaptation «mainstream» des TORTUES NINJAS, aucune des promesses n'aura été tenue. Aujourd'hui plus que jamais, avec le succès à la fois critique et commercial de X-MEN mais aussi de BLADE, chacun se remet à rêver de sa propre adaptation. De la COLUMBIA avec son SPIDERMAN à la FOX et ses QUATRE FANTASTIQUES, en passant par le monstrueux deal que la firme ARTISAN a conclu avec la MARVEL, un petit tour d'horizon s'imposait...

BLACK PANTHER Wesley Snipes est toujours intéressé par l'idée d'incarner T'Challa, alias Black Panther, un prince africain qui combat activement le crime. Ce projet date de quelques années déjà et à l'époque, c'est John Singleton (le nouveau **Shaft**) qui devait le réaliser. C'est le studio indépendant *Artisan* (**Le Projet Blair Witch**) qui a récupéré les droits de ce comics *Marvel* ainsi que ceux de quelques autres comme «Captain America», «Morbius», «Iron Fist», «Ant-Man» ou encore le «Punisher». Pas de réalisateur prévu pour le moment mais David S. Goyer (**Blade**) a été approché pour le script.

DAREDEVIL Un projet *Marvel* que la société *New Regency* est parvenue à piquer à la toute puissante *Columbia*. John Singleton aimerait bien s'occuper des aventures de Matt Murdock, un avocat aveuglé par une caisse de contenance radioactive, alors qu'il essayait de sauver la vie d'un homme. Prenant le pseudonyme de Daredevil, l'avocat compense son sens perdu par une sorte de radar dont l'a gratifié son accident. Il enfile alors son joli costume rouge et s'en va combattre le crime qui lui échappe lors de ses plaidoiries. Malgré le désir de Singleton, c'est le scénariste Mark Steven Johnson (le drame inédit **Simon Birch** avec Jim Carrey) qui semble tenir le projet en main. La réalisation pourrait donc lui en revenir de droit.

DR STRANGE La *Columbia* ne doit pas être contente puisqu'elle s'est aussi fait chourraver le projet **Dr Strange**. Le film se fait toujours sur un script de Michael France (**GoldenEye**) et Chuck Russell (**The Mask**, beurk...) est prévu à la réalisation. A moins que Stephen Norrington (**Blade**, Mmmmm !) ne lui soutire le projet des pattes. On espère qu'ils feront mieux que ce téléfilm de 1978, réalisé par Philip De Guere, le futur producteur de ***Max Headroom***. Pour ceux qui ont la mémoire courte (vous lisiez quoi quand vous étiez gosses, les gars ? Du Sartre ?), le Dr Strange est un sorcier de l'univers *Marvel* combattant les forces de la magie noire qui s'attaquent aux diverses dimensions nous entourant.



LES QUATRE FANTASTIQUES

La Fox, boostée par le succès de sa version des X-MEN, se lance dans l'aventure des QUATRE FANTASTIQUES. Mais quelque part, elle a décidé de s'y prendre de la mauvaise manière...

En 1992, Roger Corman produit une version des **Quatre Fantastiques** pour les écrans de cinéma. Avec 1,5 million de dollars de budget, il est certain que les effets spéciaux n'apparaissaient pas sous leur meilleur jour. Le film ne connaîtra d'ailleurs jamais les honneurs de la distribution (il paraît quand même qu'il est sorti en vidéo en Italie...) puisque la *Fox* en rachète immédiatement les droits pour le renvoyer dans les limbes afin de produire sa propre version, bien chère et surtout bien calibrée pour devenir une profitable franchise. C'est là que les choses se gâtent : la *Fox* aurait souhaité que Chris Columbus (**Mme Doubtfire**, rappelons-le...) réalise le film, mais ce dernier, retenu sur l'adaptation du bouquin «Harry Potter» pour la *Warner*, passe la main au tâcheron Raja Gosnell (**Big Mamma**) tout en gardant un œil sur le projet puisqu'il occupera le poste de producteur. Comme si la caution d'avoir réalisé une comédie tournant autour du travestissement pouvait assurer à quiconque de mener le projet **FF** à bien. N'importe quoi !

Le premier casting annoncé donne aussi envie de tourner de l'oeil. Passe encore Pierce Brosnan dans la peau de l'élastique Red Richards, mais Heather Graham dans le rôle de la translucide Susan Storm, Vin Diesel dans celui de la Chose (vous me direz, ils auraient pu choisir un catcheur ! Certes...) et le bellâtre Ryan Philippe dans celui de Johnny Storm, la torche humaine, ça fait moyen rêver... Manque plus qu'Harrison Ford dans le rôle du Dr Fatalis et le tour est joué. Le projet sent déjà sous les bras avant même qu'il soit mis en branle. Que Stan Lee soit crédité en tant que producteur exécutif ou que Sam Hamm (**Batman**) ait mis en place le script ne change rien à l'affaire. Gosnell compte faire une comédie fantastique dans la lignée de **Men in Black**. Ben voyons...



Les Quatre Fantastiques version Marvel et, ci-dessous, version Corman [illegible]

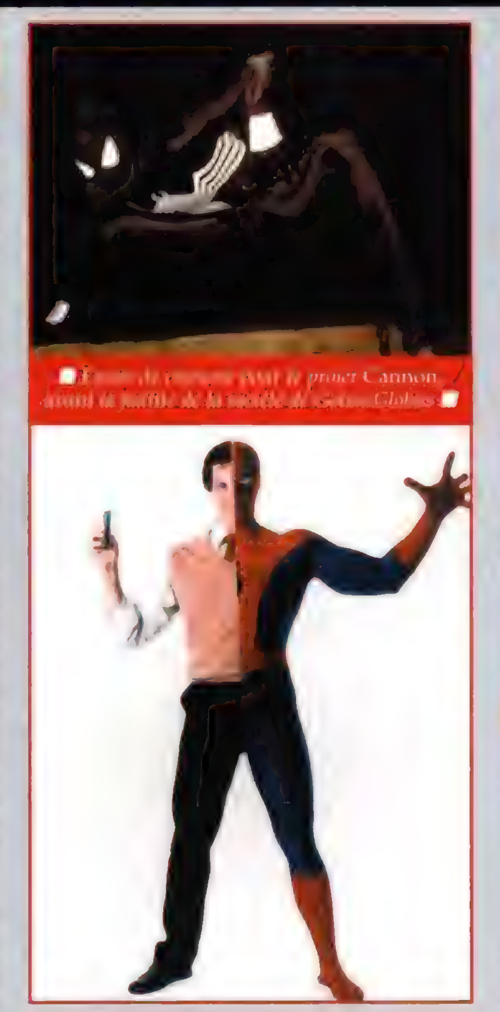
ELFQUEST La bataille des Elfes pour garder leur royaume face à l'ignoble démon Winnowill va bientôt se dérouler sur grand écran. Et ceux qui n'y voient que l'influence d'un certain Peter Jackson ne sont que des mauvaises langues. **Elfquest**, le film, sera doté d'un budget de 15 millions de dollars et scénarisé par Mary Wolfman et Wendy Pini, la co-créatrice du comic-book. Pas de réalisateur en vue, mais la sortie est déjà prévue pour fin 2001, comme pour le premier volet du **Seigneur des Anneaux**. Heu, faudrait voir à s'inquiéter, quand même...

SPIDERMAN

La plus proche et la plus attendue des adaptations à venir. Sam Raimi, le réalisateur d'EVIL DEAD et de DARKMAN, s'attaque au plus gros morceau de la sous-culture comics : Spidey. Et il possède tous les éléments en main.

Pour un personnage aussi intrinsèquement populaire, on peut dire que Spidey n'a jusqu'alors vraiment pas eu de chance en ce qui concerne l'adaptation cinématographique de ses aventures : une série télé mi-pourrave mi-hilarante au milieu des seventies (dont le pilote a fait un tour par nos salles obscures sous le titre de **L'Homme Araignée**), une adaptation japonaise foireuse où le Web-guy se bastonnait avec plein de «craignos monsters» censés être des adversaires redoutables. Rajoutez une quantité de projets avortés, comme cette version *Cannon* où les réalisateurs Joseph Zito (**Portés Disparus**) et Albert Pyun (**Cyborg**) promettaient un B-movie déjanté et violent, et vous comprendrez l'excitation des web-fans lorsque James Cameron annonça en 1991 son intention de mettre en scène leur idole dans un métrage digne de ce nom. Tout droit sorti de **Terminator 2**, le réalisateur, fan de base, promettait une approche réaliste où Spidey se battrait contre Venom, son double machiavélique. Le vénérable Stan Lee, créateur du personnage, ira d'ailleurs jusqu'à qualifier le script de «révolutionnaire». Plus tard, James Cameron changera de direction en envisageant Electro et Sandman dans le rôle des «bad guys»...

Un bond dans l'histoire nous amène en l'an de grâce 1999, lorsque la *Columbia* annonce avoir enfin récupéré les droits d'adaptation du comics, jusqu'alors éparpillés dans la nature. Le film peut enfin voir le jour. Patatras, Cameron annonce peu après qu'il ne s'intéresse plus au projet ! Une chasse au réalisateur est ouverte et plusieurs noms sont cités. Parmi eux, l'improbable Chris Columbus (**Maman, j'ai Raté l'Avion**) et le sulfureux David Fincher (**Fight Club**). Mais c'est Sam Raimi qui, début 2000, emporte le morceau. Excellent choix puisque notre homme possède d'admirables antécédents, notamment avec **Darkman**, véritable manifeste de l'esprit comics, cadrages déments et personnage torturé à l'appui. *«Je suis un fan de Spiderman depuis mon enfance»* précise Raimi. *«Le plus excitant avec Spidey, c'est que Peter Parker vit dans notre monde, le vrai monde. Il rencontre des problèmes que nous connaissons tous. Contrairement à Batman et Superman, c'est un incompris. La foule ne l'acclame pas lorsqu'il fait le bien. Elle ne comprend pas ses actions et le rejette».* Décidant d'écarter le traitement de James Cameron, Sam Raimi se concentre sur les origines du personnage. Peter Parker, un jeune photographe ordinaire vivant à Brooklyn, se fait piquer par une araignée radioactive et acquiert de fabuleux pouvoirs comme ceux d'adhérer aux parois et de voir venir le danger en étant prévenu par une sorte de sixième sens. Le jour où son oncle se fait assassiner par un truand qu'il aurait pu appréhender, Peter décide de revêtir le costume rouge et bleu de Spiderman, l'homme araignée, afin de venger sa mort en combattant activement le crime.

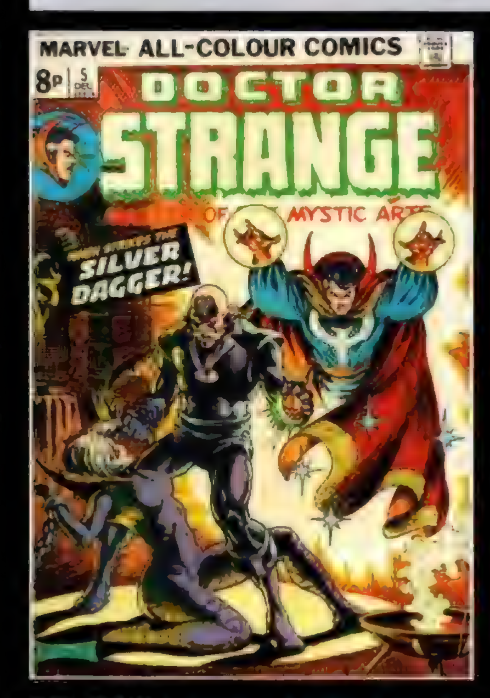


[illegible] projet Cannon [illegible] Globes



[illegible]

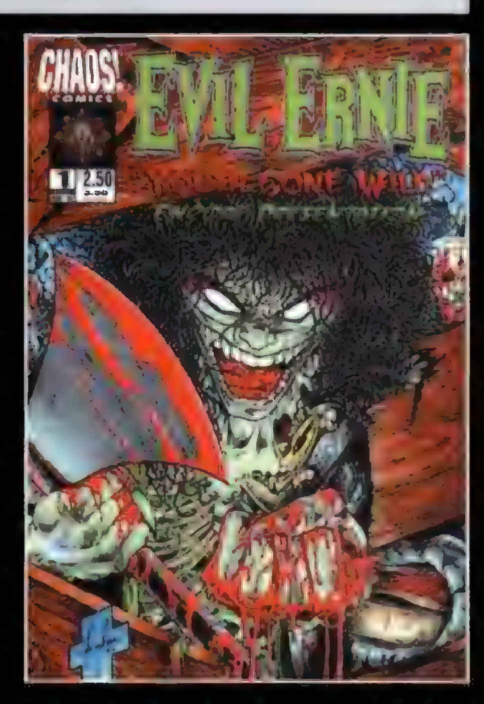
Les grandes questions se posent. Quels ennemis combattra Spiderman ? *«Nous allons utiliser deux de mes vilains préférés : le Bouffon Vert et le Docteur Octopus, aussi connu sous le nom de Doc Ock. Ils se battront sur les toits de Manhattan avec notre gracieux Spidey. Le Bouffon utilisera ses gadgets et son skate volant, et Octopus ses bras mécaniques, des serpents d'acier de son invention».* C'est le studio Sony Imageworks (**Starship Troopers**) qui s'occupera des effets. Et le costume ? *«Rien à voir avec ceux des super-héros que vous avez pu voir dans le passé. Le look snowboarder, très peu pour moi. C'est trop high-tech. Les toiles d'araignée seront également différentes du comics. Elles ne sortiront plus des bracelets mais directement des poignets du héros. Cette idée était déjà dans le traitement de James Cameron et je la trouve très bonne : c'est un problème de plus pour Spidey».* L'interprète ? L'heureux élu se nomme Tobey Maguire, le fluet interprète de **Pleasantville** et **Harry dans tous ses Etats**. Pourquoi pas ? Egalement en pourparlers, Nicolas Cage pourrait interpréter le Bouffon Vert. Voilà qui rend l'attente insupportable. Vous arriverez à tenir jusqu'à Noël 2001, vous ?



EVIL ERNIE Le concept du comic-book «Evil Ernie» était à l'origine un concept de film. La boucle est donc bouclée puisque la compagnie *Eternal Entertainment* prévoit une adaptation cinéma sous peu. Bon courage aussi, puisque «Evil Ernie» conte les aventures d'Ernest, un jeune enfant aux pouvoirs télépathiques qui, abusé par ses parents, se retrouve à l'hôpital psychiatrique après les avoir refroidis. Cinq ans plus tard, il est transformé en zombie par une expérimentation censée le guérir et se voit capable de contrôler les morts. On conseille des tonnes d'aspirines au producteur Gene Simmons (du groupe Kiss, oui) pour mener à bien cette adaptation, un mélange de hard-rock et de tripailles à gogo, sans se faire serrer par la MPAA.

GHOST RIDER La *Marvel* a annoncé à Cannes cette année une adaptation de son comics «Ghost Rider» qui serait produite par Jon Voight (oui, oui, celui d'**Anaconda** et de **Macadam Cowboy**). Johnny Depp rentrerait dans la peau de Johnny Blaze, un cascadeur de motos qui vend son âme à «l'esprit de vengeance» dans le but de préserver sa fiancée du mal. Le mauvais côté de la chose, c'est que chaque nuit, il est possédé par un démon qui le transforme en motard de l'enfer, crâne de feu à l'appui, c'est plus seyant. Le scénariste David S. Goyer (encore lui) a livré son script, mais toujours pas de réalisateur en vue. Tournage prévu début 2001.

HELLBOY Dès qu'il en aura fini avec **Blade 2**, le réalisateur Guillermo Del Toro s'attellera à l'adaptation de «Hellboy», un comics *Dark Horse* crée par Mike Mignola. Hellboy est un démon-détective qui se retourne contre les nazis, ses propres employeurs, lorsqu'il apprend que ces derniers veulent faire péter le monde. Hé, on peut être démon et avoir des principes ! La *New Line* aimerait bien produire le film, mais en dessous de la barre des quarante millions de dollars, alors que le script a été budgeté à soixante. D'après Mignola, Del Toro voudrait réaliser *«Le Dernier Empereur des films B de monstres»*. Ça tombe bien, c'est exactement ce qu'on a envie de voir.



■ ■ ■ **HULK** L'adaptation ciné de Hulk a bien failli voir le jour, il y a deux ans de cela. Le scénariste Jonathan Hensleigh (**Une Journée en Enfer**) aurait dû faire ses débuts à la réalisation et Hulk aurait été conçu en images de synthèse. Mais devant l'ampleur du budget, le studio *Universal* préfère mettre le projet en veilleuse, histoire d'attendre que le coût des effets infographiques diminue. Il est maintenant réactivé par le script de Michael Tolkin (**Deep Impact**), qui s'attarde sur les origines du géant vert, en fait le scientifique Bruce Banner, touché par des rayons Gamma qui provoquent une poussée d'adrénaline colossale lorsqu'il est fortement contrarié. Les effets secondaires sont tout aussi mauvais pour les chemises à carreaux ! Lou Ferrigno, jusque là interprète exclusif du monstre dans la série télé et ses dérivés (deux films fin 70 et trois téléfilms début 90), aurait été approché pour apparaître dans la nouvelle production, mais dans un rôle différent.

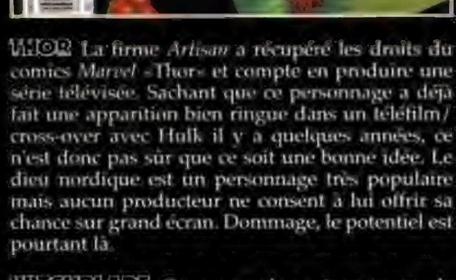


■ *Lou Ferrigno/Hulk, le plus célèbre grognement de l'histoire de la série télévisée* ■

IRON MAN Un personnage ultra-populaire que la superstar Tom Cruise a un temps envisagé d'interpréter. Il n'en est plus question, et le réalisateur Chuck Russell (**The Mask**) a lui aussi laissé tomber. Les scénaristes Terry Rossio et Ted Elliott (**Le Masque de Zorro**) s'attellent à l'adaptation de ce comics *Marvel* qui conte les aventures de Tony Stark, un playboy milliardaire qui se fabrique une armure en acier pour combattre les espions communistes (mouais...), les saboteurs industriels (ok...) et les super-vilains (ah, on a eu peur !). La *New Line* pourrait produire (toujours dans les bons coups, celle-là !), et nous, on espère Nicolas Cage au casting.

RONIN Enfin le génial Frank Miller va avoir le droit à une adaptation cinématographique de ses bonnes œuvres. Pas de **Sin City** en vue (même si Miller aurait terminé un script prêt à tourner), mais Darren Aronofski (**Requiem for a Dream**) prévoit de tourner **Ronin** (à ne pas confondre avec le thriller motorisé de Frankenheimer), une production *New Line* contant les aventures d'un samouraï du 13ème siècle qui renaît dans le New York du 21ème siècle. Que celui qui s'attend à une version japonisante des Visiteurs sorte du magazine !

SILVER SURFER Andrew Kevin Walker (**Seven**) planche actuellement sur un script concernant le Surfeur d'Argent pour la *Fox*. D'après les rumeurs, ce dernier impliquerait la présence de Galactus, le gargantuesque bouffeur de planètes qui aurait choisi notre jolie Terre comme casse-croûte. Ce sera au Surfeur de nous sauver la peau. A noter qu'un teaser de pré-production, réalisé par Roger Avary (**Killing Zoe**), aurait fait le tour d'Hollywood et que les effets numériques qui y sont utilisés présentent un surfeur tout à fait crédible. Mais bon courage pour l'adaptation quand même... Pas de sortie prévue avant 2003.



THOR La firme *Artisan* a récupéré les droits du comics *Marvel* «Thor» et compte en produire une série télévisée. Sachant que ce personnage a déjà fait une apparition bien ringue dans un téléfilm/cross-over avec Hulk il y a quelques années, ce n'est donc pas sûr que ce soit une bonne idée. Le dieu nordique est un personnage très populaire mais aucun producteur ne consent à lui offrir sa chance sur grand écran. Dommage, le potentiel est pourtant là.

WITCHBLADE Comme au bon vieux temps, la télé reprend ses droits et adapte elle aussi des comics histoire d'élargir son champ monétaire. La chaîne *TNT* a choisi de mettre en place **Witchblade**, d'après un comics *Image/Top Cow* assez récent. Un téléfilm en premier lieu qui, succès oblige, pourrait devenir une lucrative série télé. Yancy Butler (**Chasse à l'Homme**) incarne la détective Sara Pezzini qui, en découvrant une arme révolutionnaire, se transforme en Witchblade, une super-pépée capable de vaincre les forces du mal. C'est Ralph Hemecker, un pro de la télé qui a déjà officié sur plusieurs épisodes des ***X-Files*** et de ***Millennium***, qui réalise la chose.

WONDER WOMAN Joel Silver aimerait bien convaincre Sandra Bullock de rentrer dans les maillots de bain de la plus célèbre des amazones.



■ *Linda Carter, star vraiment pleine de charmes d'une série kitsch et culte* ■

FROM HELL

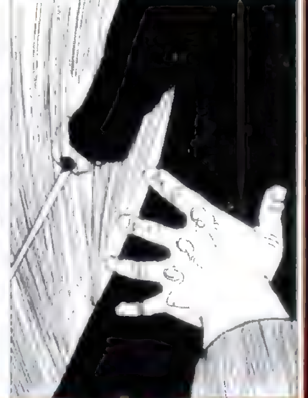
Les frères Hugues retournent sur un plateau de cinéma. Cool ! Ils adaptent un comics d'Alan Moore. Génial ! Le film ne sortira que l'année prochaine. Snif !

Double satisfaction ! Non seulement les frères Albert et Allen Hugues se remettent à faire du cinéma, mais en plus, ils sont les premiers à adapter une œuvre du gigantesque Alan Moore («Watchmen», «The Killing Joke»). Les responsables des chocs traumatiques **Menace II Society** et **Génération Sacrifiée** s'attellent à l'adaptation de «From Hell», la version comics de l'histoire de Jack l'Eventreur. Le tournage a commencé depuis le mois de juin à Prague et Johnny Depp interprète le personnage de Frederick Abberline, un enquêteur qui découvre que les meurtres sont reliés à une personne proche de la Reine d'Angleterre. Le meurtrier envoie par ailleurs des lettres aux quotidiens en signant «From Hell» en bout de page. Longtemps en développement à la *20th Century Fox*, le projet a bien failli ne jamais voir le jour suite à un procès intenté par William Friedkin qui, de son côté, développait un long métrage concernant Bad Jack. Un mauvais calcul pour Friedkin qui se voit obligé de se rabattre sur **L'Enfer du Devoir** pour apaiser ses sauvages pulsions. Au vu du résultat, c'est tout bénéf pour l'amateur de pelloche sombre mais non avariée.

Nul ne doute que les frères Hugues sont capables de livrer l'un des monuments cinématographique de l'année à venir. Pour cela, ils misent sur la présence d'Heather Graham (**Boogie Nights**, **Austin Powers 2**) pour incarner l'une des principales victimes du plus célèbre des serial-killers, une prostituée d'origine irlandaise. Ian Holm (**De Beaux Lendemains**, **Le Cinquième Elément**) remplace Nigel Hawtorne, initialement prévu dans le rôle d'un enquêteur de Scotland Yard, et Robbie Coltrane (**Le Monde ne Suffit pas**) complète la distribution. L'adaptation d'un comics aussi imposant et populaire ne se prenant pas à la légère, les deux frangins surdoués passent leur traitement à deux scénaristes confirmés, Terry Hayes (**Calme Blanc**) et Rafael Yglesias (**Etat Second**), afin de s'armer d'un script en béton et de s'assurer de la bénédiction d'Alan Moore lui-même. C'est certain, lorsque **From Hell** sortira l'année prochaine, les Hugues auront aussi notre bénédiction.







■ *Extrait d'une planche issue du volume 10 de «From Hell» par Alan Moore et Eddie Campbell* ■

Tout le monde se souvient de cette grande série télé où la poumonnée Linda Carter tapait souvent des sprints au ralenti (quel bonheur !) sur la plage. Donc, sans vouloir manquer de respect à l'imposant producteur, un problème risque tout de même de se poser au niveau des wonderbras. Mais bon... Un pilote d'essai, ultra rare, a même été réalisé en 1974 avec la tenniswoman Kathie Lee Crosby. Ce comics *DC* se concentre (il fait bien...) sur Diana, alias Wonder Woman, une belle amazone qui tente de porter un message de paix à une société moderne consumée par le crime et la corruption. En gros, faites l'amour, pas la guerre. Message reçu !

LES SUITES

Avant le succès de X-MEN, d'autres adaptations auront eu droit à leur quart d'heure de gloire : SPAWN, BATMAN, BLADE et SUPERMAN en tête. Apparemment, ça n'aura pas été suffisant... A la demande générale, ils reviendront faire un tour dans les salles obscures.

BATMAN 5 Malgré une franchise flinguée par un Joel Schumacher incompétent, l'hypothèse d'un nouveau **Batman** n'est pas impossible. Pas avant deux-trois ans cependant. Aux dernières nouvelles, le film pourrait être réalisé par Darren Aronofsky (**Pi**, **Requiem for a Dream**), la nouvelle sensation indépendante du moment. Idéal pour les prises de têtes du Dark Knight. Cela demeure cependant incertain, sachant qu'Aronofsky n'est qu'un des derniers réalisateurs à qui le projet a été proposé. Avant lui, les frères Wachowski (**Matrix**) ont été sur les rangs, ainsi que Schumacher qui, pour s'excuser probablement, aurait proposé de baser un nouveau script sur l'œuvre de Frank Miller, plus précisément «Batman : Year One», contant l'autre genèse du justicier masqué. George Clooney, bien qu'il ait signé pour deux opus, ne reprendra pas le rôle. Quant aux rumeurs concernant Ben Affleck, Leonardo Di Caprio (n'importe quoi...), Mel Gibson ou Kurt Russell, elles ont été démenties par les principaux intéressés. Les Bat-fans vont pouvoir poireauter longtemps avant de suivre de nouvelles aventures de leur Dark Knight d'amour. Au rythme où dégénéraient les choses, ce n'est pas plus mal...

BLADE 2 La réussite commerciale et artistique de **Blade** appelait forcement une suite très attendue. Ça risque d'être d'autant plus le cas que c'est le méga-talentueux Guillermo Del Toro (**Cronos**, déjà un film de vampires, et **Mimic**) qui s'attelle à la réalisation. Au scénario : David S. Goyer, fan de comics devant l'éternel qui avait déjà signé le script du premier opus. Son œuvre mettrait Wesley Snipes à nouveau dans la peau d'un Blade forcé de s'allier avec une caste de «suckheads» pour combattre un danger encore plus intense, menaçant à la fois les humains et les vampires. Une suite plus orientée horreur après une décision prise de concert par le réalisateur et son scénariste, le second ne tarissant pas d'éloges sur le premier : «*Guillermo est brillant. C'est un véritable artiste et il va faire un film sensationnel. Jamais je n'aurais pensé qu'on pourrait l'avoir pour cette suite, même dans mes rêves les plus fous !*». La firme *New Line* prévoit un tournage pour l'automne afin de sortir le film pour la fin de l'été 2001. Faites vite, les gars !

SPAWN 2 En projet depuis la sortie du premier opus, la suite de **Spawn** semble enfin voir le jour. Todd McFarlane, créateur du personnage, compte redorer le blason de sa création, sacrement malmenée par un film mou et insipide qui s'adressait avant tout aux kids. «*Celui-là, je vais en faire un film interdit aux mineurs, un film noir dans le genre de Seven*» précise-t-il. L'intrigue se concentrera autour d'une legende urbaine (Spawn lui-même ?) que les detectives Sam et Twitch tenteront d'élucider. Quasiment aucun élément fantastique ne perturbera le script. Pas de Violator, pas de démon de l'enfer et pas de personnages comme Angela ou Overkill. «*Je vais faire de Spawn un croque-mitaine. C'est comme ça que je l'ai toujours envisagé*». Michael Jai White serait partant pour une seconde aventure dans la peau de ce serviteur de Satan qui revient



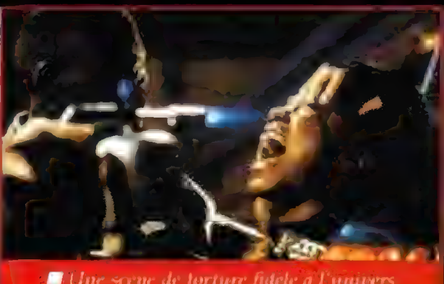
sur Terre sous la forme d'un guerrier de l'enfer. Personne de prévu pour la réalisation, même si Tim Burton aurait manifesté son intérêt durant la promo de **Sleepy Hollow**. De très prometteur, le projet deviendrait carrément incontournable !

SUPERMAN LIVES Il n'y a pas que la kryptonite qui puisse anéantir Supes. Les problèmes de script, l'inflation de budget, la défection d'un Tim Burton instigateur du projet et les délais de production auront eu raison du «man of steel». Même le patient Nicolas Cage vient de déclarer forfait : «*Je ne suis plus de la partie, le processus a été trop long et fastidieux. Au départ, ça me semblait une bonne idée, mais vu que les problèmes ne cessaient de se multiplier, j'ai préféré tourner la page*». Malgré tout, la *Warner* ne lâche pas le morceau et propose le script à Oliver Stone. Un script qui se concentre sur la mort et la résurrection de Supes (et ils s'étonnent de la tournure que prend le projet !) orchestrée par la *DC* en 1992 afin de booster les ventes du titre devenues depuis longtemps défaillantes. Une histoire désormais scénarisée pour l'écran par William Wisher (**Terminator 2**, **Le 13ème Guerrier**). A priori, ce dernier aurait fait du bon boulot. On l'espère en tout cas. Ça nous prouverait que Superman est bel et bien un personnage invincible.

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

FAUST

Brian Yuzna et le producteur Julio Fernandez livrent leur adaptation d'un des comics les plus bordéliques, les plus osés, mais aussi les plus jouissifs du marché. Faust risque bien de créer l'événement dans les mois qui suivent...



■ Une scène de torture fidèle à l'univers de David Quinn et Tim Vigil ■

Brian Yuzna, l'homme derrière **Ré-Animator** (en tant que producteur), **Society** et **Le Dentiste** s'attaque à une version pelloche du comic-book «Faust» de David Quinn et Tim Vigil, déjà librement adapté du célèbre mythe. Et ça risque de déménager... John Jaspers (Mark Frost) est un homme seul, meurtri, abandonné de tous. Lorsqu'il vend son âme au Diable, représenté sur Terre par M (le Wishmaster Andrew Divoff), le chef d'une secte, il devient alors un redoutable assassin armé de griffes qui lui confèrent des pouvoirs phénoménaux. Il s'en sert afin de se venger de tous ceux qui se sont moqués de lui. Seule Jade, sa psychiatre, arrive à discerner l'être humain qui se cache derrière le monstre. Arrivera-t-elle à le protéger du capitaine Margolies (Jeffrey Combs) qui lui court après...

A l'origine prévu pour Stuart Gordon (**Fortress**, **Ré-Animator**), ce projet ne voit le jour que lorsque le producteur espagnol Julio Fernandez (**The Nameless**) propose à Brian Yuzna de s'associer avec lui afin de créer une structure européenne qui produirait du cinéma fantastique. Le nom de cette structure : la *Fantastic Factory*. Tout simplement... **Faust** est le premier film à sortir de cette union et il s'annonce sacrément excitant. Le co-créateur du personnage, David Quinn, qui a aussi participé au scénario, le place dans ces termes : «*Nous avons ici affaire avec des personnages violents, complexes et sexuellement actifs. Le film écopera d'une interdiction aux mineurs, c'est sûr. On espère juste qu'il ne sera pas interdit tout court !*». Il y a pourtant de quoi s'inquiéter quand on connaît la nature du comics, limite obscène : des démons sévèrement membrés qui font littéralement exploser leurs conquêtes (rarement consentantes), des dominatrices qui prennent un malin plaisir à éviscérer leurs partenaires pendant l'orgasme, et le personnage principal, Jaspers, qui se rapproche plus volontiers d'un psychopathe sans aucune morale que d'un gentil héros malgré ses allures de martyr. Malin, Brian Yuzna tourne simultanément deux versions du film, une soft qui atterrira dans les salles obscures et une hard et fidèle à l'esprit du comics, destinée au marché de la vidéo. Le film affiche un budget assez mince en regard des ambitions de son réalisateur, mais on fait confiance à son expérience de démerdard dans le domaine de la série B pour en tirer le meilleur parti possible.



■ L'antre de M., aussi dantesque que dans le comics... ■

Après le désert dans THREE KINGS, George Clooney prend la mer... à ses risques et périls.

EN PLEINE TEMPÊTE

GEORGE CLOONEY

Depuis l'inexcusable BATMAN ET ROBIN, la filmo de George Clooney ressemble à un parcours parfait. De HORS D'ATTEINTE à O'BROTHER des frères Coen, en passant par LE PACIFICATEUR et THREE KINGS, la star d'URGENCES fait des choix audacieux et sait désormais se tenir à l'écart des «grosses machines hollywoodiennes sans intérêt qui sortent l'été pour faire plein de thunes». Malgré ses allures de blockbuster estival, EN PLEINE TEMPÊTE en apporte encore une fois la preuve.

La dernière fois qu'on vous a vu dans un blockbuster estival, c'était dans *Batman et Robin*. Vous aviez bien dit à l'époque qu'on ne vous y reprendrait plus. Et vous voilà aujourd'hui en vedette d'un des plus gros budgets de l'été 2000 : *En Pleine Tempête*...

Attention, **En Pleine Tempête** n'a absolument rien à voir avec le blockbuster de base. Ni Wolfgang Petersen ni moi n'avions envie de faire un film à gros budget comme les autres. **En Pleine Tempête** est un vrai drame classique, traditionnel, à l'ancienne. L'action apparaît après trois quarts d'heure de métrage, ce qu'on a perdu l'habitude de voir. Wolfgang a pris son temps pour présenter les personnages, pour faire en sorte que le public s'intéresse à eux. Et c'est seulement après cette longue introduction que les protagonistes sont confrontés au danger. Je trouve formidable qu'on ait pu faire le film ainsi.

Le studio a-t-il émis des réserves sur cette structure à l'ancienne, qui ne correspond en rien à ce qui marche aujourd'hui au box-office ?

Non, ils nous ont foutu une paix royale. Sachant ce dont les studios sont capables, j'étais pourtant persuadé qu'ils allaient nous obliger à changer la fin. Quand on est pris par le film, on est persuadé qu'il va bien se finir pour les marins, contrairement à la réalité des faits. On a envie que ces gars-là s'en tirent. L'histoire est même suffisamment bien ficelée pour que le public puisse penser qu'ils vont survivre. Mais le studio a accepté l'idée qu'il n'y aurait pas, pour une fois, de fin heureuse. Compte tenu de l'énorme somme d'argent qu'ils ont investie, c'est courageux de leur part de produire un film qui se finit mal.

Le fait que votre rôle soit celui d'un marin ayant réellement existé vous a-t-il aidé à construire votre personnage ?

Oui et non. Oui parce qu'il était plus facile de comprendre les décisions, bonnes ou mauvaises, que prennent les personnages et donc de les respecter. Dans **En Pleine Tempête**, tout se devait d'être le plus réaliste possible, il était donc primordial de faire ressortir le côté humain des marins. Par contre, il fallait faire attention de ne pas tomber dans le piège de l'imitation facile. Nous jouons des personnages ayant existé, et il faut convaincre le public que nous n'essayons pas d'en donner une image exacte mais une interprétation. Evidemment, le cas n'aurait pas été le même si nous avions eu affaire à des célébrités où à des personnages historiques. Mais **En Pleine Tempête** raconte la vie de marins anonymes et il s'agissait de coller à l'esprit de ce qu'ils ont vécu. Plus qu'une quelconque ressemblance physique ou qu'un mimétisme découlant de ce que nous avons pu apprendre sur eux, nous tenions à témoigner du genre de vie que ces marins ont menée.

Une vie aussi dure que celle décrite par le film ?

Je ne savais même pas que ça pouvait exister. La vie des pêcheurs du Maine est âpre et douloureuse. Ils mettent leur existence en danger chaque jour pour un salaire souvent pitoyable. J'ai grandi le long de l'Ohio River, où il y avait pas mal de fermiers. La condition des paysans est aussi très délicate, mais ce n'est pas la même chose. Pêcheur, c'est vraiment une vie difficile. En plus, ils ne peuvent travailler que six mois par an, à cause du mauvais temps. C'est incroyable.

Dans le film, Billy décide d'affronter la tempête plutôt que de laisser pourrir son poisson. Ne pensez-vous pas qu'il prend là la plus mauvaise décision possible ?

Mettez-vous à leur place : ils n'ont pas d'argent. On ne sait pas tout des discussions qui ont eu lieu sur ce bateau. Mais ce qu'on sait, c'est qu'il était plein de poissons, que le matériel de pêche était cassé, que la radio et le fax étaient morts. Entre eux et l'argent qu'allait rapporter cette pêche exceptionnelle, il y avait cette tempête. Il faut savoir qu'un bateau de pêche peut résister à une tempête, même de cette envergure, et que les marins avaient 90% de chances de s'en sortir. Je crois donc qu'ils ont pris la bonne décision.

Vous n'avez jamais eu de doutes concernant votre personnage ?



Pour sauver le bateau et son equipage, Billy est contraint de jouet les acrobates sans filet...



■ Le Capitaine Billy Tyne (George Clooney) : une tête brûlée à la recherche de la pêche miraculeuse ■

La première fois que j'ai lu le scénario, j'ai trouvé le personnage de Billy Tyne vraiment passionnant. En un sens, ce n'est pas un gars forcément gentil. On comprend au fur et mesure que l'on progresse dans l'histoire que c'est simplement un homme normal qui se retrouve dos au mur et tente de survivre. Ça m'est déjà arrivé dans la vie de me retrouver dos au mur et je sais ce que cela implique. D'après moi, Billy fait du mieux qu'il peut dans cette situation difficile.

Vous étiez présent à une projection du film dans le Massachusetts, là où s'est déroulé le drame. Comment les gens de la région ont-ils réagi au fait que vous jouiez l'un eux ?

Plutôt bien. Je suis sûr qu'il y en a qui m'ont détesté, mais ils ne sont pas venus me le dire. Ceux qui sont venus me parler étaient tous très sympathiques. Le truc, c'est que je ne me comporte pas comme une star de cinéma ; du coup, ils ne me parlent pas comme à une star.

Mais vous êtes une star de cinéma...

Si vous ne vous traitez pas comme ça vous-même, vous n'êtes pas obligé de vivre comme ça non plus. On verra... L'avenir nous le dira.

Le tournage d'*En Pleine Tempête* n'a pas dû être de tout repos. On a même l'impression pendant les scènes de tempête que vous prenez vraiment des coups...

Oui, par moment, on s'est fait sérieusement secouer. Dans tous les sens. Et Wolfgang a évidemment gardé à l'écran les prises les plus réalistes, c'est-à-dire celles qui nous ont valu quelques bleus ! Quand je rentrais le soir après une journée de tournage, mes potes me proposaient de sortir, d'aller au restau, et je devais continuellement décliner leur offre. Quand ils ont vu le film, ils ont compris pourquoi ! Oui, c'était pour le moins physique comme tournage...

Vous en êtes à votre second film d'affilée avec Mark Wahlberg. Y a-t-il un une clause Mark Wahlberg dans vos contrats ou une clause George Clooney dans les contrats de Mark ?

Les deux. Je ne peux plus me passer de Mark. J'ai essayé : impossible ! La vérité, c'est que c'est agréable de pouvoir travailler avec les gens qu'on j'aime. **Three Kings** nous a permis de bosser ensemble et c'était chouette. Quand j'ai été choisi dans le rôle de Billy Tyne, je suis allé voir Wolfgang et je lui ai dit que je pensais que Mark serait l'acteur idéal pour interpréter Bobby. Vous voyez, sans moi, ■ ■ ■

■ Sur le chemin du retour, l'Andrea Gail fait connaissance avec la tempête du siècle... ■

vieux loup de mer

WOLFGANG PETERSEN

Dix-neuf ans après LE BATEAU, Wolfgang Petersen vogue à nouveau sur l'océan pour nous raconter la tragique destinée de l'Andrea Gail et de son équipage. L'occasion rêvée pour le cinéaste allemand de nous rappeler qu'avant de se fourvoyer dans des blockbusters hollywoodiens de seconde main (ALERTE !, AIR FORCE ONE), il savait filmer le courage, la peur et l'amitié.

Avec *Dans La Ligne De Mire*, *Alerte !* et *Air Force One*, votre carrière hollywoodienne semblait s'orienter vers les blockbusters d'action à grand spectacle. Considérez-vous qu'En *Pleine Tempête* se situe dans cette lignée ?

Oui et non. **En Pleine Tempête** est un film imposant, mais ce n'est pas une grosse production comme les autres. Nous voulions nous éloigner un peu du film pop-corn habituel. Je suis sûr que beaucoup de spectateurs en ont marre de tous ces produits qui se ressemblent et se copient à l'infini. J'ai eu la chance de tomber sur cette histoire qui permettait de faire un film spectaculaire autour de la plus grande tempête du siècle et, en même temps, de partir à la rencontre de vraies personnes, ces marins pêcheurs aux conditions de vie si difficiles. Il est rare de pouvoir mêler dans un même film des personnages aussi forts, une histoire aussi riche et un désastre naturel de cette envergure. L'important pour moi, c'était de m'approcher le plus possible du réel : montrer comment ces gens vivent, leurs rêves, leurs espoirs, leurs peines, en un mot, leur âme. Ils sont faits de chair et de sang et personne ne connaît vraiment leur réalité. Hollywood s'intéressant à des «petites gens», a priori sans glamour, c'est aussi risque que rare. Au quotidien, les marins risquent leur vie pour une chose qui, pour vous comme pour moi, ne paraît pas si importante : le poisson. Nous vivons dans une société où tout semble acquis et facile et il est temps de mettre certaines choses en perspective : si vous avez mangé un sandwich au thon à midi, c'est parce qu'un équipage a risqué sa vie pour le pêcher, ce thon. Les pêcheurs font preuve d'un courage certain, il y a beaucoup d'héroïsme en jeu dans leur métier. En préparant le film, j'ai appris que pêcheur est le métier le plus dangereux aujourd'hui aux Etats-Unis. Depuis 1623, 10.000 pêcheurs sont morts en mer, et ce uniquement dans la région où se situe le film.

Il est impossible de ne pas comparer *En Pleine Tempête* avec *Le Bateau*, dont l'histoire est entièrement centrée sur ce qui se passe dans le sous-marin. Avec *En Pleine Tempête*, avez-vous été tenté de faire la même chose, c'est-à-dire vous concentrer uniquement sur ce qui se passe sur l'Andrea Gail ?

Non. Dans **Le Bateau**, le point de vue est différent, l'ennemi est partout ailleurs. L'équipage entend des détonations à l'extérieur et ne peut voir au mieux qu'une silhouette de navire au périscope : c'est un danger à la fois invisible et omniprésent. Dans **En Pleine Tempête**, le méchant du film est la tempête elle-même. Pour montrer le gigantisme de ces intempéries, il me fallait des histoires périphériques. La tempête n'a pas touché que l'Andrea Gail, elle a aussi provoqué la mort d'un garde-côte et le chavirement de plusieurs bateaux. Pour montrer la catastrophe dans sa globalité, j'avais besoin de sous-intrigues. Bien sûr, l'histoire principale reste celle des marins-pêcheurs, mais en me concentrant uniquement sur l'Andrea Gail, les spectateurs auraient pu voir dans la tempête une simple allégorie.

Votre but était-il de montrer la tempête comme un monstre ?

Tout à fait. La tempête est le méchant du film. Dans le scénario, elle n'apparaît que vers la page 40. D'inquiétante au départ, elle prend progressivement de l'ampleur pour devenir terrifiante. Dans la réalité, ça s'est déroulé de la même façon : l'addition de facteurs météorologiques a fini par créer cette gigantesque tornade qui a déchaîné l'océan pendant quatre jours entiers. C'était le chaos total, la plus grande tempête que le monde ait connue.

Comment êtes-vous parvenu à recréer cette tempête à l'écran et, surtout, à y intégrer les comédiens ?

C'est un processus compliqué. Toutes les séquences avec la tempête ont été storyboardées pour visualiser ce que ça pouvait donner. Puis les techniciens d'*ILM* ont réalisé, à partir des planches de storyboard, des animations en 3D qui nous ont permis de définir le rythme de chaque scène et d'avoir une idée plus précise encore du rendu final. Nous avons tourné **En Pleine Tempête** dans un gigantesque studio où un énorme réservoir était aménagé, en tenant compte de ce que nous avions appris des séquences animées. Ensuite, il n'y avait plus qu'à faire confiance aux techniciens d'*ILM* et à leurs ordinateurs surpuissants pour créer la tempête. Je leur ai dit qu'il fallait qu'elle paraisse réelle, que les effets spéciaux devaient s'intégrer parfaitement aux prises de vues avec les comédiens, et hop, je leur ai refilé le bébé ! Comme les gars d'*ILM* sont des artistes géniaux, ils sont parvenus à ce résultat incroyable. L'eau est l'élément le plus difficile à créer digitalement. Pourtant, je peux vous dire que grâce à leur travail, le public se retrouve vraiment au cœur de la tempête !

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

■ ■ ■ Mark en serait encore aux pubs pour *Calvin Klein*. Non, je blague. J'adore travailler avec Mark. C'est devenu un pote.

Il sera bientôt la vedette de *Metal God* de Stephen Herek, que vous co-produisez ?

Oui, Mark y interprète un adolescent qui joue dans un groupe. C'est plus ou moins inspiré de l'histoire du rock band Judas Priest. Je ne devrais pas le dire, je vais me prendre un procès. Bref, après avoir viré leur chanteur, le groupe enrôle un jeune gars de l'Indiana qui va devenir, en une nuit, une rock star. C'est un rôle parfait pour Mark.

Vous avez également produit *En Pleine Tempête*. Est-ce une activité que vous comptez poursuivre dans l'avenir ?

Pour certains films, c'est une bonne chose. J'ai monté une société de production en association avec Steven Soderbergh. Le prochain film qu'on va faire s'appelle **Ocean 11**, avec Julia Roberts, Brad Pitt, Mark Wahlberg — encore lui ! — et moi. C'est le remake d'un film du Rat Pack *(le groupe d'acteurs crooners constitué de Franck Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr. et Peter Lawford, NDR)*. Steven réalise et on produit ensemble. Nous avons une quinzaine de projets en développement. Le public est tellement versatile avec les acteurs que je préfère avoir un deuxième métier. J'ai cette option au cas où. En plus j'aime la production.

Vous croyez vraiment que vous risquez de disparaître en tant qu'acteur ?

Bien sûr. En dehors de Paul Newman, je ne vois pas de comédien dont la popularité n'ait pas baissé à un moment ou à un autre. Parfois c'est comme une montagne russe, vous pouvez disparaître et revenir. Si vous êtes John Travolta, ça peut même vous arriver deux ou trois fois ! Mais la plupart des acteurs ont leur heure de gloire. Il faut être à l'affût des bons projets. Et puis un jour, ça passe. Quand vous rencontrez d'anciennes stars, vous le comprenez. Ils ne peuvent plus travailler aujourd'hui. Tout arrive.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Bobby Shatford (Mark Wahlberg), un marin-pêcheur jeune mais déjà très expérimenté* ■



■ *La hantise de tous les marins-pêcheurs : une immense vague déferlante* ■

LA VAGUE À LARMES

En l'espace de quatre siècles, plus de 10.000 marins ont péri au large des côtes de la ville de Gloucester, Massachusetts. Même les quatre guerres qui ont secoué les Etats-Unis n'ont pas fait autant de victimes parmi la population de ce port de pêche de la Nouvelle-Angleterre. L'océan, lui, les a engloutis alors qu'ils l'affrontaient courageusement, dans le seul but d'exercer leur métier de marin pêcheur. On ne le sait que très peu, mais la pêche en haute mer reste aujourd'hui la profession la plus dangereuse au monde. C'est aux hommes qui l'exercent qu'a voulu rendre hommage **En Pleine Tempête**, et particulièrement à ceux embarqués à bord de l'Andrea Gail, disparu en mer fin 1991. Et, de film concept, autrement dit de produit calibré pour réunir le souffle spectaculaire de **Twister** et l'émotion romanesque de **Titanic**, le film débouche sur une sacrée réussite, empreinte d'une poésie rare à Hollywood.
Nous sommes donc en octobre 1991 à Gloucester. Billy Tyne (George Clooney), capitaine de l'Andrea Gail, rentre d'une saison de pêche décevante au terme de laquelle les quelques prises qu'il est parvenu à ramener suffisent à peine à rentabiliser le voyage. Déterminé à remonter à la surface, ce skipper rompu à son métier et au glorieux passé recrute en 48 heures cinq pêcheurs parmi lesquels le jeune Bobby Shatford (Mark Wahlberg), en qui il voit son fils spirituel. L'Andrea Gail navigue alors vers le Cap Flemish, une zone tellement éloignée qu'elle frôle les bords de la carte, mais où le capitaine sait d'instinct que les espadons fleurissent. Et, effectivement, la pêche s'avère miraculeuse, même si des événements imprévus persuadent l'équipage que quelque chose ne tourne pas rond : l'un d'entre eux échappe de peu à la noyade, Bobby manque de se faire dévorer par un requin... Lorsque le moteur qui alimente les congélateurs en glace tombe en panne, il devient urgent de rentrer au port. Mais, dans le sillage de l'Andrea Gail, trois dépressions convergent, créant une tempête monstrueuse, un cataclysme océanique comme on n'en a encore jamais vu. Et c'est droit dans la gueule du monstre que va se jeter le bateau en tentant de rejoindre le port...

Première qualité du film, son attachement à des personnages extrêmement crédibles, interprétés par des comédiens solides qui parviennent à nous convaincre dès leur première apparition à l'image qu'ils sont de véritables pêcheurs. Lorsqu'ils prennent le large, on part avec eux, on partage leur exaltation mais aussi — et c'est là que réside la grande force du script de Bill Wittliff (**Légendes d'Automne**) — l'inquiétude de leurs proches restés à terre. Une terre volontairement réduite au Crow's Nest, le pub qui est le premier endroit que les marins retrouvent en rentrant chez eux, et le dernier qu'ils quittent avant de prendre le large. C'est dans ce lieu symbolique que se concentre tout l'espoir, mais aussi toute la douleur de ces gens simples et courageux. Tant qu'il ne s'écarte pas de ce parallèle, le film est tout simplement magnifique. Là où il s'égare, c'est lorsque l'action s'attarde sur ce qui arrive à trois plaisanciers secourus par une équipe héliportée dont on se moque éperdument, vu que ses protagonistes nous sont parfaitement inconnus. Le reste se concentre sur ce qui survient à bord de l'Andrea Gail. Presque trop, d'ailleurs : on regrette que la caméra ne revienne pas plus souvent à terre, car les scènes d'ouverture à Gloucester nous ont fait découvrir en l'espace de quelques minutes des personnages qu'on a envie de fréquenter. Une absence d'autant plus marquée que l'équipage de l'Andrea Gail est bien trop occupé à sauver sa peau pour que le film se laisse aller à des écarts sentimentaux. Il multiplie par contre les scènes où ces hommes font preuve d'héroïsme, leur grandeur étant parfaitement relayée par la très belle musique de James Horner. Et il s'en passe des choses à bord de ce bateau, des aventures que Wolfgang Petersen filme avec une rigueur quasi-documentaire et beaucoup d'efficacité dramatique. Quant à la fameuse tempête, elle atteint la puissance de la scène de naufrage de **Lame de Fond**. Terrifiante, implacable, titanesque, produite ici par des effets spéciaux irréprochables. On a peine à croire que ces esquifs arrivent à tenir ne serait-ce qu'une minute sur un maelstrom aussi gigantesque. On en admire d'autant plus les hommes qui luttent jusqu'au bout de leurs forces pour y survivre.
Tragédie humaine maquillée en grand spectacle, **En Pleine Tempête** est ce qu'on appelle un beau film. Un drame poignant, qui force le respect par sa sobriété jamais larmoyante, par la beauté lumineuse de certaines scènes. Car ce film reste avant tout une œuvre émotionnelle qui va droit au cœur et ne le quitte plus. Un hommage à la bravoure exceptionnelle d'hommes qui ont affronté des flots déchaînés, mais aussi à celle non moins admirable des femmes qui les ont aimés en sachant que leur maîtresse, l'océan, pouvait les caresser de son écume mais aussi les dévorer de ses vagues rugissantes.

■ **Cédric DELÉLÉE** ■

Warner Bros. présente George Clooney dans une production **Baltimore Spring Creek Pictures / Radiant Productions** *EN PLEINE TEMPÊTE* (*THE PERFECT STORM* - USA - 2000) avec Mark Wahlberg - Diane Lane - William Fichtner - John C. Reilly - John Hawkes - Mary Elizabeth Mastrantonio - Bob Gunton - Karen Allen - Michael Ironside **photographie de** John Seale **musique de** James Horner **scénario de** Bill Wittliff d'après le livre de Sebastian Junger **produit par** Paula Weinstein - Wolfgang Petersen - Gail Katz **réalisé par** Wolfgang Petersen

9 août 2000 **2 h 09**

space COWBOYS

Il faut d'ores et déjà s'y attendre, SPACE COWBOYS va être régulièrement cité à comparaître devant ARMAGEDDON. On entendra parler, comme c'est déjà le cas outre-Atlantique, d'ARMAGEDDON pour les vieux, d'ARMAGEDDON avec des vieux, d'ARMAGEDDON pensé pour un public non-mongol, d'ARMAGEDDON à deux à l'heure, selon les prédispositions intellectuelles ou sentimentales des intervenants. Si, a priori, la cohabitation Eastwood/Michael Bay refoule salement du goulot, elle est inévitable. Les deux films partagent effectivement une intrigue curieusement similaire (et pas hasardeuse). Et une telle comparaison, en sa faveur ou pas, n'est certainement pas faite pour gêner Eastwood, dont le nouveau film embrasse précisément cette thématique

Un satellite russe de communication, prénommé Ikon, a perdu la boule et s'est décidé à s'abattre sur notre belle planète. Bien qu'il s'agisse d'une relique de la guerre froide, le bestiau possède curieusement un système de communication américain, le Skylab. Et aucun des jeunes matheux de la NASA n'est en mesure de comprendre quoi que ce soit à un matériel et un langage aussi périmés. Le seul homme suffisamment qualifié pour sortir du pétrin le staff d'informaticiens s'appelle Frank Corvin (Clint Eastwood), un officier retraité de l'US Air Force, qui a, pour son malheur, autrefois conçu ce système de guidage. Si Eugene Davis (William Devane), directeur de vol du programme spatial, est d'avis de laisser la bestiole se crasher, le Général Bob Gerson (James Cromwell) appuyé par son homologue russe (Aleksandr Kuznetsov), insiste pour éviter à tout prix cette éventualité. Car il y a bien sûr anguille sous roche et il semble entendu qu'Ikon ne sert pas uniquement à diffuser *Alerte à Malibu* sur les canaux de l'ancien bloc de l'Est. Faire appel à Frank Corvin n'est pourtant pas une mince affaire. Anciennement sous les ordres de Gerson, un ancien pilote hors-pair faisait partie, avec trois autres vétérans, du programme Daedalus qui devait en 1958 lancer les premiers Américains dans l'espace, avant que la NASA ne leur préfère, contre toute attente, un chimpanzé. L'inimitié qui lie Corvin à Gerson date de cette époque. D'abord réticent à l'idée de remettre les pieds dans ses mauvais souvenirs, Corvin finit par expliquer au staff d'ingénieurs qu'il est impossible d'opérer le satellite braqué en restant au sol. Une équipe doit être envoyée là-haut, et il n'y en a pas des milliers qui puissent assumer cette mission. Il tient peut-être là sa revanche sur quarante années de frustration, et lâche ses conditions. Pas question qu'il aille là-haut avec une équipe de jeunots. Seule l'équipe Daedalus est suffisamment qualifiée. Mis au pied du mur par son ennemi intime, Gerson accepte le chantage et donne à Frank carte blanche pour réunir son ancienne dream team. Tank Sullivan (James Garner) s'est reconverti en paroissien. L'ingénieur Jerry O'Neill (Donald Sutherland) a fait fortune en concevant des parcs d'attraction. Enfin, la tête brûlée Hawk Hawkins (Tommy Lee Jones) gagne sa croûte en offrant des baptêmes de l'air dans un coin paumé du désert californien. Après avoir convaincu non sans mal les trois retraités de reprendre du service, il reste à Frank l'épreuve la plus pénible et la plus humiliante : prouver que l'équipe Daedalus est bien conforme aux critères de sélection draconiens de la NASA.

A deux ou trois finesses près, comme on le voit, l'ombre odorante du film de Michael Bay plane tout autour du script de Ken Kaufman et d'Howard Klausner. Mais on s'étonnera moins d'une telle promiscuité si l'on sait que ce script traînait dans le désormais légendaire caveau poussiéreux de la Warner (précisément là où l'on avait déjà déniché **Impitoyable**) et qu'il avait donc eu tout le temps et le loisir de se faire connaître à la concurrence. Or, lorsque CNN annonce, en 1998, que le sénateur John Glenn, à l'aube de ses 77 ans, s'apprête à faire un nouveau voyage dans l'espace à bord de la navette Discovery, Warner cligne de l'œil et dépoussière l'étrange manuscrit qui l'avait auparavant laissé dubitative. Responsable du dernier véritable succès critique du studio avec **L.A Confidential**, le réalisateur Curtis Hanson se voit d'abord confier le projet, dans lequel il imagine [illegible] Harrison Ford et Jack Nicholson. Quelques portes claquées plus tard, Hanson est mis au placard et Eastwood entre en scène.

L'homme de *Malpaso* bénéficie d'un statut de confiance quasi-mythique au sein du studio, et il lui suffit de montrer le moindre signe d'intérêt pour qu'un projet lui soit réservé illico. Néanmoins, entre-temps, il y a eu **Armageddon** pour mettre la pagaille dans ce beau projet. Écrite par le brillant Jonathan Hensleigh, déjà responsable d'un mémorable **Simon Says**, alias **Die Hard 3**, alias **Une Journée en Enfer**, la production de Bruckheimer remplace en effet le satellite par une météorite et les astronautes retraités par des foreurs. Qui plus est, le script d'origine table très largement sur l'incongruité de ses héros, un groupe de beaufs bien gras entre lesquels repose le sort de l'Humanité. Les élans comiques du scénario en sont une donnée fondamentale. On y trouve un astronaute russe très largement «dans le cosmos» ; on y voit no



■ *Les retrouvailles moins chaleureuses qu'il n'y paraît entre Corvin et Hawk* ■

■ *Remise à niveau pour les seniors Corvin (Clint Eastwood), Hawk (Tommy Lee Jones), Tank (James Garner) et Jerry (Donald Sutherland)* ■

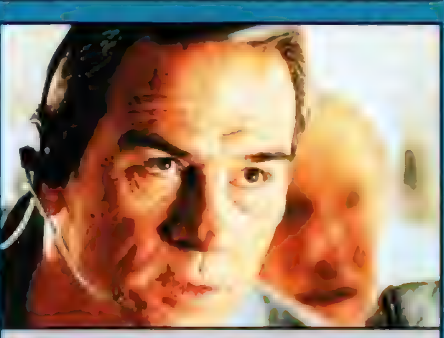
bouts charismatiques passer les tests les plus avancés de la *NASA* en les ratant lamentablement ; on y moule au pelage de plomb en règle d'un des membres de l'équipe en pleine crise hilaro-cynique... Hensleigh a voulu faire d'**Armageddon** ses **Douze Salopards** dans l'espace, traversé d'un esprit directement hérité de la fin des années soixante, et c'est précisément une des données que s'apprête à jouer Eastwood sur son film. Par chance pour la *Warner* qui claque des genoux (et par malheur pour le reste du monde), la Bruckheimer company se charge de foutre en l'air tout le beau boulot d'Hensleigh en greffant ça et là à peu près autant d'historiettes qu'il y a eu de succès l'année précédente. Sans cette intervention miraculeusement mercantile, **Space Cowboys** aurait eu le plus grand mal à se monter. *Warner* et Eastwood peuvent dorénavant se lancer sans crainte dans leur projet de comédie spatiale aux accents nostalgiques, assez peu judicieusement présenté à la presse comme un «**Grumpy Old Men** qui rencontrait **L'Etoffe des Héros**».

A l'exception de Tommy Lee Jones, le casting réuni sous la main d'Eastwood a effectivement de véritables allures de retrouvailles post-sixties. Entre un James Garner échappé de **La Grande Evasion** et un Donald Sutherland pas encore remis des **Douze Salopards**, le ton est très vite donné. Mais à côté de leur jeu outrancièrement référentiel, Eastwood est conscient des limites que lui impose l'étendue de sa propre image médiatique. Cela fait maintenant quelques années qu'il ne peut plus jouer quelqu'un d'autre que lui-même. Elle est loin l'époque où il pouvait endosser la dégaine grimaçante d'Harry dans **Magnum Force** et enchaîner dans la foulée avec la silhouette gracile et insaisissable du Canardeur sans dérouter son public. Aussi préfère-t-il s'en tenir à ce que l'on sait et perçoit de ce vieillard à la dégaine gauche et imposante, n'hésitant pas à se faire catapulter violemment au visage quelques vannes sur son physique qui ont, un jour ou l'autre, titillé l'esprit des spectateurs. Il traverse donc, quasi-monolithique, son propre film en offrant à ses collègues l'essentiel des cadeaux. Tommy Lee Jones retrouve le bad motherfucker qu'il fut un temps dans **Rolling Thunder** (déjà aux côtés de William Devane), Sutherland redevient le vivace Capitaine Benjamin Franklin de **MASH** (sauf qu'il y perd cette fois-ci son dentier) et c'est James Garner qui se retrouve en soutane, bafouillant un sermon incompréhensible dans une petite église campagnarde, reprenant presque à la lettre les mimiques d'Eastwood dans **Le Canardeur**. Dire de **Space Cowboys** qu'il est avant tout un film d'acteurs relève donc presque du pléonasme. La direction d'Eastwood, volontairement datée dans son classicisme (à l'exception d'un climax obligatoire, bourré d'ILMeries, et s'orientant curieusement vers le comic-book) laisse toute latitude au spectateur pour observer, détailler l'écran et y découvrir l'extraordinaire alchimie scénique entre ces quatre papys impénitents. Il se dégage une joie véritable joie à voir un réalisateur et son casting assumer à ce point ce que les années ont pu faire d'eux. Eastwood se sait dorénavant un patriarche et se refuse tout autant à donner des leçons qu'à tenter de coller à son époque. Ceci ne l'empêche pourtant pas de livrer un blockbuster qui ne démérite à aucun moment, tout en se permettant occasionnellement de faire la nique à ses concurrents directs, y compris les plus puceaux d'entre eux. Ça humble bien, c'est également le sujet de son film.

■ Rafik DJOUMI ■



■ *Les joyeux roller-coasters de la NASA. Ici un substitut de la navette Discovery* ■

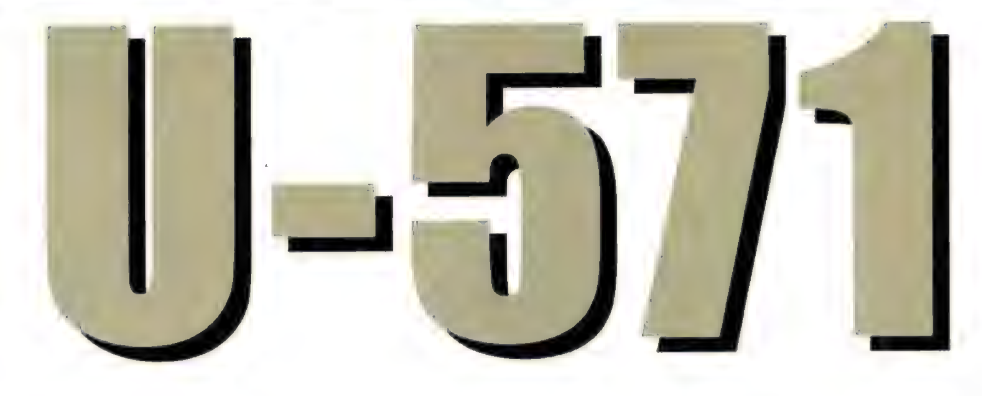


■ *Hawk (Tommy Lee Jones) l'ancienne tête brûlée dont les rêves stellaires ont gâché la vie* ■

Warner Bros. présente Clint Eastwood dans une production **Malpaso/Mad Chance/Village Roadshow Pictures/Clipsal Films** *SPACE COWBOYS* (USA - 2000) avec Tommy Lee Jones - Donald Sutherland - James Garner - James Cromwell - Marcia Gay Harden - William Devane - Loren Dean - Courtney B. Vance **photographie de** Jack N. Green **musique de** Lennie Niehaus **scénario de** Ken Kaufman & Howard Klausner **produit par** Andrew Lazar & Clint Eastwood **réalisé par** Clint Eastwood

6 septembre 2000 **2 h 08**

Mission sous-marine, espionnage, camouflage, avaries... Beaucoup de clichés pour autant de plaisirs...



U-571

En écrivant et en réalisant un film de «sous-marin» dont l'action se déroule durant la Seconde Guerre Mondiale, le talentueux Jonathan Mostow (BREAKDOWN) risquait d'être torpillé par une armada de longs métrages prestigieux, puis de voir sombrer son œuvre dans les abîmes de la réalité historique bafouée. Pourtant, bien que sévèrement touché, U-571 parvient miraculeusement à accomplir sa mission en transformant in extremis ses défauts en qualités.

Le USS-33, un vieux sous-marin de la Première Guerre Mondiale plus âgé que la plupart des membres composant son équipage, est envoyé sur le front Atlantique pour «récupérer» un U-Boat (sous-marin allemand). En fait, l'armée américaine souhaite percer les secrets du code Enigma en récupérant le transcripteur du U-571 qui, suite à un affrontement avec un destroyer anglais, est en perdition. Utilisant la tactique du cheval de Troie, l'US Navy espère infiltrer, puis détruire le bâtiment nazi avant qu'un signal de détresse ne soit émis. Dans ce dernier cas, le haut commandement de la Wehrmacht modifierait immédiatement le code Enigma, ce qui aurait comme conséquence de rendre obsolètes les efforts des marines de l'USS-33. Le sous-marin allié arbore donc le grand aigle et la croix gammée, neuf marins endossant des uniformes allemands pour aborder le navire ennemi... Après maintes péripéties, dont l'extermination de la quasi-totalité des nazis, quelques Américains sont coincés à l'intérieur du U-571. En fâcheuse posture, ils doivent cependant mener un dernier combat dont l'issue s'avérera déterminante pour la conquête de l'Atlantique Nord...

Tourné à Malte et en Italie, notamment dans les mythiques studios CineCitta, pour 55 millions de dollars (dont trois réservés à la construction de la réplique insubmersible de 600 tonnes du sous-marin titre), **U-571** renoue avec le genre «film de guerre aquatique et claustrophobe dopé au stress et à la testostérone». Doté d'un casting affichant fièrement sa mâle assurance, les producteurs ont misé sur l'éclectisme d'une bande d'acteurs composée du charismatique Harvey Keitel (le chef Klough), du blockbuster-addict Bill Paxton (Commandant Mike Dahlgren), du héros romantique Matthew McConaughey (Lieutenant Andrew Tyler) et du rocker musclé à la peau huilée Jon Bon Jovi (Lieutenant Peter Emmet) ; cette démarche ayant évidemment comme dessein de séduire à la fois les fans de petits soldats et les midinettes en quête d'uniformes. On s'étonnera néanmoins de voir surgir sur nos écrans ce monstre cinématographique d'un autre temps. Si l'on excepte **Le Bateau** (la série télévisée et le film référence de Wolfgang Petersen), le chef-d'œuvre de John McTiernan **A la poursuite d'Octobre Rouge** et le (trop) sévèrement burné **USS Alabama** (Tony Scott),



Le Lieutenant Tyler : cette mission en fera un héros de la Première Guerre Mondiale

L'équipage du USS-33 mandaté pour mettre la main sur le code Enigma

la plupart des métrages appartenant à ce genre spécifique furent filmés dans les années 50 et 60, en pleine guerre froide.

Hors de ce contexte favorable, il semblait improbable que Jonathan Mostow se fraye un chemin entre le mythique et utopique **20.000 Lieues sous les Mers** (Richard Fleischer), le ludique et psychédélique **Yellow Submarine** (Georges Dunnig/les Beatles), la dramatique **Odyssée du Sous-marin Nerka** (Robert Wise), l'hilarante **Opération Jupons** (Blake Edwards), l'haletant **Destination : Zebra Station Polaire** (John Sturges) et le kistchissime **Torpilles sous l'Atlantique** (Dick Powell). Pas facile donc, de mettre en scène un polar «sous-marin» original. D'autant plus qu'il faut respecter des règles précises : espace confiné, absence de personnages féminins, jargon technique et confusion sensorielle (comment filmer un sous-marin en panne, sombrant la nuit dans une mer d'encre ?). Pour se distinguer, Wolfgang Petersen avait opté pour un réalisme poignant et McTiernan pour une approche high-tech ultra stylisée. Jonathan Mostow, lui, shoote un vibrant hommage saluant l'héroïsme des sous-mariniers. Ce parti-pris est salvateur car il constitue la meilleure surprise du récit. Vaguement inspiré de faits réels (comme le précise le générique, c'est la marine britannique, et non américaine, qui récupéra l'Enigma), **U-571** verse lentement dans le suspense mollasson. Sans pasticher **Le Bateau, U-571** en constitue une pale réplique. Exit l'écrasant huis-clos qui ne ménageait aucune susceptibilité, car Mostow reste consensuel. Dans l'une des premières séquences, une bouteille marquée «Seagram's» est placée au premier plan dans le mess des officiers. Or, on sait que la famille Bronfman, propriétaire de *Seagram*, contrôle aussi *Universal*, producteur du film. Ce détail est révélateur d'un certain état d'esprit. Ici, l'enjeu n'est pas seulement de gagner la guerre, mais aussi d'imposer, littéralement, sa marque !

Pour faire progresser le scénario, Mostow se contente d'écumer une aire de clichés déjà bien balisée. Rien ne manque. L'incontournable scène de plongée en dessous de la limite autorisée est bien présente. L'inévitable sacrifice de la jeune recrue également («Il a donné sa vie pour sauver la nôtre»). Sans parler du décès du jeune marié et du vieux capitaine. En somme, **U-571** est un film de guerre classique où les Allemands tirent beaucoup, mais ratent leurs cibles, tandis que les Américains ouvrent rarement le feu, mais atteignent toujours leurs objectifs. Ajoutons à cela une photo typée publicité (pour boîte de sardines ?), des acteurs choisis en fonction de leur carrure et de la taille de leurs mâchoires, un Harvey Keitel complètement gaspillé dans un rôle sans relief, et on obtient un produit se distinguant principalement par une bande son tonitruante (THX pour les sourds),

■ *Le Chef Klough (Harvey Keitel) et le Lieutenant Andrew Tyler (Matthew McConaughey) : des marines portant l'uniforme allemand le temps d'une mission* ■

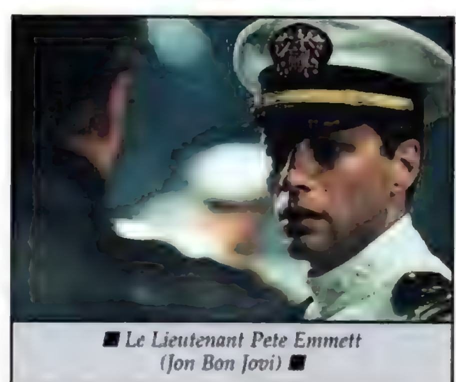
capable d'assommer une armée de panzers. Les esprits cyniques familiers des ZAZ ressortiront donc de la projection de **U-571** les tympans crevés, le cerveau lessivé, voire la rate dilatée, car le film frôle dangereusement la parodie ou l'exercice de style, façon remake à peine plus sérieux de **Rock** ou de **Top Secret**.

Heureusement, le métrage est sauvé du naufrage grâce à un peu de chance *(1)* et à l'abnégation de son auteur, dont la sincérité apparaît en filigrane dans la mise en scène. «*Certes, mon film n'est pas historiquement correct*», confesse Mostow. «*Ce n'est pas non plus un thriller classique, mais une fiction inspirée de faits réels qui témoigne du courage de tous les équipages de sous-marin, pas seulement des Américains. J'ai simplement essayé de décrire la terrible pression s'exerçant sur de minces parois d'acier aussi bien que sur les épaules des sous-mariniers. Je désirais montrer la terreur d'hommes d'honneur souvent mal entraînés qui, embarqués à bord de coquilles de noix, devaient gagner la guerre. J'avais envie de révéler le désarroi de capitaines de trente ans à peine, contraints de prendre des décisions capitales en attendant qu'une torpille vienne exploser leurs rêves de gloire. A l'époque où je rédigeais le script, j'ai fait appel à David Kahn* (un spécialiste ayant écrit un livre au sujet de la saisie des codes Enigma, NDR) *pour me corriger. J'ai intégré à la version finale toutes ses modifications. De plus, je me suis entouré de sous-mariniers américains et allemands pendant l'intégralité du tournage pour m'assurer de la vraisemblance des moindres détails. Pour ne trahir ni l'histoire, ni la mémoire des hommes dont je fais l'apologie, j'ai aussi demandé au Commandant David Balme, qui a participé à l'expédition ayant ramené le premier encodeur Enigma en 1941, de me donner son opinion sur le film au moment du montage. Il a exprimé son entière satisfaction quant à la description de l'atmosphère équivoque, tantôt glacée tantôt frénétique, qui régnait pendant les opérations. Pour la sortie du DVD, nous intégrerons une très longue interview où il raconte cette phase décisive de la guerre. Rien que pour cette raison, je suis fier d'avoir pu réaliser* ***U-571***».

En évitant les élans patriotiques déplacés et l'exaltation cocardière (même si deux scènes ne sont pas exemptes de reproches), Mostow a conféré à son film la rigueur et le dépouillement des documentaires. Vu dans cette optique, **U-571** est une réussite, les maladresses du film devenant l'illustration des errements d'une époque chaotique où certains soldats pouvaient être des héros, mais en aucun cas des surhommes. D'autre part, ayant la bonne idée de ne pas afficher d'ambitions didactiques, l'intrigue, même si elle semble déjà périmée, reste captivante, habilement conduite malgré quelques invraisemblances. Comme par magie, au fil de la bande, les erreurs ponctuelles s'effacent au profit d'un spectacle finalement satisfaisant dans son ensemble. En affichant une apparente économie de moyens et une sobriété savamment calculée, Mostow n'a pas cherché à surpasser ses glorieux aînés. Après **Breakdown**, il a prouvé qu'il pouvait maîtriser, mais pas dompter, un gros budget. En attendant qu'il nous livre un blockbuster, on pourra donc embarquer sereinement à bord de son **U-571**.



■ *Le Commandant Mike Dahlgren (Bill Paxton)* ■



■ *Le Lieutenant Pete Emmett (Jon Bon Jovi)* ■

■ **Bertrand ROUGIER** ■

1/ Michael Douglas quitta le plateau à la dernière minute, les projets similaires de Darren Aronofski (**Proteus**) et Michael Apted (**Enigma**) furent repoussés...

Bac Films présente Matthew McConaughey - Bill Paxton - Harvey Keitel dans une production **Universal Pictures / Canal Plus Image International** ***U-571*** (USA/France - 2000) avec Jon Bon Jovi - Jake Weber - Dave Power - Derk Cheetwood - Matthew Settle **photographie de** Oliver Wood **musique de** Richard Marvin **scénario de** Jonathan Mostow - Sam Montgomery - David Ayer **produit par** Dino De Laurentiis **réalisé par** Jonathan Mostow

6 septembre 2000 **1 h 56**

CECIL B. DEMENTED

Depuis **Hairspray**, beaucoup pensent que John Waters s'est assagi, qu'il ne mérite plus tant le surnom de «pape du trash», ni même celui de Cecil B. Demented (en référence au Cecil B. DeMille des **Dix Commandements**) que la presse US lui a attribué. Paradoxalement, c'est bien avec ce film que la presse a commencé à l'encenser et à le considérer comme un véritable cinéaste et non un rigolo obsédé par le cul, les crottes de caniche et les odeurs suspectes de pieds. Son nouvel opus prend vite forme de manifeste et prouve aux retors que Papy Waters n'a rien perdu de sa verve légendaire...
Lors de l'avant-première de son nouveau film à Baltimore, la star hollywoodienne Honey Whitlock (Mélanie Griffith) est prise en otage par un groupe déjanté de néo-terroristes mené par Sinclair Stevens (Stephen Dorff), un cinéaste underground qui se surnomme Cecil B. Demented. Le but de ce dernier : la faire jouer de force dans sa nouvelle réalisation qui relate l'aventure d'une mère de Baltimore excédée par le trop plein de films familiaux et qui se lance dans une véritable guérilla contre le bon goût cinématographique. Petit à petit, la star pomponnée commence à adhérer aux partis-pris radicaux de son cinéaste...
Malgré son titre référentiel, **Cecil B. Demented** n'est pas un film autobiographique. Tout au plus le cinéaste glisse-t-il quelques anecdotes de son expérience dans le cinéma underground. Le propos est ailleurs, comme si la scène de **Serial Mother** où Kathleen Turner punit une rombière fan de comédies musicales à coups de gigot prenait la forme d'une bobine d'1h28 ultra-jouissive, résolument radicale mais aussi empreinte de naïveté. Si Waters s'attaque aux films familiaux, c'est bien parce qu'il se targue de pouvoir donner une opinion que la majorité des films, à force de vouloir plaire au plus grand nombre, ne peuvent même pas concevoir. Pourtant, même si on adhère au combat de Waters, inutile de se leurrer, il est perdu d'avance. Dans une scène-clé de **Cecil B. Demented**, Waters oppose des mères hystériques de la ligue parentale à des fans de karaté dans un combat titanesque et hilarant, en se gardant bien toutefois d'en montrer l'issue. Mais nous, on la connaît : en termes commerciaux, la ménagère de moins de cinquante ans est imprenable, même par une ceinture noire !

■ **Stephen M. SAKEES** ■

Bac Films présente Mélanie Griffith & Stephen Dorff dans une production **Polar Entertainment / Artisan Entertainment / Le Studio Canal +** *CECIL B. DEMENTED* (USA - 2000) avec Alicia Witt - Larry Gilliard Jr - Patricia Hearst - Ricki Lake - Mike Shannon - Jack Noseworthy **photographie de** Robert Stevens **musique de** Basil et Zoe Poledouris **produit par** John Fiedler - Joe Caracciolo Jr et Mark Tarlov **écrit et réalisé par** John Waters
2 août 2000 **1 h 28**


■ *Mélanie Griffith* ■


■ *Stephen Dorff (à droite) et ses techniciens-terroristes* ■

interview : JOHN WATERS

John Waters ou le doux-dingue du cinéma US. Adulé par tous ceux qui en ont ras-le-bol du cinéma prémâché fourni par les gros studios, le cinéaste a récemment reçu un prix honorifique pour toute sa carrière à l'occasion de la cérémonie des oscars des films indépendants. «Comme ce ne sont pas les vrais Oscars, je vais prendre mon temps» a-t-il expliqué, avant de se lancer dans un discours aussi drôle que long (25 minutes !) sur l'état du cinéma américain, reprenant les idées développées dans son dernier film, CECIL B. DEMENTED. Qui aurait parié, il y a bientôt trente ans, que le réalisateur des trashissimes PINK FLAMINGOS, FEMALE TROUBLE et POLYESTER, deviendrait une icône intouchable, mieux, une institution ?

Cecil B. Demented est un surnom que vous a donné un critique américain. Ce film est-il donc autobiographique ?

On me demande ça tout le temps : pour **Pink Flamingos**, pour **Pecker**... La presse est convaincue que mes films sont autobiographiques. Bon, c'est vrai, ils le sont tous un peu. Sauf que Cecil B. Demented, par exemple, est bien plus malade que moi ! Mes parents m'adorent, et je n'ai pas eu besoin de me montrer méchant pour combler un quelconque vide affectif. Quant au surnom qui sert de titre au film, c'est effectivement un journaliste américain qui m'a baptisé «Cecil B. Demented» dans un de ses articles. J'ai toujours pensé que c'était ce qu'on avait écrit de plus gentil sur moi, et l'idée de faire un film sur un personnage portant ce nom me trottait dans la tête. **Cecil B. Demented** raconte donc l'histoire d'un réalisateur en guerre contre Hollywood. Il décide de punir les producteurs dans leur propre maison. Leur crime : avoir produit de trop mauvais films. C'est un acte terroriste contre les gros navets commerciaux qu'Hollywood produit à la chaîne.

Vu ce que vous racontez sur Hollywood dans *Cecil B. Demented*, on comprend que vous ayez dû trouver le financement du film en Europe ! (Canal + *a co-produit le film, NDR*)

Quand j'allais vendre le film à des producteurs hollywoodiens, ils se demandaient si je n'allais pas venir les torturer chez eux après ! Je me suis donc dit que ce serait plus facile de venir chercher de l'argent en Europe. Et particulièrement en France, où on déteste les films américains !

Vous avez quand même traîné du côté des studios américains : on se souvient de *Cry Baby*, produit par Universal **notamment.**

Ce qui est vraiment ironique avec **Cecil B. Demented**, c'est que ce film raconte l'histoire d'un terroriste en guerre contre l'industrie du cinéma, et qu'il est financé par l'industrie du cinéma, même si c'est à l'étranger. Vous savez, je vais aussi à Hollywood chercher de l'argent. J'imagine que je me moque dans le film de tout ce dont je suis coupable.

Comment gérez-vous cet aspect de votre métier ?

Je fais ça depuis trente ans, et je crois que j'ai de la chance. Il y a suffisamment de spectateurs en colère et qui ont le sens de l'humour pour aller voir mes films. Aucun ne rapporte des millions de dollars, mais c'est suffisant pour que je continue à tourner.

Vous avez embauché Melanie Griffith, une vraie vedette, pour jouer la star kidnappée. Savait-elle vraiment dans quoi elle s'engageait ?

Bien sûr, elle avait lu le scénario et elle connaissait mes films. La seule chose que j'ai eu à lui dire, c'est que si elle voulait faire un film de John Waters, il fallait qu'elle le veuille à 100 %. Je lui ai dit de refuser si elle avait la moindre hésitation. Elle n'a pas hésité. J'ai trouvé ça assez fort de sa part. Elle manie très bien l'auto-dérision, c'est pour cette raison qu'elle est aussi bonne dans le film.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

O'BROTHER

O'Brother, le nouveau film des frères Coen, se situe dans le Mississippi profond des années 30. Ulysses McGill (George Clooney), Delmar (Tim Blake Nelson) et Pete (John Turturro) sont trois forçats enchaînés qui parviennent à se faire la malle afin de retrouver un trésor que leur promet Ulysses. Le voyage est long et périlleux puisque le mystérieux shérif Cooley (Daniel Von Bargen) est lancé à leur poursuite, bien décidé à les ramener derrière les barreaux...
En ce qui concerne leurs comédies, les frères Coen se basent toujours sur l'esprit du personnage principal pour trouver le ton de leur film. Si **Le Grand Saut** apparaissait alors comme une œuvre gentiment naïve et délicate, c'était dû à la personnalité de Norville Barnes (Tim Robbins), un joli bêta incurable. De la même manière, la déception relative engendrée par **The Big Lebowski** était également due à un décalque de la personnalité du Dude (Jeff Bridges), énorme glandu devant l'éternel, le film apparaissant alors comme une récréation paresseuse dans la filmo des deux frangins. Avec **O'Brother**, les Coen rectifient heureusement le tir et retrouvent l'exigence qui caractérise leur travail : un script au cordon (où un élément A renvoie à un élément B qui renvoie...) s'inspirant vaguement de «L'Odyssée» de Homère (avec un John Goodman en cyclope !), une mise en espace défiant, une fois encore, la narration préétablie et un rythme affolant qui rappelle l'impeccable timing des maîtres comiques des années 40. Rien que pour ça, on pourrait déjà hurler au chef-d'œuvre mais le duo ne s'arrête pas là et révèle, si besoin était, l'incroyable charisme de leur vedette. Un George Clooney gouailleur et séducteur qui se fond dans la poésie de l'ensemble (ah... la scène des sirènes) et offre au film son irrésistible personnalité. Il prouve du coup qu'il est bien l'acteur le plus complet à être sorti du star-system ces dix dernières années. Oh Bonheur, où est-tu ?

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Bac Films présente George Clooney & John Turturro dans une production **Working Title/Le Studio Canal +** ***O'BROTHER*** (***O'BROTHER, WHERE ART THOU ?*** - USA - 2000) avec Tim Blake Nelson - Charles Durning - John Goodman - Michael Badalucco - Holly Hunter **photographie de** Roger Deakins **musique de** T Bone Burnett **scénario de** Joel et Ethan Coen d'après «L'Odyssée» de Homère **produit par** Ethan Coen **réalisé par** Joel Coen

30 août 2000 **1 h 45**





■ *John Turturro, Tim Blake Nelson & George Clooney* ■





■ *Angelina Jolie & Nicolas Cage* ■

60 SECONDES CHRONO

De plus en plus, le cinéma de Jerry Bruckheimer s'éloigne de l'idée que vous, moi et le reste de la planète avons du cinéma. Vingt-quatre images par seconde, une histoire à raconter, des personnages allant d'un point A à un point B : on n'invente rien, c'est ainsi depuis la nuit des temps, c'est même pour ça qu'on en raffole et qu'il existe des magazines pour en parler. Seul un irréductible producteur à barbichette résiste encore à la pensée commune. Méga-patron d'une des plus rentables compagnies de production à Hollywood (*Simpson-Bruckheimer Inc.*, le premier n'est plus mais son nom reste), il fait dans le divertissement qui transpire à grosses gouttes. Le summer-movie comme on dit, dont il serait à la fois l'inventeur et l'ultime garant (oublié Joel Silver !). Son créneau : on n'est pas là pour se prendre la tête, seulement pour passer deux sympathiques heures ensemble. Très bien, ça fait même longtemps à *Impact* qu'on a donné notre accord de principe. Mais sommes-nous de tels gogos pour que Jerry nous foute dans les pattes ce **60 Secondes Chrono** de sinistre cuvée ? Au moins, et c'est pas rien de le reconnaître, quand Tony Scott ou Michael Bay sont de la partie, la formule Bruckheimer (cool attitude, image léchée, montage épileptique, gros son) s'accompagne d'une inspiration visuelle démesurée qui fait écho à l'envergure «poids lourd» du projet (l'incroyable représentation «satellisée» des systèmes de surveillance dans **Ennemi d'Etat** par exemple). Ici, le projet tient en six mots — quelque chose comme «voler 50 voitures en une nuit» — et sa fastueuse inconséquence n'autorise pas Dominic Sena (**Kalifornia**) à faire des miracles. Dans le schéma du film sans neurones dont la légèreté est synonyme de fanfaronnade (deux génériques hyper-stylisés pour le prix d'un), l'intrigue qui envoie Nicolas Cage sauver la mise à son petit frère en replongeant dans la fauche de bagnoles n'a déjà plus le droit de citer. Ce sont les «sub-plots» (longue et inutile enquête de police, le chien a avalé les clés : il faut qu'il fasse caca !) qui prévalent sur toute considération dramatique. Quant à l'impressionnant casting rassemblé sous nos yeux, il subit au-delà de tout entendement (Angelina Jolie a deux scènes, Robert Duvall une seule et Frances Fisher pas la moindre ligne de dialogue) la politique de l'acteur selon Bruckheimer : «Tu es là mais pas vraiment». Cette fois, pour ce qui est de nous faire oublier aussitôt le film que l'on vient de voir, il semblerait que Jerry ait été un peu trop zélé.

■ **Benjamin ROZOVAS** ■

Gaumont Buena Vista International présente Nicolas Cage dans une production **Touchstone Pictures/ Jerry Bruckheimer Films** ***60 SECONDES CHRONO*** (***GONE IN 60 SECONDS*** - USA - 2000) avec Angelina Jolie - Giovanni Ribisi - Robert Duvall - Delroy Lindo - Will Patton - Christopher Eccleston - Chi McBride **photographie de** Paul Cameron **musique de** Trevor Rabin **scénario de** Scott Rosenberg **produit par** Jerry Bruckheimer & Mike Stenson **réalisé par** Dominic Sena

23 août 2000 **1 h 58**

L'ENFER DU DEVOIR

Le cas William Friedkin. Cinéaste génial vénéré à la fois par ses pairs, la critique et le public dans les seventies (**French Connection**, **L'Exorciste**), troublant poète de l'extrême et kamikaze du box-office dans les années 80 (**Cruising**, **Police Fédérale Los Angeles** mais surtout **Le Sang du Châtiment**), ombre de lui-même dans les nineties (**La Nurse**, **Blue Chips**, **Jade**), le grand Bill se sera composé une étonnante carrière en forme de girouette. Une carrière complexe que le principal intéressé ne reniera jamais, à une exception près : **Le Sang du Châtiment**, qu'il remontera deux ans après sa sortie afin d'en altérer le point de vue, l'œuvre pleine de doute devenant un plaidoyer ouvertement pro-peine de mort. Au rythme de cette carrière, la grande question se pose : William Friedkin survivra-t-il au bug de l'an 2000 ? Se retrouvera-t-il dans une industrie du cinéma qui a, depuis longtemps déjà, appris à se passer de ses services. L'assistance respiratoire sera-t-elle nécessaire à celui qui fut, il y a peu encore, l'assurance rare de se payer une «putain de toile» restant dans les mémoires. La réponse nous arrive aujourd'hui de manière cinglante et elle se nomme **L'Enfer du Devoir**. Construit comme un film de procès banal, son dernier né se perd dans les méandres d'une mise en forme manipulatrice et ne parvient qu'à une chose : enterrer son artisan. Exposé des faits...

Le colonel Terry Childers (Samuel L. Jackson) est un marine depuis son adolescence, une machine de guerre parfaite, sans famille ni attaches, un patriote prêt à servir son pays jusqu'à la mort. Lors d'une mission périlleuse au Yemen, il est chargé d'évacuer l'ambassadeur américain et sa famille, menacés par une émeute prenant une tournure catastrophique. Une fois la mission accomplie, Childers, pris de panique sous le feu de snipers ennemis, ordonne à ses hommes de tirer dans la foule, persuadé qu'elle est armée. Résultat : 83 morts et des centaines de blessés. Un fiasco total qui pousse le gouvernement américain à montrer le coupable du doigt, au nom de la diplomatie. Childers doit être jugé et puni pour ses actes. Perdu face à cette situation qui le dépasse, il se tourne vers son meilleur ami, le colonel Hays Hodges (Tommy Lee Jones), un avocat militaire lui devant une faveur depuis la Guerre du Vietnam. Hodges mène l'enquête, se rend sur les lieux du crime afin d'innocenter celui à qui il doit d'être encore vivant. Mais l'affaire se devant d'être étouffée au plus vite, Hodges se heurte à certaines impasses qui risquent de compliquer sa tâche. En effet, qu'est devenue la bande vidéo des caméras de surveillance de l'ambassade, bande prouvant la bonne foi de l'accusé ?

A ceux qui se demandent comment les classiques de William Friedkin peuvent laisser une marque aussi profonde dans l'esprit du spectateur, la réponse est toute simple : sur le plateau, le réalisateur se comportait comme le pire des tyrans afin d'obtenir l'effet désiré. Sur **L'Exorciste**, il envoya violemment bouler Ellen Burstyn dans le décor afin de simuler l'intervention du démon. La pauvre actrice s'en souvient encore. Sur **Police Fédérale Los Angeles**, il gifla sans retenue John Pankow afin que ce dernier extériorise les sentiments de son personnage. Des méthodes d'empaffé certes, mais qui portaient leurs fruits. Ces méthodes-là, Friedkin ne les utilise plus aujourd'hui pour manipuler les comédiens mais pour tromper son public. Dans **L'Enfer du Devoir**, le réalisateur n'hésite ainsi pas à falsifier des images dont il est lui-même l'auteur. Lors de la scène du massacre, il multiplie les plans larges sur la foule, NON ARMÉE. Une heure trente plus tard, après cinquante mille tergiversations d'un Childers qui clame son innocence, il fait mater la fameuse K7 à un haut placé du gouvernement : surprise, les manifestants ont les armes à la main ! Ces images ne fonctionnent évidemment pas sur une idée de mise en scène. Elles sont là pour appuyer le propos de l'auteur, faire part de sa croyance profonde et indiscutable, imposer sa vérité. En agissant de la sorte, Friedkin se fout ouvertement du public, incapable selon lui de se faire sa propre opinion. En utilisant des procédés de propagande, en manipulant la vérité filmée comme n'importe quel dictateur, il se prend pour le dispensateur de bonne parole, celui qu'il faut écouter et croire. **L'Enfer du Devoir**, à la base un film-poubelle, aurait pu se passer de ce prêchi-prêcha réac'. Alors voilà, le bug de l'an 2000 a bien eu lieu. Il s'est déroulé dans la tête d'un des réalisateurs les plus doués qui fut. Paix à son âme, si toutefois il lui en reste une.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■



■ *Samuel L. Jackson* ■



■ *Anne Archer & Tommy Lee Jones* ■



UIP présente Tommy Lee Jones & Samuel L. Jackson dans une production **Paramount Pictures/Seven Arts Pictures** ***L'ENFER DU DEVOIR*** (***RULES OF ENGAGEMENT*** - USA - 2000) avec Guy Pearce - Bruce Greenwood - Blair Underwood - Philip Baker Hall - Anne Archer - Ben Kingsley **photographie de** William Fraker et Nicola Pecorini **musique de** Mark Isham **scénario de** Stephen Gaghan **produit par** Richard D. Zanuck & Scott Rudin **réalisé par** William Friedkin

20 septembre 2000 **2 h 07**



■ *Samuel Le Bihan* ■

TOTAL WESTERN

L'ex-grand espoir du cinéma français (**Un Monde sans Pitié**, mais surtout le formidable **Les Patriotes**) se cherche un public qu'il n'a pas retrouvé avec ses deux derniers films indignes de son talent (**Anna Oz** et Vive la **République**). Dans un réflexe de haine pure, une atmosphère d'aigreur palpable, il débauche le romancier Laurent Chalumeau, et à deux ils vomissent sur le papier un film d'action pour les djeunes, putain.

Bédécarrax (Samuel Le Bihan, mix parfait entre Bébel et Bronson), en possession d'une grosse somme d'argent suite à un deal qui a vu tous les protagonistes s'entre-tuer, désire se planquer un moment. Un ami des services sociaux l'envoie dans une ferme montagnarde accueillant des ados en difficulté et où il se fait passer pour un éducateur. Mais la bande à Ludo (Jean-Pierre Kalfon, «al pacinien») est sur ses traces, déterminée à récupérer leur dû.

Pour racoleuse qu'elle soit, l'histoire propose un parallèle intéressant entre violence réelle (les jeunes) et violence fictive (les adultes), souligné par l'irruption d'une armée de paint-ballers : ces maîtres de la guerre pour de faux seront un à un facilement éliminés par Ludo et ses hommes, pour de vrai. Mais là où il y avait matière à s'évader du contexte social dominant la production hexagonale pour rentrer de plain-pied dans le film de genre promis par le titre, les auteurs préfèrent enfiler les scènes d'ultra-violence, assorties de répliques trop fun, putain. En mode auto-destruction au bout d'une demi-heure, **Total Western** grignote rapidement son capital sympathie, même si, effet pervers des films nuls venus d'ailleurs, on se marre à force de ne pas croire à ce qu'on voit sur l'écran. Entre la série Z hardcore de vidéoclub et les «Catégorie 3» hongkongais, **Total Western** devrait donc ravir les amateurs de déviances en tous genres : viol, cervelle cramée, dialogues orduriers, pseudo-crucifixion, nudité frontale... Un film de genre, putain, quoi.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

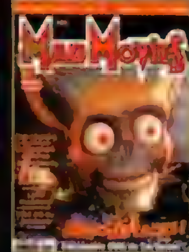
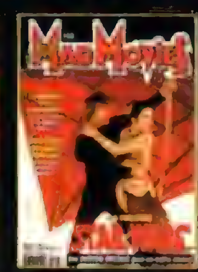
UFD présente Samuel Le Bihan dans une production **Lazennec/UGC Images** ***TOTAL WESTERN*** (France - 2000) avec Jean-Pierre Kalfon - Jean-François Stévenin - Kahena Saighi - Alexia Stresi - Youssef Diawara **photographie de** Vincenzo Marano **musique de** Marco Prince **scénario de** Eric Rochant & Laurent Chalumeau **produit par** Alain Rocca **réalisé par** Eric Rochant

5 juillet 2000 **1 h 24**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

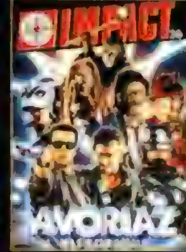
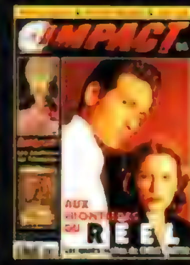
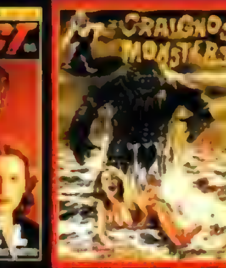
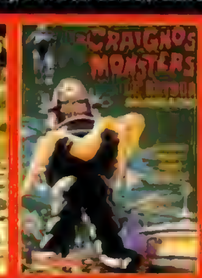
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante


103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ PRÉNOM ________________

ADRESSE ________________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79
80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92
93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105
106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

vidéo

RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE, Stéphane MOÏSSAKIS & Erich VOGEL

Des acteurs ? John Lithgow - Dolph Lundgren - Peter Weller - Daryl Hannah - Ice T - Tom Berenger

Des réalisateurs ? Peter Yates - Russell Mulcahy - Kirk Wong - Tobe Hooper

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand.



▲ *Bob Hoskins & John Lithgow dans **Don Quichotte*** ▲

don quichotte

En attendant la version de Terry Gilliam avec Jean Rochefort et Johnny Depp, voici une nouvelle adaptation du classique de Cervantès, réalisée sous la bannière *Hallmark* (**Merlin, L'Odyssée**...), ce qui d'emblée est le gage d'une certaine qualité. Rappelons le sujet pour ceux qui n'ont pas suivi à l'école parce qu'ils lorgnaient les formes naissantes de leur voisine : un vieux gentilhomme espagnol, quelque peu excentrique, se réfugie dans les récits de chevalerie qui composent sa bibliothèque. A tel point qu'il finit par se prendre pour l'un de ses héros sans peur et sans reproche. Décidant qu'il a désormais pour nom Don Quichotte de la Mancha, le vieil homme selle son cheval et part à l'aventure, accompagné d'un paysan placide, Sancho Pança, qu'il prend comme écuyer. Il se met alors à sillonner la campagne environnante pour y défendre l'honneur de sa bien aimée Dulcinée, une paysanne aperçue en train d'étendre son linge. Chemin faisant, notre vaillant bretteur prend les moulins à vent pour des géants et les troupeaux de moutons pour des armées d'envahisseurs aux rutilantes cotes de maille. Sa famille et le curé du village vont tenter de le faire revenir à la raison, mais les rêves seront plus forts que la terne réalité...
Don Quichotte s'adresse avant tout à un public familial, et surtout aux plus jeunes. Mais le film possède deux niveaux de lecture : celui d'une comédie plutôt drôle et celui, plus grave et assuré avec une grande délicatesse, d'un hymne aux rêves de l'enfance et à un passé romanesque. Le tout est soutenu par des décors et une photo très soignés, avec un John Lithgow touchant en doux-dingue héroïque. Un joli film donc, dont le message de tolérance reste étonnamment subtil et poétique.

Free Dolphin présente *DON QUICHOTTE* (*DON QUIXOTE* - USA - 2000) avec John Lithgow - Bob Hoskins - Isabella Rossellini - Lambert Wilson **réalisé par** Peter Yates

assassin warrior

Assassin Warrior narre l'histoire, vraiment très originale, d'un tireur d'élite devenu machine à tuer. Quelques années après une mission qui a mal tourné, il doit refaire équipe avec son ancienne partenaire pour un contrat ultime.
Après cette exposition des faits, le film vire progressivement à l'abstraction scénaristique et seul Dolph Lundgren tente de rester concerné par ce qui se passe, en l'occurrence rien. Dommage, d'autant que Russell Mulcahy fait preuve par moments d'un peu d'adresse dans sa mise en scène. Mais **Assassin Warrior** date de 1996 et depuis, ce réalisateur autrefois inspiré (**Razorback, Highlander**) est tombé encore plus bas. Il n'y a qu'à voir son récent **Résurrection** avec Christophe Lambert pour s'en convaincre.

PFC Vidéo et **Le Studio Canal +** présentent *ASSASSIN WARRIOR* (*SILENT TRIGGER* - USA - 1996) avec Dolph Lundgren - Gina Bellman - George Jenesky - Christopher Heyerdahl **réalisé par** Russell Mulcahy



▲ *Gina Bellman & Dolph Lundgren dans **Assassin Warrior*** ▲

ultimate fighting

Le pentagone s'inquiète : un groupe d'extrémistes nommé l'Alliance, qui «rassemble toutes les idéologies» (c'est vaste !), veut s'emparer des composants d'une bombe à neutrons stockés dans un labo pour faire chanter le Président. Le gouvernement charge donc John Drake, un vieux briscard de l'opération commando, de les devancer. Il part en mission, à la tête d'une section de militaires baptisée la Total Force (waoh !). Mais Drake est trahi par un de ses hommes, qui fait littéralement exploser ses camarades avant de se faire la malle avec les composants. Seul survivant, Drake recrute une nouvelle équipe (un boxeur et une strip-teaseuse), et traque l'enflé qui l'a doublé, lequel a bien entendu rejoint l'Alliance. Mais Drake est accusé du meurtre de son contact à Washington et se retrouve donc pris entre deux feux...
Encore un de ces sous-produits co-financés par un acteur de seconde zone qui s'y octroie un rôle secondaire mais vaguement gratifiant (en l'occurrence celui du traître). Vulgaire, mal joué, à peu près aussi bien réalisé qu'un porno californien, **Ultimate Fighting** offre son lot de gunfights tuberculeux et d'érotisme à deux balles (quelques poitrines). Ils sont somme toute assez rares, mais certains films n'ont qu'une seule destination : la poubelle. Mais attention de ne pas rater la corbeille !

Gaumont Columbia Tristar Home Vidéo et **M6 Vidéo** présentent *ULTIMATE FIGHTING* (*ABSOLUTE FORCE* - USA - 1997) avec Timothy Bottoms - Oleg Taktarov - Sal Landi - Calista Carradine **réalisé par** Steve W. Kaman

les disciples

Fidel Castro n'est pas content ! Un des meilleurs joueurs de base-ball de son pays, Ivan Martinez, vient de signer un contrat faramineux avec les Dodgers de Miami et va donc devoir s'expatrier. Pour punir ce manque de patriotisme, le gros Cubain barbu a décidé d'offrir une récompense à celui qui ramènera le bras du lanceur. Heureusement pour Martinez, les Dodgers ont décidé de lui coller quatre anges gardiens dans les pattes. Des artistes martiaux accomplis puisqu'ils ont reçu des cours de la part du Senseï (Ice T). Alors que la moitié de la racaille de Miami court après le joueur de base-ball, chacun tente comme il peut de gérer sa vie sentimentale.
Pas étonnant que le réalisateur Kirk Wong (**Crime Story, Big Hit**) ait décidé de virer son nom du générique des **Disciples** pour le remplacer par le passe-partout Alan Smithee (il a fait combien de films ce mec, déjà ?). Il n'y a pas grand-chose à sauver dans ce pilote de série télé, entre les zooms affolés (qui feraient vomir le cadreur des Bioman), l'interprétation hésitante (restons poli !) d'un groupe de bellâtres mal rasés, l'humour bien consensuel cher aux scéna-

ristes télé syndiqués et les scènes d'action pourraves (ben alors, Mr Wong...) dont le découpage ferait passer le moindre Michael Bay pour du Orson Welles grand crû. Restent les splendides formes d'Eva Mendez et d'Erin Daniels et la présence du grand Ice T, qui passe quasiment tout le métrage à draguer comme une bête. Que ses fans se rassurent, il finit bien par mettre une beigne à sa dulcinée !

Paramount Vidéo présente *LES DISCIPLES* (*THE DISCIPLES* - USA - 1999) avec Ice T - Erin Daniels - Eva Mendez - Greg Lauren - Orlando Palaco **réalisé par** Alan Smithee (Kirk Wong)



▲ *Haute Pression : Titanic, mais sans les passagers...* ▲

turbulences 2

Le vol Seattle/Los Angeles transporte un groupe de passagers bien déterminés à vaincre ensemble leur phobie des voyages aériens. Manque de bol, l'avion est détourné par de méchants terroristes. Durant l'heure qui suit, les choses deviennent assez surréalistes. Pour lutter contre les terroristes, les passagers oublient en effet soudainement leur peur de l'avion, à moins que, plus probable, ce ne soit les scénaristes qui improvisent. On découvre ainsi, mince alors, que l'appareil transporte en plus illicitement une grande quantité de liquide explosif et risque de faire des milliers de morts à terre s'il atterrit. Seul Skies (Tom Berenger), contrôleur aérien au sol, semble pouvoir sauver les passagers, à défaut du film...



▲ *Tom Berenger dans* ***Turbulences 2*** ▲

Si **Turbulences à 30.000 Pieds**, l'original avec Ray Liotta ne vous avait pas suffi, le deuxième épisode devrait définitivement vous achever. Les envolées wagnériennes du compositeur et l'incapacité du décorateur à nous faire croire qu'on est à l'intérieur d'un avion rendent la vision de ce **Turbulences 2** pénible. Dans le rayon du vidéo-club, mieux vaut donc choisir la cassette d'à côté, et ce quel que soit le titre !

TF1 Vidéo présente **TURBULENCES 2** (USA - 1999) avec Jennifer Beals - Craig Sheffer - Tom Berenger **réalisé par** David Mackay

haute pression

Haute Pression est un film produit par *UFO*, une société qui, à grand coup d'effets digitaux, tente de donner au spectateur le maximum de spectacle. Mais malheureusement, dans le cas de **Haute Pression**, le scénario ne suit pas vraiment, hésitant entre le film d'aventure, le film catastrophe et le film d'action basique. L'histoire se déroulant en Grèce, le réalisateur se sent donc obligé de nous la jouer sirtaki à toutes les sauces pendant la première moitié du film. Une statuette d'une valeur inestimable est acheminée en direction de l'île de Lesbos par un ferry. Soudain, l'appareil est violemment pris d'assaut par les hommes d'un riche collectionneur qui ferait n'importe quoi pour s'approprier l'objet d'art. Heureusement, John Spencer, secondé par sa femme Chloé, va se charger de contrer les terroristes. Mais le navire se met lentement à sombrer. Suspense...
Haute Pression se fixe des objectifs démesurés par rapport à la minceur de son budget. Le réalisateur, qui a manifestement beaucoup aimé **Titanic**, pique des plans à James Cameron, ce qui souligne encore plus la nullité de ses effets spéciaux. Si les Oscars du Z existaient, on lui en filerait un illico !

TF1 Vidéo présente *HAUTE PRESSION* (*ESCAPE UNDER PRESSURE* - USA - 2000) avec Rob Lowe - Craig Wasson - Lorissa Miller - Harry Van Gorkum **réalisé par** Jean Pellerin

appartement 17

Stan (Chad Lowe) est un jeune étudiant en psychologie qui, pour payer ses études, accepte un job de gardien dans une résidence, avec appartement de fonction à l'appui. Très vite, il se rend compte que les locataires sont tous complètement siphonnés. Lorsqu'il entreprend de nettoyer la piscine, qui en a bien besoin, il retrouve le cadavre de son prédécesseur porté disparu depuis deux semaines. Les deux policiers chargés d'enquêter sur l'assassinat le placent en suspect numéro un. Et les choses ne vont pas en s'arrangeant lorsqu'une des locataires, la jolie Alice (Fay Masterson), lui fait de l'œil. Surtout qu'elle possède un petit ami très jaloux...
Très bizarre ce téléfilm *Showtime*. Tobe Hooper tente bien d'instaurer une ambiance fantastique assez agréable mais d'un autre côté, il s'attache à suivre une intrigue qui, de révélations en coups de théâtre, s'avère très banale. Oscillant constamment entre le premier et le second degré, il brosse une galerie de personnages un peu fêlés qui se retrouvent dans des situations mille fois vues et revues. Malgré tout, le réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** parvient à imposer son métier sur certaines scènes d'humour noir ou de pur suspense. Il est cependant évident que même dans un cadre télévisuel, ce dernier n'a pas eu la latitude d'agir à sa guise. Le spectateur, première victime de ce rendez-vous manqué (de peu, ceci dit), termine le film en ayant quand même l'impression d'avoir vécu une expérience télévisuelle assez unique. Ce qui est déjà pas mal !

Paramount Vidéo présente *APPARTEMENT 17* (*APARTMENT COMPLEX* - USA - 1998) avec Chad Lowe - Fay Masterson - Obba Babatunde - Jon Polito -Tyra Banks - R. Lee Ermey - Amanda Plummer **réalisé par** Tobe Hooper

mission d'élite

Kevin Jefferson (Tom Berenger) était le meilleur élément de la CIA, jusqu'au jour où des conflits internes le poussent à prendre sa retraite. Lorsqu'il apprend que son mentor, Jack Marco, a été emprisonné par le gouvernement de Corée du Nord, il décide de revenir former une nouvelle équipe afin d'organiser le sauvetage de son ami. Malheureusement, ce kidnapping cache un danger d'une toute autre mesure. En menant l'enquête, l'équipe de choc réalise que les Etats-Unis sont la cible d'un holocauste nucléaire. Il faut donc faire vite.
Ce thriller d'espionnage est placé sous plusieurs influences. Si le générique pompe allégrement celui du **Chacal** de Bruce Willis, la musique celle des **Ailes de l'Enfer** (elle est pourtant signée Don Matrix Davis), le reste se concentre à piller le **Jeux de Guerre** avec Harrison Ford. Quitte à pomper, autant le faire avec des bons films ! Mais ça, le réalisateur Tim Matheson ne semble pas l'avoir compris... Il mène son intrigue inutilement bavarde jusqu'à un climax mollasson (qui pique des éléments de **Rock**, décidément...) qui oublie de faire ressentir la notion de danger. Même dans les scènes dites fortes (torture, pendaison), il affiche tant de distanciation stylistique (comprendre des ralentis saccadés) qu'il est impossible au spectateur de s'impliquer émotionnellement. A éviter, surtout si vous comptez passer une bonne soirée.

Paramount Vidéo présente *MISSION D'ELITE* (*IN THE COMPANY OF SPIES* - USA - 1998) avec Tom Berenger - Ron Silver - Alice Krige - Arye Gross - Elizabeth Arlen - Clancy Brown réalisé par **Tim Matheson**

état de siège

Tom Berenger descend une à une les marches de la célébrité depuis quinze ans déjà. Et il faut croire qu'il a touché terre cette fois-ci avec **Etat de Siège**, sorte de **Die Hard** du pauvre sur fond de conflit bosniaque. Lorsqu'on réalise un film narrant la prise d'otages d'une ambassade par des terroristes, mieux vaut avoir un bon sens du découpage et de l'espace. Mais le réalisateur semble aussi perdu que le spectateur dans ce décor et se contente juste d'éviter les faux raccords et les micros dans le champ. Un vrai pro. A cours d'idée, le scénariste a prévu au bout d'une heure d'intrigue une vague histoire de bombe nucléaire qui menace d'exploser au sein du bâtiment. C'est original. Heureusement, Peter Weller et Daryl Hannah jouent les agents fédéraux avec une certaine conviction, contrairement à Tom Berenger qui rumine son texte en faisant la gueule. Dur dur d'être un has been...

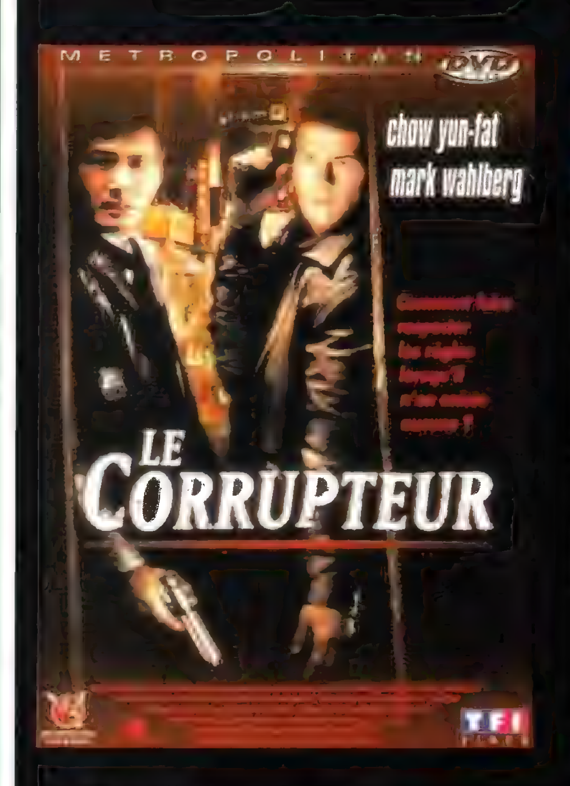
TF1 Vidéo présente *ÉTAT DE SIÈGE* (*ENEMY OF MY ENEMY* - USA - 2000) avec Peter Weller - Daryl Hannah - Tom Berenger **réalisé par** Gustavo Graef-Marino

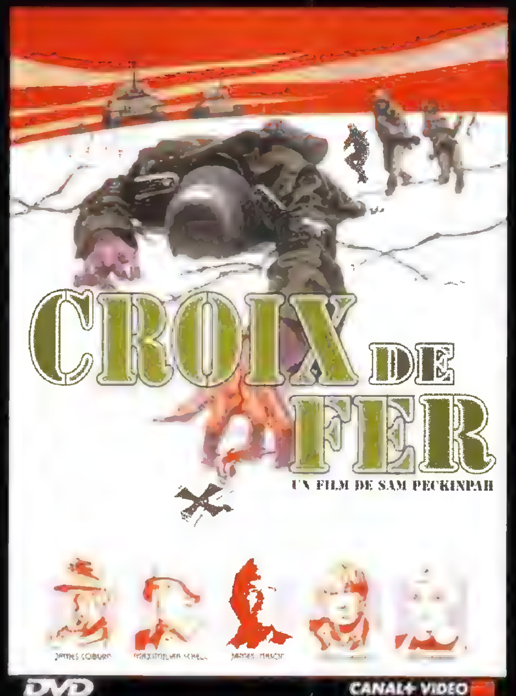




▲ *Tom Berenger & Daryl Hannah dans* ***Etat de Siège*** ▲

DVD collector





LE CORRUPTEUR
(TF1/Metropolitan)

En cherchant à réconcilier des données aussi éparses que l'héritage, aujourd'hui très en vogue, du cinéma des seventies, l'intégration de Hong Kong au mainstream hollywoodien, le croisement sino-africain de tout un pan de la scène rap, et le toujours très rentable concept de guerre des gangs, James Foley et son équipe accouchent d'un film agréablement hybride, voire contradictoire dans ses partis-pris tout à la fois sombres et optimistes, intransigeant et politiquement correct, violent mais diffusable dans une certaine mesure en prime-time. Une bonne partie des suppléments disponibles sur le zone 1 sont repris sur cette édition. Pour commencer, le commentaire de James Foley (malheureusement non sous-titré) détaille par le menu l'essentiel des partis-pris scéniques. Certaines de ses interventions se révèlent réellement précieuses, et le montrent plus loquace qu'en entretien (voir notamment sur le gunfight dans l'hôtel). A sa suite, la partie making-of (sous-titrée cette fois-ci) se présente en six chapitres. D'abord, quatre chapitres de matériel promotionnel, similaire à celui envoyé aux rédactions télévisuelles, si l'on excepte la longueur inhabituelle (et bienvenue) des séquences de tournage. Si ce n'est, bien évidemment, pas là qu'on obtiendra les informations les plus riches, on ne se lasse pas, en revanche, d'y admirer la tête de psychodingue de Foley, en entretien et surtout dans le feu de l'action. Le cinquième chapitre présente en intégralité, étalonnée et mixée, la séquence de poursuite en voitures (6 minutes) avant son passage sur le ban de la MPAA, un véritable carnage de passants qui renvoie largement à **La Course à la Mort de l'An 2000** et pas vraiment à **L'Année du Dragon**, avouons-le. Enfin, Lori Drazen, du département marketing de *New Line*, s'attarde un moment sur la manière délicate de vendre un film où se côtoient autant d'éléments contradictoires et nous introduit du même coup à un champ largement occulté de l'industrie cinématographique. S'ensuit une galerie de photos de plateau, d'un intérêt variable, qui offrent la part belle au travail de décoration et de de design. Au chapitre bio et filmographie, on ne s'étonnera pas que celle de Chow Yun Fat puisse être soignée (*Metropolitan* possédant un énorme catalogue hongkongais). Suivent celles de l'essentiel des membres du casting et bien sûr de James Foley. On termine logiquement par le vidéo-clip du groupe UGK, «Take it off», qui renvoie aux parts de marché spécifiquement visées par le métrage. On regrettera (juste par principe) la disparition du score mollasson de Carter Burwell disponible sur le zone 1.

Excellente copie en scope 16/9 compatible 4/3. VO et VF en 5.1 + sous-titres. Bandes annonces (non chapitrées) en VF puis en VOST, auxquelles succèdent celles d'**Intrusion** et du **13ème Guerrier**.

CROIX DE FER
(Canal Plus Vidéo)

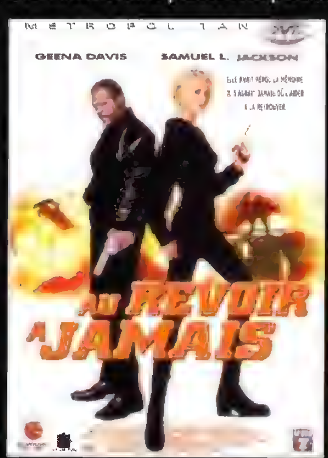
«Toi qui pénètres en ces lieux, abandonne tout espoir». Voilà à n'en pas douter l'accroche qu'aurait pu porter l'affiche de **Croix de Fer** si ceux en charge de le distribuer, en l'année 1977, avaient eu un minimum de trois petits pois dans la casserole. Jeté dans les salles au même titre que tous les «Ach la guerre gross malheur» qui pullulaient alors, ce chef-d'œuvre foudroyant n'eut pas droit à plus d'égard qu'une amusante petite galette de voyeurisme déplacé. Certes, **Croix de Fer** est un film de guerre, avec tout ce que cela induit d'ivresse et de spectacle, mais il est aussi, accessoirement, l'un des films les plus profondément désespérés que l'histoire du cinéma ait jamais vu grandir en son sein, explosant les limites historiques de son script (La Seconde Guerre, le Front Russe...) pour englober tout ce que l'humanité charrie en elle de monstruosité inhérente à sa condition. Si l'œuvre d'Alighieri Dante se rappelle immanquablement à nous, c'est bel et bien l'esprit de Bertolt Brecht qui habite ce monceau de désespoir sur pellicule. Jamais auparavant, Peckinpah n'avait cité aussi explicitement son maître à penser. Heureusement, serait-on tenté de dire, car le seul rire de James Coburn, qui clôt le métrage, est bien plus dévastateur que toutes les dépressions nerveuses qui se puissent vivre.

Croix de Fer ayant été relégué aux oubliettes de l'exploitation vidéo, la garantie de trouver une copie respectable du film était, il y a à peine quelques années, chose impensable. On en jugera d'autant mieux le caractère exceptionnel de cette sortie DVD. Une copie propre et claire en 16/9, un son enfin audible. Certes, à l'exception d'une galerie de photos hypnotiques (le maître au travail, visage marqué par le destin), l'ensemble est plutôt dépouillé. Qui y trouvera à redire puisqu'on a, semble-t-il, l'essentiel : une copie d'un des plus grands films de guerre jamais endurés.

PS : Il s'agit de la version internationale de 127 minutes. Celle de 133 minutes sortie autrefois en Allemagne a, semble-t-il, définitivement disparu.

AU REVOIR À JAMAIS
(TF1/Metropolitan)

The Long Kiss Goodnight est une énigme, une aberration, un pavé de mystère dans la mare planifiée de la ruche hollywoodienne. Pourquoi le script du génial Shane Black, d'habitude massacré par ses commanditaires (cf. **L'Arme Fatale** et **Le Dernier Samaritain**) s'en est-il sorti cette fois-ci quasiment indemne, conservant toute sa finesse et son ambiguïté d'origine ? Comment Renny Harlin, le gros ours bourrin responsable de **L'Ile aux Pirates** et de **58 Minutes pour Vivre** a-t-il pu s'adapter, se soumettre aux nécessités dramatiques, se faire parfois quasiment discret, voire même efficace ? Pourquoi ce film d'action terriblement groovy, parmi les plus pétaradants de ces dernières années, a-t-il pu rater son public et devenir un objet encombrant pour ceux qui y ont participé ? A défaut de répondre à ces interrogations métaphysiques, on préférera se précipiter sur cette édition économique (moins de 150 F) qui écrase pourtant sans le moindre problème son homologue zone 1. En sus d'une copie tout à fait correcte, on y retrouve les bonus enviables déjà dispos autrefois sur le LD PAL, c'est-à-dire les deux séquences d'action inédites, ultra-jouissives dans leur esprit comic-book totalement décomplexé. Rajoutons-y une featurette plutôt curieuse et agréable (filmée et montée comme un clip, à grand coup de mouvements de grue) et les bandes annonces VF et VOST (suivies de **Contre-attaque**, **Intrusion** et **Le Grand Tournoi**). Comme il nous faut aujourd'hui faire une croix sur la séquelle que nous promettait Shane Black, **The Kiss After Lightning**, autant se repasser en boucle ce pilier de l'actioner fun qui finira bien un jour par trouver son public. Menu animé plutôt bien pensé.



LE 13ème GUERRIER

(TF1/Metropolitan)

On l'a déjà dit et répété dans les colonnes de ce magazine mais comme ça ne fait jamais de mal, et en juste deux mots : Chef-d'œuvre ! Maintenant que nous avons re-situé le film, concentrons-nous sur le DVD. Une année durant, tous les hommes de bonne volonté qui croient encore au Père Noël ont fabulé sur le DVD français qui contiendrait, à n'en pas douter, le director's cut du film ou tout du moins une portion des scènes coupées en annexe. On est la patrie des cinéphiles oui ou merde ! Si cette option a bien effectivement été imaginée un temps par le distributeur français, le prix exorbitant d'une telle opération, et l'impossibilité de l'amortir sur le seul territoire français, s'est vite chargé de calmer les ardeurs. Tout cela sans compter sur l'imbroglio juridique qui oppose, outre-Atlantique, Crichton et McTiernan. Après une année de silence volontaire, ce dernier a finalement déclaré qu'il allait tenter quelque chose (oui, mais quoi ?) sans évoquer ni sortie salle, ni exploitation vidéo de son bébé mutilé. On peut donc raisonnablement considérer que la version de plus de 2 h 30 ne sera visible que quand Jordy sera président de la Communauté Européenne. D'ici là, rabattons-nous sur cette édition très honnête, un peu plus soignée que le zone 1 autiste de *Touchstone*. *Metropolitan* a été rechercher la bande annonce originelle montée par Bruckheimer, qui utilise quelques prises inédites, une featurette dans la norme (13 minutes), une interview de Sadek Sellam, faite à l'Institut du Monde Arabe, qui revient sur le véritable Ahmed Ibn Fadlan, qui a effectivement côtoyé et notifié les mœurs des vikings, suivi d'un historique sélectif des films mettant en scène nos joyeux barbus wal-



hallesques. Le master, en scope 16/9, étant particulièrement soigné, la multiplicité des scènes de nuit redevient la pure expérience esthétique qu'elle était en salles.

COFFRET JOHN WAYNE & COFFRET WESTERN

(Editions Montparnasse)

Ceux qui ont eu l'occasion de tomber à la renverse devant la copie nickel de **L'Homme Tranquille** parue aux *Editions Montparnasse* (du moins si on la compare à son infâme homologue américain de chez *Artisan*) sauront reconnaître les vertueuses potentialités de ces deux coffrets. **L'Homme Tranquille** (le **Porco Rosso** de 1952, à quelques détails près) demeure, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, un must-see. En effet, son statut d'icône cinématographique est loin d'égaler l'amour intéressé que lui portent les agences de tourisme irlandais. Mais s'il demeure un favori du public, le deuxième film de ce coffret, **Le Réveil de la Sorcière Rouge** d'Edward Ludwig, restera pour l'éternité labellisé «film préféré de John Wayne». Pourtant, passé quelques défauts de fabrication qui le datent, cet exercice d'aventure maritime garde pour lui l'innocence de son époque coloniale et un arrière-goût de déjanterie feutrée toujours inattendu. John Wayne encore et toujours dans le **Rio Grande** de Ford, présenté dans le coffret *Western*. La copie, très proche de celle du zone 1 de *Silver Screen Classics*, touche au surnaturel, avec une piste VO qui semble dater de la semaine dernière (et une VF un peu plus marquée tout de même). Point d'équilibre, dans la carrière de Ford, entre l'exaltation de **La Charge Héroïque**, la dépression du **Massacre de Fort Apache** et l'humanisme jamais pontifiant de **Qu'elle Etait Verte ma Vallée**, **Rio Grande** est un de ces westerns hybrides dont personne (à part peut-être le scénariste Wallon Green) n'a songé à noter scrupuleusement la recette. Raison de plus pour se le refaire à la maison. Terminons avec le second western, le trop estimé **Train Sifflera 3 Fois**, propre, sage et droit comme son Gary Cooper de héros, et qu'Howard Hawks détestait tellement qu'il décidera d'en faire un double scrupuleusement inversé dans ses moindres parti-pris, le all-time greatest **Rio Bravo**. Dégainez les portefeuilles !

UN FLIC DE HAUT VOL

(Gaumont Columbia Tristar)

Pas d'élitisme autre que commercial sur le marché du DVD. On a du mal à imaginer que les fans de Martin Lawrence puissent attendre, fébriles, une special edition de **Blue Streak**, mais ceci ne l'empêche aucunement d'exister. Bien sûr, qu'on ne s'attende pas à y trouver autre chose que du matériel purement promotionnel. Mais une fois le décompte opéré, entre une featurette classique de 22 minutes, un magazine d'*HBO* centré sur la vedette (23mn), trois clips (Jay-Z, Tyrese & Heavy O, So Plush & Ja Rule), et les traditionnelles bandes annonces (VO/VF) et biographies, on finit par comprendre en quoi le box-office peut s'avérer un excellent outil de positionnement dans les préférences du marché DVD. En définitive, c'est comme ça que ça marche, et pas autrement

■ **Rafik DJOUMI** ■

Egalement disponibles

BOWFINGER

(Gaumont Columbia Tristar)

Ré-interprétation hilarante du concept de tournage commando, avec un Eddie Murphy qui profite de chaque seconde pour taper sur ses concurrents musclés (Schwarzie, Stalonne, Seagal et consorts).

LES MUPPETS À MANHATTAN

(Gaumont Columbia Tristar)

En attendant le chef-d'œuvres-que **Great Muppet Caper** du père Jim Henson, cette séquelle signée Frank Oz offre au moins deux numéros musicaux mythiques, dont notre favori est sans conteste celui interprété par des Muppets en couche-culottes.

GHOST DOG

(PFC)

Le film de samouraï rencontre le gangster movie sous l'égide du pape du ciné indépendant. Ça n'est plus le choc des cultures, mais le choc des cultes.

LA FOLLE JOURNÉE DE FERRIS BUELLER

(Paramount)

Le seul John Hugues à garder fièrement la tête haute après que le temps ait fait ses ravages sur une carrière autrefois très largement sur-estimée. **Ferris Bueller** demeure à l'image de son héros : simple, sain et d'une bonne humeur arrogante.

48 HEURES

(Paramount)

Vous vous souvenez de l'époque où Walter Hill faisait du cinéma ? Parce que même lui a tout oublié. Le film qui a offert au monde le concept définitif du buddy-movie. Est-ce qu'on doit dire merci ?





Pin-up

ATHENA MASSEY

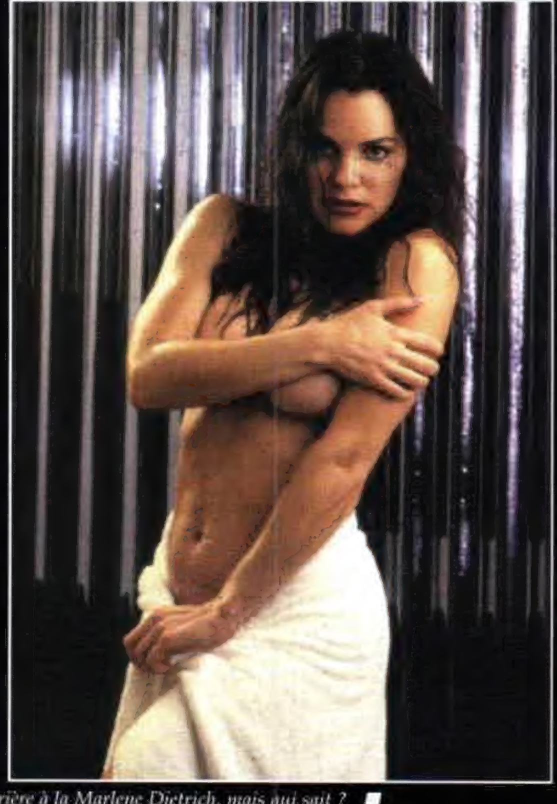
«J'ai tiré avec tout ce qu'on peut trouver sur le marché, du plus petit au plus gros calibre»

Tous deux passionnés de mythologie, les parents d'Athena Massey, née le 10 novembre 1971 dans une petite ville de Californie, décident que leur fille portera le nom de la fameuse déesse de la guerre. *«S'ils savaient à quel point on se ressemble ! En m'intéressant de prêt à la légende, j'ai découvert qu'elle avait les yeux bleus, comme moi ! Et aussi qu'elle jouait de la flûte, un instrument que j'ai pratiqué pendant cinq ans. C'est fou, non ? Mais surtout, je partage avec elle le même goût pour le combat. A la récré, je jouais toujours à la guerre avec les mecs. Les jeux de filles ne m'intéressaient pas. Enfant, j'étais un vrai garçon manqué, je suivais des cours de boxe et je me battais tout le temps. Quelqu'un disait ou faisait quelque chose qui ne me plaisait pas, je lui tapais dessus. Je me suis d'ailleurs fait virer de mon lycée pour avoir envoyé un de mes camarades de classe à l'hôpital».* En voilà une qui ne doit pas avoir de mal à assumer ses formes avantageuses ou à se promener seule la nuit. Un homme peu courtois lui fait des avances et elle l'envoie illico au tapis ! Car Athena Massey n'est pas une tendre. Très tôt, elle se familiarise avec toutes les différentes techniques d'arts martiaux et l'utilisation des armes à feu. *«J'ai tiré avec à peu près tout ce qu'on peut trouver sur le marché, du plus petit au plus gros calibre».* Amazone du 21ème siècle, Athena manie avec aisance toutes sortes de guns, du Beretta au Desert Eagle en passant par le 357 Magnum. Pas étonnant qu'elle fasse sa première apparition aux côtés de Steven Seagal dans **Justice Sauvage**, que suivront **Grid Runners** et **Cyber Tracker 2**, deux séries B d'action où elle a pour partenaire Don «The Dragon» Wilson. *«Ces deux films demandaient une préparation physique très intense. J'ai dû suivre assidûment des cours de gym et de kickboxing avec le chorégraphe pour convaincre les producteurs que j'étais l'actrice idéale pour le rôle. Etant donné que je souhaitais faire du cinéma, c'était vraiment un plaisir. Ensuite, j'ai appris à mes dépens que certains films demandaient un apprentissage plus particulier».* Athena Massey fait référence à son incartade dans le genre «thriller érotique» avec **Undercover Heat**, où elle incarne une flic qui passe plus de temps à dégrafer son uniforme qu'à montrer son insigne. *«C'est de ma faute. Jusque là, on me cantonnait aux rôles de jeune adolescente sans intérêt. J'en avais vraiment marre et j'ai donc manifesté mon mécontentement auprès de mon agent. J'avais envie qu'on me confie des personnages plus mâtures dans des films gentiment érotiques. Je lui ai donc amené des photos de moi dans des tenues à la limite de la décence, et quinze jours plus tard, je me retrouvais à me déshabiller intégralement dans* ***Undercover Heat****. A ce moment, je me suis dit : Mon Dieu, je suis passée d'un extrême à l'autre ! Mais finalement, avec l'expérience, on se rend compte que faire l'amour devant une caméra, ce n'est pas si terrible que ça. C'est un art comme un autre, très technique. La plupart du temps, alors que vous essayez de vous concentrer, le réalisateur n'arrête pas de vous diriger pendant les prises : «Bouge tes fesses à droite, non à gauche. Maintenant, cambre-toi, sois plus provocante. Ouais, c'est ça, lèche-lui le torse»... On s'y habitue très vite. Et surtout, pour peu qu'on soit professionnelle, on n'a pas le temps de fondre pour son partenaire !».*

Suite à une enfance difficile (son père a quitté le domicile conjugal lorsqu'elle était bébé), Athena Massey a bien du mal à trouver ses points de repère et ne peut tenir en place. Alors qu'elle fait ses premiers pas dans la zone cinématographiquement sinistrée d'Hollywood, elle part exécuter un contrat de mannequin au Japon avant d'entreprendre un pèlerinage trash et mouvementé d'un an qui lui permet de visiter une bonne partie de l'Europe, avec une escale un peu plus longue par l'Angleterre. *«A l'époque, j'étais une punkette. J'ai dû avoir trente-six coupes de cheveux différentes : crâne rasé, crête, cheveux colorés... Je me suis même fait percer douze fois l'oreille. Aujourd'hui, j'ai onze trous pour rien ! Je buvais pas mal, ce qui m'a fait grossir, et j'ai aussi fumé quelques pétards. Mais le milieu rock-punk m'attirait. C'était une grande famille, très unie. Exactement ce qui m'avait manqué dans ma jeunesse. Cependant, je me suis vite rendue compte que mon ambition n'était pas d'hurler dans des concerts toute ma vie».* Lorsqu'elle revient à Los Angeles, Athena décroche un rôle mineur de call-girl dans **Le Professeur Foldingue** et participe aux séries ***Seinfeld***, ***Murder One***, ***The Larry Sanders Show***, ***L.A. Heat***, ***Nash Bridges*** et ***Red Shoe Diaries***, avant d'interpréter Elizabeth Taylor dans la biographie de James Dean. Juste après, elle se voit offrir un rôle conséquent dans **Othello and Desdemona**, une adaptation de Shakespeare qui ne se fera jamais. *«J'étais déjà en Irlande pour préparer mon rôle, à quelques mètres du studio où Roger Corman s'apprêtait à produire son nouveau film, le thriller* ***The Unspeakable****. Voyant que j'étais déjà familière avec le pays, il m'a refilé le premier rôle, celui d'un agent spécial qui enquête sur les méfaits d'un serial-killer. En rentrant à Los Angeles, il m'a proposé de jouer dans* ***Star Portal****, la suite de* ***Not of this Earth****, qui est un remake du* ***Vampire de l'Espace*** *de Jim Wynorski, lui-même remake du* ***Not of this Earth*** *original de Roger Corman. J'interprète une extraterrestre junkie qui se shoote à l'hémoglobine à l'aide d'un stylo bic trouvé par terre !».* Le genre de truc qu'on n'apprend pas dans les cours de l'Actor's Studio.

■ Damien GRANGER ■



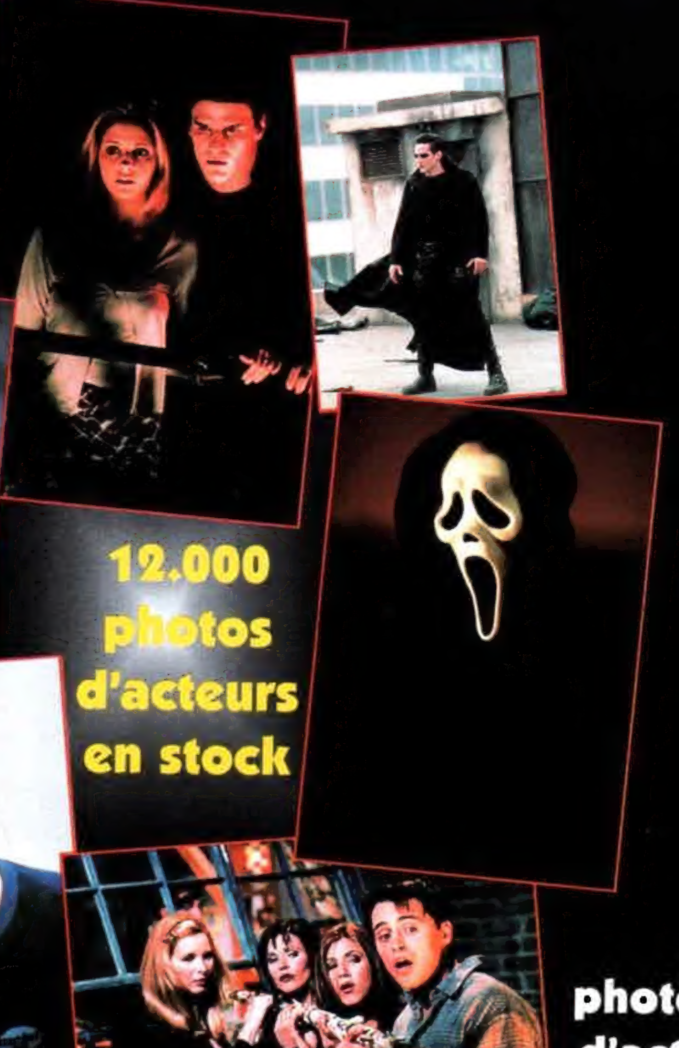


■ *Athena Massey : pas encore promise à une carrière à la Marlene Dietrich, mais qui sait ?* ■

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS
Tél.: 01 42 81 02 65. Métro St-Georges.
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.



12.000 photos d'acteurs en stock





Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.





photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4.600 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 12.000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres / Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

Pour connaître les disponibilités sur un seul acteur (ou un seul film), vous pouvez en faire la demande, sans réclamer le catalogue complet, au moyen d'une enveloppe timbrée et libellée à votre nom.

BATS

Fuyez VITE dans ce DVD...



- Pré film-annonce
- Filmographies
- Comparaison Storyboard/effet spéciaux
- Making of "Bats abound"
- Galeries de photos :
  1. Dessins originaux des effets mécaniques
  2. Conception graphique
- Piste musicale isolée en 5.1

La nuit des CHAUVES-SOURIS





GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD